



BIBLIOTECA NAZ.

Vittorio Emanuele III

XXIII

A

27

NAPOLI

XXIX F. 9

XVII

27.

27.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE

J. J. ROUSSEAU,

TOME TREIZIEME.

W. 1017100

1017100

1017100

1017100

1017100

1017100

1017100

1017100

1017100

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

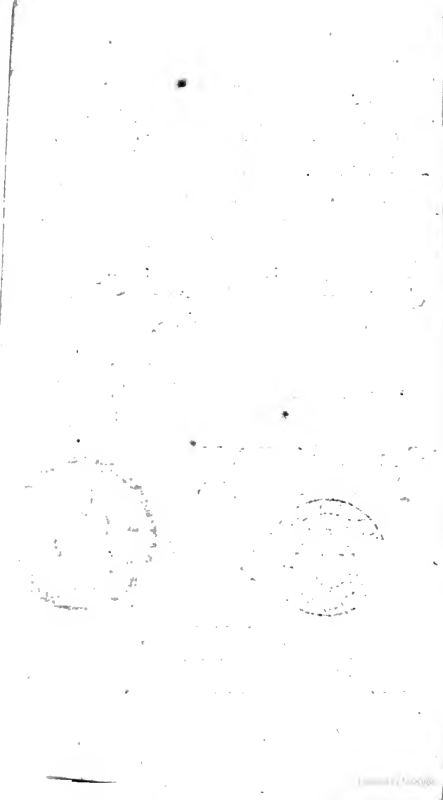
TOME TREIZIEME.

Contenant le III^e. Volume des
Mélanges.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



MÉLANGES.

TOME TROISIEME.



DISCOURS

S U R

CETTE QUESTION:

*Quelle est la Vertu la plus nécessaire
aux Héros ; & quels sont les Héros
à qui cette Vertu a manqué ?*

Proposée en 1751 par l'Académie de Corse.



GENEVE.



M. DCC. LXXXI.

AVERTISSEMENT.

CETTE Piece est très-mauvaise, & je le sentis si bien après l'avoir écrite, que je ne daignai pas même l'envoyer. Il est aisé de faire moins mal sur le même sujet, mais non pas de faire bien : car il n'y a jamais de bonne réponse à faire à des questions frivoles. C'est toujours une leçon utile à tirer d'un mauvais écrit.

DISCOURS

S U R

CETTE QUESTION:

*Quelle est la Vertu la plus nécessaire
aux Héros ; & quels sont les Héros
à qui cette Vertu a manqué ?*

SI je n'étois *Alexandre*, disoit ce Conquérant, je voudrois être *Diogene*. Le Philosophe eût-il dit : si je n'étois ce que je suis, je voudrois être *Alexandre*. J'en doute ; un Conquérant consentiroit plutôt d'être un Sage qu'un Sage d'être un Conquérant. Mais quel homme au monde ne consentiroit pas d'être un Héros ? On sent donc que l'Héroïsme a des vertus à lui, qui ne dépendent point de la fortune, mais qui ont besoin d'elle pour se développer. Le Héros est l'ouvrage de la nature, de la fortune, & de lui-même. Pour bien le définir, il faudroit assis-

Mélanges. Tome III. A 3

gner ce qu'il tient de chacun des trois.

Toutes les vertus appartiennent au Sage. Le Héros se dédommage de celles qui lui manquent par l'éclat de celles qu'il possède. Les vertus du premier sont tempérées, mais il est exempt de vices ; si le second a des défauts, ils sont effacés par l'éclat de ses vertus. L'un toujours vrai n'a point de mauvaises qualités ; l'autre toujours grand n'en a point de médiocres. Tous deux sont fermes & inébranlables, mais de différentes manières & en différentes choses ; l'un ne cède jamais que par raison, l'autre jamais que par générosité ; les faiblesses sont aussi peu connues du Sage que les lâchetés le sont peu du Héros, & la violence n'a pas plus d'empire sur l'ame de celui-ci, que les passions sur celle de l'autre.

Il y a donc plus de solidité dans le caractère du Sage & plus d'éclat dans celui du Héros ; & la préférence se trouveroit décidée en faveur du premier, en se contentant de les considérer ainsi en eux-mêmes. Mais si nous les envisageons par leur rapport avec l'intérêt de la Société, de nouvelles réflexions produiront bientôt d'autres

jugemens & rendront aux qualités Héroïques cette prééminence qui leur est due, & qui leur a été accordée dans tous les siècles, d'un commun consentement.

En effet, le soin de sa propre félicité fait toute l'occupation du Sage, & c'en est bien assez sans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai Héros s'étendent plus loin; le bonheur des hommes est son objet, & c'est à ce sublime travail qu'il consacre la grande âme qu'il a reçue du Ciel. Les Philosophes, je l'avoue, prétendent enseigner aux hommes l'art d'être heureux, & comme s'ils devoient s'attendre à former des nations de Sages, ils prêchent aux Peuples une félicité chimérique qu'ils n'ont pas eux-mêmes, & dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée, ni le goût. *Socrate* vit & déplora les malheurs de sa Patrie; mais c'est à *Trafalure* qu'il étoit réservé de les finir; & *Platon*, après avoir perdu son éloquence, son honneur & son tems à la cour d'un Tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer Syracuse du joug de la tyrannie. Le Philosophe peut donner à l'U-

nivers quelques instructions salutaires ; mais ses leçons ne corrigeront jamais ni les Grands qui les méprisent , ni le Peuple qui ne les entend point. Les hommes ne se gouvernent pas ainsi par des vues abstraites ; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être , & il faut leur faire éprouver le bonheur pour le leur faire aimer : voilà l'occupation & les talens du Héros ; c'est souvent la force à la main qu'il se met en état de recevoir les bénédictions des hommes qu'il contraint d'abord à porter le joug des loix pour les soumettre enfin à l'autorité de la raison.

L'Héroïsme est donc , de toutes les qualités de l'ame , celle dont il importe le plus aux Peuples que ceux qui les gouvernent soient revêtus. C'est la collection d'un grand nombre de vertus sublimes , rares dans leur assemblage , plus rares dans leur énergie , & d'autant plus rares encore que l'Héroïsme qu'elles constituent , détaché de tout intérêt personnel , n'a pour objet que la félicité des autres & pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitimement due aux grandes actions ;

je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités personnelles nécessaires au Héros, & qui, sans être vertus, servent souvent plus qu'elles au succès des grandes entreprises. Pour placer le vrai Héros à son rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe incontestable : que c'est entre les hommes celui qui se rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les Sages appellent d'une décision fondée sur cette maxime.

Il est vrai, & je me hâte de l'avouer, qu'il se présente, dans cette manière d'envisager l'Héroïsme, une objection qui semble d'autant plus difficile à résoudre qu'elle est tirée du fond même du sujet.

Il ne faut point, disoient les Anciens, deux Soleils dans la nature, ni deux *Césars* sur la terre. En effet, il en est de l'Héroïsme comme de ces métaux recherchés dont le prix consiste dans leur rareté, & que leur abondance rendroit pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le Monde l'eût désolé, s'il y eût trouvé un seul rival digne de lui. Telles circonstances peuvent rendre un Héros nécessaire au

salut du genre-humain ; mais en quelque tems que ce soit , un peuple de Héros en feroit infailliblement la ruine , & , semblable aux-Soldats de *Cadmus* , il se détruiroit bientôt lui-même.

Quoi donc , me dira-t-on , la multiplication des bienfaiteurs du genre-humain peut-elle être dangereuse aux hommes , & peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous ? Oui , sans doute , répondrai-je , quand ils s'y prennent mal , ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous dissimulons rien ; la félicité publique est bien moins la fin des actions du Héros qu'un moyen pour arriver à celle qu'il se propose , & cette fin est presque toujours sa gloire personnelle. L'amour de la gloire a fait des biens & des maux innombrables ; l'amour de la Patrie est plus pur dans son principe , & plus sûr dans ses effets ; aussi le Monde a-t-il été souvent surchargé de Héros ; mais les nations n'auront jamais assez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux & celui qui a des vertus ; celles du Héros ont rarement leur source dans la pureté de l'ame , & , semblables à ces dro-

gues salutaires, mais peu agissantes, qu'il faut animer par des sels âcres & corrosifs, on diroit qu'elles aient besoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas se représenter l'Héroïsme sous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un composé de bonnes & mauvaises qualités salutaires ou nuisibles selon les circonstances, & combinées dans une telle proportion qu'il en résulte souvent plus de fortune & de gloire pour celui qui les possède, & quelquefois même plus de bonheur pour les Peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées il s'ensuit, qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'Héroïsme; d'autres qui lui soient indifférentes; que d'autres lui sont plus ou moins favorables selon leurs différens rapports avec le grand art de subjuguier les cœurs & d'enlever l'admiration des Peuples; & qu'enfin parmi ces dernières il doit y en avoir quelqu'une qui lui soit plus nécessaire, plus essentielle, plus indispensable, & qui le caractérise en quelque manière : c'est cette vertu

spéciale & proprement Héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

Rien n'est si décisif que l'ignorance, & le doute est aussi rare parmi le Peuple que l'affirmation chez les vrais Philosophes. Il y a long-tems que le préjugé vulgaire a prononcé sur la question que nous agitions aujourd'hui, & que la valeur guerrière passe chez la plupart des hommes pour la première vertu du Héros. Osons appeler de ce jugement aveugle au Tribunal de la raison, & que les préjugés, si souvent ses ennemis & ses vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

Ne nous refusans point à la première réflexion que ce sujet fournit, & convenons d'abord que les Peuples ont bien inconsidérément accordé leur estime & leur encens à la vaillance martiale, ou que c'est en eux une conséquence bien odieuse de croire que ce soit par la destruction des hommes que les bienfaiteurs du genre-humain annoncent leur caractère. Nous sommes à la fois bien mal-adroits & bien malheureux, si ce n'est qu'à force de nous désoler qu'on peut exciter

notre admiration. Faut-il donc croire que, si jamais les jours de bonheur & de paix renaissent parmi nous, ils en banniroient l'Héroïsme avec le cortège affreux des calamités publiques & que les Héros seroient tous relégués dans le Temple de *Janus*, comme on enferme, après la guerre, de vieilles & inutiles armes dans nos Arsenaux.

Je fais qu'entre les qualités qui doivent former le grand homme, le courage est quelque chose ; mais hors du combat la valeur n'est rien. Le brave ne fait ses preuves qu'aux jours de bataille ; le vrai Héros fait les siennes tous les jours, & ses vertus, pour se montrer quelquefois en pompe, n'en font pas d'un usage moins fréquent sous un extérieur plus modeste.

Osons le dire. Tant s'en faut que la valeur soit la première vertu du Héros, qu'il est douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourroit-on honorer de ce titre une qualité sur laquelle tant de scélérats ont fondé leurs crimes ? Non, jamais les *Catilinas* ni les *Cromwells* n'eussent rendu leurs noms célèbres ;

jamais l'un n'eût tenté la ruine de sa Patrie , ni l'autre asservi la sienne , si la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractère. Avec quelques vertus de plus me direz-vous , ils eussent été des Héros ; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins ils eussent été des hommes.

Je ne passerai point ici en revue ces guerriers funestes , la terreur & le fléau du genre - humain , ces hommes avides de sang & de conquêtes , dont on ne peut prononcer les noms sans frémir , des *Marius* , des *Totilas* , des *Tamerlans*. Je ne me prévendrai point de la juste horreur qu'ils ont inspirée aux nations. Et qu'est-il besoin de recourir à des monstres pour établir que la bravoure même la plus généreuse est plus suspecte dans son principe , plus journalière dans ses exemples , plus funeste dans ses effets qu'il n'appartient à la constance , à la solidité & aux avantages de la vertu. Combien d'actions mémorables ont été inspirées par la honte ou par la vanité ? Combien d'exploits , exécutés à la face du Soleil , sous les yeux des chefs & en présence de toute une

armée, ont été démentis dans le silence & l'obscurité de la nuit ? Tel est brave au milieu de ses compagnons, qui ne feroit qu'un lâche, abandonné à lui-même ; tel a la tête d'un Général qui n'eut jamais le cœur d'un Soldat ; tel affronte sur une breche la mort & le fer de son ennemi, qui dans le secret de sa maison ne peut soutenir la vue du fer salutaire d'un Chirurgien.

Un tel étoit brave un tel jour, disoient les Espagnols du tems de *Charles-Quint*, & ces gens-là se connoissoient en bravoure. En effet, rien peut-être n'est si journalier que la valeur, & il y a bien peu de guerriers sinceres qui osassent répondre d'eux seulement pour vingt-quatre heures. *Ajax* épouvante *Hector*; *Hector* épouvante *Ajax* & fuit devant *Achille*. *Antiochus le Grand* fut brave la moitié de sa vie, & lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du Monde perdit le cœur & la tête à *Pharsale*. *César* lui-même fut ému à *Dyrrachium*, & eut peur à *Munda*; & le vainqueur de *Brutus* s'enfuit lâchement devant *Octave* & abandonna la victoire & l'empire du Monde à celui qui tenoit de

lui l'un & l'autre. Croira-t-on que ce soit faite d'exemples modernes que je n'en cite ici que d'anciens ?

Qu'on ne nous dise donc plus que la palme Héroïque n'appartient qu'à la valeur & aux talens militaires. Ce n'est point sur les exploits des grands hommes que leur réputation est mesurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire sur les vainqueurs. Qu'on recueille les suffrages & qu'on me dise , lequel est le plus grand d'*Alexandre* ou de *Porus* , de *Pyrrhus* ou de *Fabrice* , d'*Antoine* ou de *Brutus* , de *François I* dans les fers ou de *Charles-Quint* triomphant , de *Valois* vainqueur ou de *Coligny* vaincu ?

Que dirons-nous de ces grands hommes qui , pour n'avoir point souillé leurs mains dans le sang , n'en font que plus sûrement immortels ? Que dirons-nous du Législateur de Sparte , qui , après avoir goûté le plaisir de régner , eut le courage de rendre la couronne au légitime possesseur qui ne la lui demandoit pas ; de ce doux & pacifique Citoyen qui favoit venger ses injures non par la mort de l'offenseur , mais en le rendant honnête homme ?

Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins , & refuser l'Héroïsme à celui qui a fait des Héros de tous ses compatriotes ? Que dirons-nous du Législateur d'Athenes qui sut garder sa liberté & sa vertu à la Cour même des tyrans , & osa soutenir en face à un Monarque opulent que la puissance & les richesses ne rendent point un homme heureux ? Que dirons-nous du plus grand des Romains & du plus vertueux des hommes , de ce modele des citoyens auquel seul l'oppresser de la Patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui , même après sa mort ? Feron - nous cet affront à l'Héroïsme d'en refuser le titre à *Caton d'Utique* ? Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats , & n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe : il en a fait un , le plus difficile qui ait jamais été entrepris , & le seul qui ne sera point imité , quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages , équitables & modestes.

On fait assez que le partage d'*Auguste* n'étoit pas la valeur. Ce n'est point

aux rives d'Actium ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé, mais bien dans Rome pacifique & rendue heureuse. L'Univers soumis à moins fait pour la gloire & pour la sûreté de sa vie que l'équité de ses loix & le pardon de *Cinna* : tant les vertus sociales sont dans les Héros même préférables au courage ! Le plus grand Capitaine du monde meurt assassiné en plein Sénat pour un peu de hauteur indiscrete, pour avoir voulu ajouter un vain titre à un pouvoir réel ; & l'auteur odieux des proscriptions effaçant ses forfaits à force de justice & de clémence, devient le pere de sa Patrie qu'il avoit désolée, & meurt adoré des Romains qu'il avoit asservis.

Qui de nous osera ôter à tous ces grands hommes la couronne Héroïque dont leurs têtes immortelles sont ornées ? Qui l'osera refuser à ce guerrier-Philosophe & bienfaisant qui d'une main accoutumée à manier les armes, écarte de votre sein les calamités d'une longue & funeste guerre, & fait briller au milieu de vous avec une magnificence Royale les sciences & les beaux-arts. O Spectacle digne des tems Hé-

roïques ! Je vois les Muses dans tout leur éclat marcher d'un pas assuré parmi vos bataillons , Apollon & Mars se couronner réciproquement , & votre Isle encore fumante des ravages de la foudre , en braver désormais les éclats à l'abri de ces doubles lauriers. Décidez donc , Citoyens illustres , lesquels ont mieux mérité la palme Héroïque , des Guerriers qui sont accourus à votre défense , ou des Sages qui font tout pour votre bonheur ; ou plutôt épargnez-vous un choix inutile , puisqu'à ce double titre vous n'aurez que les mêmes fronts à couronner.

Aux exemples qui se présentent en foule & qu'il ne m'est pas permis d'épuiser , ajoutons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Assigner le premier rang à la valeur dans le caractère Héroïque , ce seroit donner au bras qui exécute la préférence sur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aisément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet sans en perdre le principal mérite ; mais exécuter le projet d'autrui , c'est rentrer volontairement dans l'ordre subalterne qui ne convient point au Héros.

Ainsi , quelle que soit la vertu qui le caractérise , elle doit annoncer le génie & en être inséparable. Les qualités Héroïques ont bien leur germe dans le cœur , mais c'est dans la tête qu'elles se développent & prennent de la solidité. L'ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien , si l'esprit & la raison ne la guident , & toutes les vertus s'alterent sans le concours de la sagesse. La fermeté dégénère aisément en opiniâtreté , la douceur en foiblesse , le zèle en fanatisme , la valeur en férocité. Souvent une grande entreprise mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque qu'un succès mérité ne lui eût fait d'honneur ; car le mépris est ordinairement plus fort que l'estime. Il semble même que , pour établir une réputation éclatante , les talens suppléent bien plus aisément aux vertus que les vertus aux talens. Le Soldat du Nord , avec un génie étroit & un courage sans bornes , perdit sans retour , dès le milieu de sa carrière , une gloire acquise par des prodiges de valeur & de générosité ; & il est encore douteux dans l'opinion publique si le meurtrier de *Charles Stuard* n'est point avec tous les for-

faits un des plus grands hommes qui aient jamais existé.

La bravoure ne constitue point un caractère, & c'est au contraire du caractère de celui qui la possède qu'elle tire sa forme particulière. Elle est vertu dans une âme vertueuse & vice dans un méchant. Le Chevalier *Bayard* étoit brave ; *Cartouche* l'étoit aussi ; mais croira-t-on jamais qu'ils le fussent de la même manière ? La valeur est susceptible de toutes les formes ; elle est généreuse ou brutale, stupide ou éclairée, furieuse ou tranquille, selon l'âme qui la possède ; selon les circonstances, elle est l'épée du vice ou le bouclier de la vertu ; & puisqu'elle n'annonce nécessairement ni la grandeur de l'âme ni celle de l'esprit, elle n'est point la vertu la plus nécessaire au Héros. Pardonnez-le moi, Peuple vaillant & infortuné qui avez si long-tems rempli l'Europe du bruit de vos exploits & de vos malheurs. Non, ce n'est point à la bravoure de ceux de vos Concitoyens qui ont versé leur sang pour leur pays que j'accorderai la Couronne Héroïque, mais à leur ardent amour pour la Patrie & à leur constance invincible dans l'adversité. Pour être des

Héros avec de tels sentimens , ils auroient même pu se passer d'être braves.

J'ai attaqué une opinion dangereuse & trop répandue ; je n'ai pas les mêmes raisons pour suivre dans tous ces détails la méthode des exclusions. Toutes les vertus naissent des différens rapports que la Société a établis entre les hommes. Or le nombre de ces rapports est presque infini. Quelle tâche seroit-ce donc d'entreprendre de les parcourir ? Elle seroit immense ; puisqu'il y a parmi les hommes autant de vertus possibles que de vices réels ; elle seroit superflue , puisque dans le nombre des grandes & difficiles vertus dont le Héros a besoin pour bien commander , on ne sauroit comprendre comme nécessaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore , dont la multitude a besoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang qui , né dans le dernier , fût mort obscur sans s'être fait remarquer. Je ne fais ce qui fût arrivé d'*Epicéte* , placé sur le trône du monde ; mais je fais qu'à la place d'*Epicéte* , *César* lui-même n'eût jamais été qu'un chétif esclave.

Bornons-nous donc , pour abréger , aux divisions établies par les Philoso-

phes , & contentons - nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres , bien sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoi res , obscures & subalternes , que l'on doit chercher la base de l'Héroïsme.

Mais dirons - nous que la justice soit cette base , tandis que c'est sur l'injustice même que la plupart des grands hommes ont fondé le monument de leur gloire ? Les uns enivrés d'amour pour la Patrie n'ont rien trouvé d'il-légitime pour la servir & n'ont point hésité d'employer pour son avantage des moyens odieux que leurs géné-reuses ames n'eussent jamais pu se résoudre à employer pour le leur ; d'autres dévorés d'ambition n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers ; l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avid es conquérans , d'autres d'adroits usurpateurs , d'autres même n'ont pas eu honte de se rendre les Ministres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont méprisé leur devoir , les autres se sont joué de leur foi. Quelques-uns ont été injustes par système , d'autres par foiblesse , la plupart par am-

bition : tous sont allés à l'immortalité.

La justice n'est donc pas la vertu qui caractérise le Héros. On ne dira pas mieux que ce soit la tempérance ou la modération, puisque c'est pour avoir manqué de cette dernière vertu que les hommes les plus célèbres se sont rendus immortels, & que le vice opposé à l'autre n'a empêché nul d'entre eux de le devenir; pas même *Alexandre*, que ce vice affreux couvrit du sang de son ami; pas même *César*, à qui toutes les dissolutions de sa vie n'ôterent pas un seul autel après sa mort.

La prudence est plutôt une qualité de l'esprit qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque manière qu'on l'envisage, on lui trouve toujours plus de solidité que d'éclat, & elle sert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. La prudence, dit Montagne, si tendre & circonspecte, est mortelle ennemie des hautes exécutions, & de toute acte véritablement héroïque : si elle prévient les grandes fautes, elle nuit aussi aux grandes entreprises; car il en est peu où il ne faille toujours donner au hazard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme sage. D'ailleurs, le caractère
de

de l'Héroïsme est de porter au plus haut degré les vertus qui lui sont propres. Or rien n'approche tant de la pusillanimité qu'une prudence excessive, & l'on ne s'élève gueres au-dessus de l'homme, qu'en foulant quelquefois aux pieds la raison humaine. La prudence n'est donc point encore la vertu caractéristique du Héros.

La tempérance l'est encore moins, elle à qui l'Héroïsme même, qui n'est qu'une intempérance de gloire, semble donner l'exclusion. Où sont les Héros que des excès de quelque espèce n'ont point avilis? Alexandre, dit-on, fut chaste; mais fut-il sobre? Cet émule du premier vainqueur de l'Inde n'imita-t-il pas ses dissolutions? ne les réunit-il pas, quand à la suite d'une Courtisane, il brûla le Palais de Persépolis? Ah, que n'avoit il une Maîtresse! dans sa funeste crapule il n'eût point tué son ami. César fut sobre, mais fut-il chaste, lui qui fit connoître à Rome des prostitutions inouïes & changeoit de sexe à son gré? Alcibiade eut toutes les sortes d'intempérances, & n'en fut pas moins un des grands hommes de la Grece. Le vieux Caton lui-même aima l'ar-

gent & le vin. Il eut des vices ignobles & fut l'admiration des Romains. Or ce Peuple se connoissoit en gloire.

L'homme vertueux est juste, prudent modéré, sans être pour cela un Héros; & trop fréquemment le Héros n'est rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir; c'est souvent au mépris même de ces vertus que l'Héroïsme a dû son éclat. que deviennent *César*, *Alexandre*, *Pyrrhus*, *Annibal*, envisagés de ce côté? Avec quelques vices de moins peut-être eussent-ils été moins célèbres; car la gloire est le prix de l'Héroïsme; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il falloit distribuer les vertus à ceux à qui elles conviennent le mieux, j'assignerois à l'homme d'Etat la prudence; au Citoyen la justice; au Philosophe la modération; pour la force de l'ame, je la donneroie au Héros, & il n'auroit pas à se plaindre de son partage.

En effet, la force est le vrai fondement de l'Héroïsme; elle est la source ou le supplément des vertus qui le composent, & c'est elle qui le rend propre aux grandes choses. Rassemblez à plaisir les qualités qui peuvent concourir à former le grand homme,

si vous n'y joignez la force pour les animer, elles tombent toutes en langueur & l'Héroïsme s'évanouit. Au contraire, la seule force de l'ame donne nécessairement un grand nombre de vertus Héroïques à celui qui en est doué, & supplée à toutes les autres.

Comme on peut faire des actions de vertu sans être vertueux, on peut faire de grandes actions sans avoir droit à l'Héroïsme. Le Héros ne fait pas toujours de grandes actions; mais il est toujours prêt à en faire au besoin, & se montre grand dans toutes les circonstances de sa vie: voilà ce qui le distingue de l'homme vulgaire. Un infirme peut prendre la bêche & labourer quelques momens la terre: mais il s'épuise & se lasse bientôt. Un robuste laboureur ne supporte pas de grands travaux sans cesse; mais il le pourroit sans s'incommoder, & c'est à sa force corporelle qu'il doit ce pouvoir. La force de l'ame est la même chose; elle consiste à pouvoir toujours agir fortement.

Les hommes sont plus aveugles que méchans; & il y a plus de foiblesse que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes

avant que de tromper les autres, & nos fautes ne viennent que de nos erreurs ; nous n'en commettons gueres que parce que nous nous laissons gagner à de petits intérêts présens, qui nous font oublier les choses plus importantes & plus éloignées. De-là toutes les petitesse qui caractérisent le vulgaire, inconstance, légèreté, caprice, fourberie, fanatisme, cruauté : vices qui tous ont leur source dans la foiblesse de l'ame. Au contraire, tout est grand & généreux dans une ame forte, parce qu'elle fait discerner le beau du spécieux, la réalité de l'apparence, & se fixer à son objet avec cette fermeté qui écarte les illusions & surmonte les plus grands obstacles.

C'est ainsi qu'un jugement incertain & un cœur facile à séduire rendent les hommes foibles & petits.

Pour être grand il ne faut que se rendre maître de soi. C'est au-dedans de nous-mêmes que sont nos plus redoutables ennemis ; & quiconque aura su les combattre & les vaincre, aura plus fait pour la gloire, au jugement des Sages, que s'il eût conquis l'Univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame ; c'est ainsi qu'elle peut éclai-

rer l'esprit , étendre le génie & donner de l'énergie & de la vigueur à toutes les autres vertus ; elle peut même suppléer à celles qui nous manquent ; car celui qui ne seroit ni courageux , ni juste , ni sage , ni modéré par inclination , le sera pourtant par raison , si-tôt qu'ayant surmonté ses passions & vaincu ses préjugés , il sentira combien il lui est avantageux de l'être ; si-tôt qu'il sera convaincu qu'il ne peut faire son bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force est donc la vertu qui caractérise l'Héroïsme , & elle l'est encore par un autre argument sans réplique que je tire des réflexions d'un grand homme : les autres vertus , dit *Bacon* , nous délivrent de la domination des vices ; la seule force nous garantit de celle de la fortune. En effet , quelles sont les vertus qui n'ont pas besoin de certaines circonstances pour les mettre en œuvre ? De quoi sert la justice avec les tyrans , la prudence avec les insensés , la tempérance dans la misère ? Mais tous les événemens honorent l'homme fort , le bonheur & l'adversité servent également à sa gloire , & il ne regne

pas moins dans les fers que sur le Trône. Le martyre de Regulus à Carthage , le festin de Caton rejeté du consulat , le sens - froid d'Épictète estropié par son maître , ne sont pas moins illustres que les triomphes d'Alexandre & de César ; & si Socrate étoit mort dans son lit , on douteroit peut-être aujourd'hui s'il fut rien de plus qu'un adroit Sophiste.

Après avoir déterminé la vertu la plus propre au Héros , je devois parler encore de ceux qui sont parvenus à l'Héroïsme sans la posséder. Mais comment y feroient - ils parvenus sans la partie qui seule constitue le vrai Héros & qui lui est essentielle ? Je n'ai rien à dire là - dessus , & c'est le triomphe de ma cause. Parmi les hommes célèbres , dont les noms sont inscrits au Temple de la Gloire , les uns ont manqué de sagesse , les autres de modération ; il y en a eu de cruels , d'injustes , d'imprudens , de perfides ; tous ont eu des faiblesses ; nul d'entr'eux n'a été un homme foible. En un mot , toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes ; mais , sans la force de l'âme , il n'y eut jamais de Héros.

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ
LE PRIX
A L'ACADÉMIE
DE DIJON,

En l'année 1750.

Sur cette Question proposée par la
même Académie:

*Si le rétablissement des Sciences & des
Arts a contribué à épurer les mœurs.*

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.
Ovid.

AVERTISSEMENT.

QU'EST-CE que la célébrité? Voici le malheureux Ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette Piece, qui m'a valu un prix, & qui m'a fait un nom, est tout au plus médiocre, & j'ose ajouter qu'elle est une des moindres de tout ce recueil. Quel goudron de miseres n'eût point évité l'Auteur, si ce premier écrit n'eût été reçu que comme il méritoit de l'être? mais il falloit qu'une faveur, d'abord injuste, m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus.

P R É F A C E.

VOICI une des grandes & belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature , & dont les Programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre-humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes , je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; & ce n'est pas pour avoir été ho-

noré de l'approbation de quelques Sages , que je dois compter sur celle du Public : aussi mon parti est-il pris ; je ne me soucie de plaire ni aux beaux - Esprits , ni aux Gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siècle , de leur Pays , de leur Société : Tel fait aujourd'hui l'Esprit fort & le Philosophe , qui , par la même raison , n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs , quand on veut vivre au-delà de son siècle.

Un mot encore , & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu , j'avois depuis l'envoi ,

refondu & augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre Ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes & laissé deux additions faciles à reconnoître; & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.



DISCOURS.

Decipimur specie recti.

LE rétablissement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question ? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête-homme qui ne fait rien, & qui ne s'en estime pas moins.

Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les Sciences devant une des plus savantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais Savans ? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la Science que je maltraite, me suis-je dit ; c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore

plus chere aux Gens de bien , que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumieres de l'Assemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours , & non pour le sentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses ; & la position la plus avantageuse au bon droit , est d'avoir à se défendre contre une partie integre & éclairée , juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage , il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu , selon ma lumiere naturelle , le parti de la vérité ; quel que soit mon succès , il est un prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

P R E M I E R E P A R T I E.

C'EST un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque maniere du néant par ses propres efforts ; dissiper , par les lumieres de sa raison , les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus

de lui-même ; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions celestes ; parcourir à pas de Géant ainsi que le Soleil , la vaste étendue de l'Univers ; & , ce qui est encore plus grand & plus difficile , rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature , ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de Générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée vivoient , il y a quelques siècles , dans un état pire que l'ignorance. Je ne fais quel jargon scientifique , encore plus méprisable que l'ignorance avoit usurpé le nom du savoir , & opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide Musulman , ce fut l'éternel fléau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du Trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son tour de ces

précieuses dépouilles. Bientôt les Sciences suivirent les Lettres ; à l'Art d'écrire se joignit l'Art de penser ; gradation qui paroît étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses , celui de rendre les hommes plus sociables , en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci font les fondemens de la société , les autres en font l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés ; les Sciences , les Lettres & les Arts , moins despotiques & plus puissans peut-être , étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés , étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle , pour laquelle ils sembloient être nés , leur font aimer leur esclavage & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les Trônes ; les Sciences & les Arts les ont affermis. Puissances de la Terre aimez les talens ,

& protégez ceux qui les cultivent (*). Peuples policés, cultivez-les : Heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile ; en un mot les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athenes & Rome, dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siècle & notre

(*) Les Princes voient toujours avec plaisir le goût des Arts agréables & des superfluités dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche & de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples ; & les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nus & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

Nation l'emporteront sur tous les tems & sur tous les Peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manieres naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque & de la Pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur ; si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de regles ; si la véritable Philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, & la vertu ne marche gueres en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élégance un homme de goût, l'homme sain & robuste se reconnoît à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un Laboureur, & non sous la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangere à la vertu, qui est la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un Athlete qui se plaît à combat-

tre nud : il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces , & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'Art eût façonné nos manieres & appris à nos passions à parler un langage apprêté , nos mœurs étoient rustiques , mais naturelles ; & la différence des procédés annonçoit au premier coup-d'œil celle des caractères. La nature humaine , au fond , n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement , & cet avantage , dont nous ne sentons plus le prix , leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles & un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes , il regne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité , & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige , la bienfiance ordonne : sans cesse on suit des usages , jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est ; & dans cette contrainte perpétuelle , les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société , placés dans

les mêmes circonstances , feront toutes les mêmes choses , si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc , pour connoître son ami , attendre les grandes occasions , c'est - à - dire , attendre qu'il n'en soit plus tems , puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître :

Quel cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sincères ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons , les ombrages , les craintes , la froideur , la réserve , la haine , la trahison se cachent sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse , sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers , mais on l'insultera par des blasphêmes , sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite , mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi , mais on le calomnierait avec adresse. Les haines nationales s'éteindront , mais ce sera avec

L'amour de la Patrie. A l'ignorance méprisée , on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits , des vices déshonorés , mais d'autres seront décorés du nom de vertus ; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des Sages du tems , je n'y vois , pour moi , qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité (*).

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus Gens de bien. C'est aux Lettres , aux Sciences & aux Arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion ; c'est qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes , sur l'état des Sciences parmi nous , sur la perfection

(*) J'aime , dit Montagne , à contester & discourir ; mais c'est avec peu d'hommes & pour moi. Car de servir de Spectacle aux Grands & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet , je trouve que c'est un métier très-méséant à un homme d'honneur. C'est celui de tous nos beaux esprits , hors un.

de nos Arts , sur la bienfiance de nos Spectacles , sur la politesse de nos manieres , sur l'affabilité de nos discours , sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance , & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état , qui semblent empressés depuis le lever de l'Aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement ; c'est que cet Etranger , dis je , devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet , il n'y a point de cause à chercher : mais ici l'effet est certain , la dépravation réelle , & nos ames se sont corrompues à mesure que nos Sciences & nos Arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge ? Non , Messieurs ; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation & l'abaissement journalier des eaux de l'Océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'Astre qui nous éclaire durant la nuit , que le sort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lu-

miere s'élevoit sur notre horizon , & le même phénomène s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte , cette premiere école de l'Univers , ce climat si fertile sous un Ciel d'airain , cette contrée célèbre , d'où Sésostris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la Philosophie & des beaux - Arts , & bientôt après , la conquête de Cambyse , puis celle des Grecs , des Romains , des Arabes , & enfin des Turcs.

Voyez la Grece , jadis peuplée de Héros qui vainquirent deux fois l'Asie ; l'une devant Troye & l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses Habitans ; mais le progrès des Arts , la dissolution des mœurs & le joug du Macédonien se suivirent de près ; & la Grece , toujours savante , toujours voluptueuse , & toujours esclave n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maître. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient énérvé.

C'est au tems des Ennius & des

Térences que Rome, fondée par un Pâtre, & illustrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obscènes, dont les noms seuls alarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théâtre du crime, l'opprobre des Nations & le jouet des barbares. Cette capitale du Monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de Peuples, & le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui, par sa position, sembloit devoir l'être du Monde entier, de cet asyle des Sciences & des Arts pros crits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie. Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux ; les trahisons, les assassinats & les poisons de plus noir ; le concours de tous les crimes de plus atroce ; voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople ; voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumières dont notre siècle se glorifie.

Mais

Mais pourquoi chercher dans des
 tén. reculés des preuves d'une vérité
 dont nous avons sous nos yeux des
 témoignages subsistans. Il est en Asie
 une contree immense où les Lettres
 honorées, conduisent aux premières
 dignités de l'Etat. Si les Sciences épu-
 roient les mœurs, si elles apprennent
 aux hommes à verser leur sang pour
 la Patrie, si elles animoient le cou-
 rage; les Peuples de la Chine de-
 vroient être sages, libres & invin-
 cibles. Mais s'il n'y a point de vice
 qui ne les domine, point de crime
 qui ne leur soit familier; si les lumieres
 des Ministres, ni la prétendue sagesse
 des Loix; ni la multitude des Habi-
 tans de ce vaste Empire n'ont pu le
 garantir du joug du Tartare ignorant
 & grossier, de quoi lui ont servi tous
 ses Savans? Quel fruit a-t-il retiré des
 honneurs dont ils sont comblés? seroit-
 ce d'être peuplé d'esclaves & de mé-
 chans.

Opposons à ces tableaux celui des
 mœurs du petit nombre de Peuples,
 qui préservés de cette contagion des
 vaines connoissances, ont par leurs ver-
 tus fait leur propre bonheur & l'exem-

Mélanges. Tome III. C

D I S C O U R S

ple des autres nations. Tels furent les premiers Perses, nation singulière chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science; qui subjuga l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un Roman de Philosophie: tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges: tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes & les noirceurs d'un Peuple instruit, opulent & voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique, si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abattre, & pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre (*).

(*) Je n'ose parler de ces Nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police, non-seulement aux Loix de Platon, mais même à tout ce que la Philosophie pourra

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres Peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine (*).

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grece qu'on vit s'élever

jamais imaginer de plus parfait pour le Gouvernement des Peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer; mais qu'on dit-il, ils ne portent point de chausses.

(*) De bonne-foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce Tribunal intègre, des jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas? Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs Gens de Loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la Jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul Acte tous les maux qu'ils avoient fait à ces malheureux Indiens.

cette Cité aussi célèbre par son heureuse ignorance, que par la sagesse de ses Loix, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes? tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! Tandis que les vices conduits par les beaux-Arts s'introduisoient ensemble dans Athenes, tandis qu'un Tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du Prince des Poëtes, tu chassois de tes murs les Arts & les Artistes, les Sciences & les Savans.

|| L'événement marqua cette différence. Athenes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des Orateurs & des Philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athenes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacédémone est moins brillant. Là, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du Pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste

DISCOURS.

93

de ses Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artistes de son tems.

„ J'ai examiné, dit-il, les Poètes,
 „ & je les regarde comme des gens
 „ dont le talent en impose à eux-mêmes & aux autres, qui se donnent
 „ pour sages, qu'on prend pour tels
 „ & qui ne sont rien moins.

„ Des Poètes, continue Socrate,
 „ j'ai passé aux Artistes. Personne
 „ n'ignoroit plus les Arts que moi ;
 „ personne n'étoit plus convaincu que
 „ les Artistes possédoient de fort beaux
 „ secrets. Cependant, je me suis aperçu
 „ que leur condition n'est pas
 „ meilleure que celle des Poètes &
 „ qu'ils sont, les uns & les autres,
 „ dans le même préjugé. Parce que
 „ les plus habiles d'entre eux excellent
 „ dans leur partie, ils se regar-

„ dent comme les plus sages des hom-
„ mes. Cette présomption a terni tout-
„ à-fait leur savoir à mes yeux : de
„ sorte que me mettant à la place de
„ l'Oracle & me demandant ce que
„ j'aimerois le mieux être , ce que je
„ suis ou ce qu'ils sont , savoir ce
„ qu'ils ont appris , ou savoir que
„ je ne fais rien ; j'ai répondu à moi-
„ même & au Dieu : Je veux rester ce
„ que je suis.

„ Nous ne favons , ni les Sophistes ,
„ ni les Poètes , ni les Orateurs , ni les
„ Artistes , ni moi , ce que c'est que le
„ vrai , le bon & le beau. Mais il y a en-
„ tre nous cette différence , que ; quoi-
„ que ces gens ne sachent rien , tous
„ croient savoir quelque chose : au
„ lieu que moi , si je ne fais rien , au
„ moins je n'en suis pas en doute. De
„ sorte que toute cette supériorité de
„ sagesse qui m'est accordée par l'Or-
„ cle , se réduit seulement à être bien
„ convaincu que j'ignore ce que je
„ ne fais pas ».

Voilà donc le plus Sage des hom-
mes au jugement des Dieux , & le plus
savant des Athéniens au sentiment de
la Grece entiere , Socrate faisant l'é-
loge de l'ignorance ! Croit-on que s'il

ressuscitoit parmi nous , nos Savans & nos Artistes lui feroient changer d'avis ? Non , Messieurs , cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines Sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts , & ne laisseroit , comme il a fait , pour tout précepte à ses disciples & à nos neveux , que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes !

Socrate avoit commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux & subtils, qui séduisoient la vertu & amolliſſoient le courage de ſes concitoyens : mais les Sciences, les Arts & la dialectique prévalurent encore : Rome ſe remplit de Philoſophes & d'Orateurs ; on négligea la diſcipline militaire, on mépriſa l'agriculture, on embralla des ſectes & l'on oublia la Patrie. Aux noms ſacrés de liberté, de déſintéreſſement, d'obéiſſance aux loix, ſuccéderent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arceſilas. Depuis que les Savans ont commencé à par

se sont éclipsés. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame , si pour votre malheur , rappellé à la vie , vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras , & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? “ Dieux ! eussiez-vous
„ dit , que sont devenus ces toits de
„ chaume & ces foyers rustiques qu’habitoient jadis la modération & la
„ vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité Romaine ?
„ Quel est ce langage étranger ? Quelles
„ sont ces mœurs efféminées ? Que
„ signifient ces statues , ces tableaux ,
„ ces édifices ? Insensés , qu’avez-vous
„ fait ? Vous les Maîtres des Nations ,
„ vous vous êtes rendus les esclaves
„ des hommes frivoles que vous avez
„ vaincus ? Ce sont des Rhéteurs qui
„ vous gouvernent ? C’est pour enrichir des Architectes , des Peintres ,
„ des Statuaires & des Histrions , que
„ vous avez arrosé de votre sang la
„ Grece & l’Asie ? Les dépouilles de
„ Carthage sont la proie d’un joueur

le flûte ? Romains , hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres ; brisez ces marbres ; brûlez ces tableaux - chassez ces esclaves qui vous subjuguent , & dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talens ; le seul talent digne de Rome , est celui de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre Sénat pour une assemblée de Rois , il ne fut ébloui ni par une pompe vaine , ni par une élégance recherchée. Il n'y entendit point cette éloquence frivole , l'étude & le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de si majestueux ? O Citoyens ! Il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts ; le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le Ciel , l'assemblée de deux cents hommes , vertueux , dignes de commander à Rome & de gouverner la terre «.

Mais franchissons la distance des lieux & des tems , & voyons ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux ; ou plutôt , écartons des peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse , & épargnons-nous la

peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius ; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme , que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV ? Parmi nous , il est vrai , Socrate n'eût point bu la ciguë ; mais il eût bu dans une coupe encore plus amère , la raillerie insultante , & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe , la dissolution & l'esclavage ont été de tout tems le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations , sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter , ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples , sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science , comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit , &

que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! Que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi ! la probité seroit fille de l'ignorance ? La science & la vertu seroient incompatibles ? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés ? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès ; & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

S E C O N D E P A R T I E.

C'ÉTOIT une ancienne tradition *passée* de l'Égypte en Grèce, qu'un

Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des sciences (*). Quelle opinion falloit-il donc qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillete les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Astronomie est née de la superstition; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge; la Géométrie, de l'avarice; la Physique, d'une vaine curiosité; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences & les Arts doivent donc leur naissance

(*) On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent gueres plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus. " Le Satyre, dit une ancienne fable, voulut baiser & embrasser le feu, la première fois qu'il le vit; mais Prometheus lui cria: Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche. " C'est le sujet du frontispice.

à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages , s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des Arts , sans le luxe qui les nourrit ? Sans les injustices des hommes , à quoi serviroit la Jurisprudence ? Que deviendrait l'Histoire , s'il n'y avoit ni Tyrans , ni Guerres , ni Conspirateurs ? Qui voudroit en un mot passer sa vie à de stériles contemplations , si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la nature , n'avoit de tems que pour la Patrie , pour les malheureux & pour ses amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devrait rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la Philosophie.

Que de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des Sciences ? Par combien d'erreurs , mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile , ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité

de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs , qui la cherche bien sincèrement ? même avec la meilleure volonté , à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de sentimens différens , quel sera notre *Criterium* pour en bien juger (*) ? Et ce qui est le plus difficile , si par bonheur nous la trouvons à la fin , qui de nous en saura faire un bon usage ?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent , elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oïveté , elles la nourrissent à leur tour ; & la perte irréparable du tems , est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique , comme en morale , c'est un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile peut être regardé

(*) Moins on fait , plus on croit savoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t-il pas construit l'Univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui même , en Europe , si mince Physicien , qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité , qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais Philosophes ?

me un homme pernicieux. Répon-
 - moi donc, Philosophes illustres ;
 as par qui nous savons en quelles
 sons les corps s'attirent dans le vide ;
 els sont , dans les révolutions des
 metes , les rapports des aires par-
 urues en tems égaux ; quelles cour-
 es ont des points conjugués , des
 ints d'inflexion & de rebroussement ;
 omment l'homme voit tout en Dieu ;
 omment l'ame & le corps correspon-
 ent sans communication , ainsi que
 eroient deux horloges ; quels astres
 peuvent être habités ; quels insectes
 e reproduisent d'une maniere extraor-
 dinaire ? Répondez - moi , dis - je ,
 vous de qui nous avons reçu tant de
 sublimes connoissances ; quand vous
 ne nous auriez jamais rien appris de
 ces choses , en serions-nous moins nom-
 breux , moins bien gouvernés , moins
 redoutables , moins florissans ou plus
 pervers ? Revenez donc sur l'import-
 tance de vos productions ; & si les tra-
 vaux des plus éclairés de nos savans
 & de nos meilleurs Citoyens nous pro-
 curent si peu d'utilité , dites - nous ce
 que nous devons penser de cette foule
 d'Ecrivains obscurs & de Lettrés oisifs ,

qui dévorent en pure perte la substance de l'Etat ?

Que dis-je , oisifs ? & plutôt à-Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés , armés de leurs funestes paradoxes , sapant les fondemens de la foi , & anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de Patrie & de Religion , & consacrent leurs talens & leur Philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ; & pour les ramener aux pieds des autels , il suffiroit de les reléguer parmi les Athées. O fureur de se distinguer , que ne pouvez-vous point !

C'est un grand mal que l'abus du tems. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe , né comme eux de l'oïveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les sciences & les arts , & jamais ils ne vont sans lui. Je fais que notre Philosophie , toujours fé-

conde en maximes singulieres , prétend , contre l'expérience de tous les siècles , que le luxe fait la splendeur des Etats ; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires , osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le luxe soit un signe certain des richesses ; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier : que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours ; & que deviendra la vertu , quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Les anciens Politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger ; un autre en suivant ce calcul , trouvera des pays où un homme ne vaut rien , & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux , un homme ne vaut à l'Etat que la consommation qu'il y fait. Ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine

donc laquelle de ces deux Républiques de Sparte ou de Sybaris , fut subjuguée par une poignée de payfans , & laquelle fit trembler l'Asie.

La Monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse ; & les Scythes , le plus misérable de tous les Peuples , a résisté aux plus puissans Monarques de l'Univers. Deux fameuses Républiques se disputèrent l'Empire du Monde ; l'une étoit très-riche , l'autre n'avoit rien , & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'Empire Romain à son tour , après avoir englouti toutes les richesses de l'Univers , fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules , les Saxons l'Angleterre , sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons , après avoir dompté la fierté Autrichienne , écrasa cette opulente & redoutable Maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles.

Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de hareng. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des Citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De savoir lequel importe le plus aux Empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat ? Le goût du faste ne s'affocie gueres dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élèvent jamais à rien de grand ; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout Artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains font la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un Peuple & dans des tems où les Savans devenus à la mode, ont mis une jeunesse frivole en état de donner

le ton ; où les hommes ont sacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté (*) ; où l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre , on laisse tomber des chefs-d'œuvre de Poésie dramatique , & des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera , Messieurs ? Il rabaissera son génie au niveau de son siècle , & aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie , que des merveilles qu'on n'admireroit que longtemps après sa mort. Dites-nous , célèbre Arouet , combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à

(*) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre - humain : mieux dirigé , il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société , d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux , apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit , & que Platon a faites autrefois , mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître , & de défendre une si grande cause.

notre fausse délicatesse, & combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes.

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hazard entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuse de se prêter au génie de son siècle & de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais & non une expérience que je rapporte ! Carle, Pierre, le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias ; toi dont les anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie ; inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaller le ventre

DISCOURS

d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers tems. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs & les reléguèrent dans des Temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation, & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des Palais des Grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se

perfectionnent & que le luxe s'étend; le vrai courage s'énervé, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grece, toutes les Bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa Cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & à semer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu

militaire s'étoit éteinte parmi eux , à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux , en Gravures , en vases d'Orfèvrerie , & à cultiver les beaux-arts ; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples , l'élevation des Médicis & le rétablissement des Lettres ont fait tomber derechef & peut-être pour toujours cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes Républiques de la Grece , avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions , avoient interdit à leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires qui en affaissant & corrompant le corps , enervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil , en effet , pense-t-on que puissent envisager la faim , la soif , les fatigues , les dangers & la mort , des hommes que le moindre besoin accable , & que la moindre peine rebute. Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude ? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval ? Qu'on

ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille , mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail , comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige , il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides , souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre ; vous êtes braves , je le sais ; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasimene ; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays ; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes , & que l'autre eût vaincu vos aïeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre , & il est pour les Généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité , qui ne laisse pas d'être un très-mauvais Officier : dans le soldat même , un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus néces-

Mélanges. Tome III. D

faire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; & qu'il importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fièvre & le froid , ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des Sciences est nuisible aux qualités guerrières , elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses , où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses , excepté ses devoirs. Vos enfans ignorent leur propre langue , mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité , ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité , d'équité , de tempérance , d'humanité , de courage , ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de Patrie ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu , ce sera moins pour le craindre que pour

En avoir peur (*). J'aimerois autant , disoit un Sage , que mon écolier eût passé le tems dans un Jeu de paume , au moins le corps en feroit plus dispos. Je fais qu'il faut occuper les enfans , & que l'oïveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent ? Voilà certes une belle question ! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (**), & non ce qu'ils doivent oublier.

(*) Pens. Philosoph.

(**) Telle étoit l'éducation des Spartiates , au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est , dit Montagne , chose digne de très-grande considération , qu'en cette excellente police de Lycurgus , & à la vérité monstrueuse par sa perfection , si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans , comme de sa printipale charge , & au gîte même des Muses , il s'y fasse si peu mention de la doctrine : comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug , on ait dû lui fournir , au lieu de nos Maîtres de sciences , seulement des Maîtres de vaillance , prudente & justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon , dit-il , raconte que le fils aîné de leur succession Royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance , on le donnoit , non à des femmes , mais à des Eunuques de la première autorité près du Roi , à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain , & après sept ans , le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzième , ils

Nos jardins sont ornés de statues & nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique? Les défenseurs de la Patrie? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne Mytholo-

Je dépofoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion, le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon : c'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit saxe, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son saxe qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait : car je m'étois arrêté à considérer la bienfaisance ; & il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenait. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier acriste de γύμνασιον. Mon Régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

gie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans ; sans doute afin qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des vertus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; ni d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel-esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise, cependant, si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix ?

Le sage ne court point après la fortune ; mais il n'est pas insensible à la gloire, & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuse à la société, tombe en langueur, & s'é-

teint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des Musiciens, des Peintres; nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue, cependant; le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, & dans la substance de plusieurs animaux mal-faisans le remède à leurs blessures, a enseigné aux Souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences & des arts, source de mille dérèglemens, ce grand Monarque dont la

gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat , tira ces sociétés célèbres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines ; & du dépôt sacré des mœurs par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté , & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions affermies par son auguste successeur , & imitées par tous les Rois de l'Europe , serviront du moins de frein aux gens de lettres , qui tous aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies , veilleront sur eux-mêmes , & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces Compagnies , qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens , montreront que cet amour regne parmi elles , & donneront aux Peuples ce plaisir si rare & si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre humain , non-seulement des lumières agréables , mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une

objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, & l'on ne cherche point de remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractère des remèdes ordinaires? Tant d'établissmens faits à l'avantage des savans n'en font que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences & de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de Laboureurs & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture & de la Philosophie : on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement, qu'est-ce que la Philosophie? Que contiennent les écrits des Philosophes les plus connus? Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de son côté, sur une place publique; venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps & que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre substance que

matiere ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral sont des chimeres. Celui-là, que les hommes sont des loups & peuvent se devorer en sureté de conscience. O grands Philosophes ! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables ; vous en receviez bientôt le prix, & nous ne craignons pas de trouver dans les nôtres quelqueun de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux qui l'estime de leurs contemporains s'éteint prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réservée après leur trépas ! Voilà les sages maximes que nous nous requeus d'eux & que nous transmettrons d'âge en âge à nos descendants. Le Paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que l'on a préparés l'imprimerie, sous le règne de l'Evangile ? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras sont écriés avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain. Mais,

grace aux caractères Typographiques (*) & à l'usage que nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinoza resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont l'ignorance & la rusticité de nos Peres n'auroient point été capables; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des.

(*) A considérer les défordres affreux que l'Imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les Souverains ne tarderont pas à se donner autant de soins pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y introduire. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avoit consenti d'établir une Imprimerie à Constantinople. Mais à peine la presse fut-elle en train qu'on fût contraint de la détruire & d'en jeter les Instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les Livres de cette bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, & il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore: ils sont superflus. Nos Savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliothèque auroit été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.

urs de notre siècle, & portez en-
ble aux siècles à venir une histoire
lle du progrès & des avantages de
sciences & de nos arts. S'ils vous
nt, vous ne leur laisserez aucune
plexité sur la question que nous
tons aujourd'hui : & à moins qu'ils
soient plus insensés que nous, ils
eront leurs mains au Ciel, & diront
ns l'amertume de leur cœur : "Dieu
tout-puissant, toi qui tiens dans tes
mains les Esprits, délivre-nous des
lumières & des funestes arts de nos
Pères; & rends-nous l'ignorance,
l'innocence & la pauvreté, les seuls
biens qui puissent faire notre bon-
heur & qui soient précieux devant
toi."

Mais si le progrès des sciences &
es arts n'a rien ajouté à notre vé-
table félicité; s'il a corrompu nos
cœurs, & si la corruption des mœurs
porté atteinte à la pureté du goût,
ue penserons-nous de cette foule d'Au-
eurs élémentaires qui ont écarté du
temple des Muses les difficultés qui
éfendoient son abord, & que la na-
ure y avoit répandues comme une
preuve des forces de ceux qui se-
oient tentés de savoir? Que pense-

rons-nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrettement brisé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des Lettres , eussent été rebutés dès l'entrée , & se fussent jettés dans des Arts utiles à la société. Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur , un Géometre subalterne , seroit peut-être devenu un grand fabricant d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams , les Descartes & les Newtons , ces Précepteurs du genre humain n'en ont point eu eux mêmes , & quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur : c'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts , & qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des Sciences & des Arts , ce n'est

à ceux qui se sentiront la force de
 marcher seuls sur leurs traces , & de
 devancer : c'est à ce petit nombre
 qu'il appartient d'élever des monu-
 mens à la gloire de l'esprit humain.
 Mais si l'on veut que rien ne soit au-
 dessus de leur génie , il faut que rien
 ne soit au-dessus de leurs espérances.
 Voilà l'unique encouragement dont ils
 ont besoin. L'ame se proportionne in-
 sensiblement aux objets qui l'occupent ,
 & ce sont les grandes occasions qui font
 les grands hommes. Le Prince de l'E-
 squeance fut Consul de Rome , & le
 plus grand , peut-être , des Philoso-
 phes , Chancelier d'Angleterre. Croit-
 on que si l'un n'eût occupé qu'une
 chaire dans quelque Université , &
 que l'autre n'eût obtenu qu'une mo-
 dique pension d'Académie ; croit-on ,
 dis-je , que leurs ouvrages ne se sen-
 tiroient pas de leur état ? Que les Rois
 ne dédaignent donc pas d'admettre
 dans leurs conseils les gens les plus
 capables de les bien conseiller : qu'ils
 renoncent à ce vieux préjugé inventé
 par l'orgueil des Grands , que l'art de
 conduire les Peuples est plus difficile
 que celui de les éclairer : comme s'il
 étoit plus aisé d'engager les hommes

à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les savans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables asyles. Qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ? celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enseigné la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumieres & la sagesse seules d'un autre, les savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples, continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui dans l'état présent des choses ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon cher-

er notre bonheur dans l'opinion
autrui si nous pouvons le trouver en
us-mêmes ? Laissons à d'autres le
in d'instruire les Peuples de leurs
voirs , & bornons-nous à bien rem-
ir les nôtres , nous n'avons pas besoin
en savoir davantage.

O vertu ! Science sublime des âmes
nplés , faut-il donc tant de peines
d'appareil pour te connoître ?
es principes ne sont-ils pas gravés
ins tous les cœurs , & ne suffit-il
as pour apprendre tes Loix de ren-
er en soi-même & d'écouter la voix
e sa conscience dans le silence des
affions ? Voilà la véritable Philoso-
hie , sachons nous en contenter ;
sans envier la gloire de ces hommes
élebres qui s'immortalisent dans la
république des Lettres , tâchons de
mettre entre eux & nous cette distinc-
ion glorieuse qu'on remarquoit jadis
ntre deux grands Peuples ; que l'un
avoit bien dire , & l'autre bien faire.



LETTRE

A M. L'ABBÉ RAYNAL.

AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

*Tirée du Mercure de Juin 1751,
second Volume.*



JE dois, Monsieur, des remerciemens à ceux qui vous ont fait passer les observations que vous avez la bonté de me communiquer, & je tâcherai d'en faire mon profit : je vous avouerai pourtant que je trouve mes Censeurs un peu sévères sur ma logique, & je soupçonne qu'ils se feroient montrés moins scrupuleux, si j'avois été de leur avis. Il me semble au moins que s'ils avoient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuse qu'ils exigent de moi, je n'aurois aucun besoin des éclaircissemens que je leur vais demander.

L'Auteur semble, disent-ils, préférer la situation où étoit l'Europe

*it le renouvellement des sciences ;
pire que l'ignorance par le faux
savoir ou le jargon qui étoit en regne.*

Auteur de cette observation sem-
ble faire dire que le faux savoir ,
le jargon scholastique , soit préféré
à la science , & c'est moi-même
qui ai dit qu'il étoit pire que l'igno-
rance ; mais qu'entend-il par ce mot
situation ? l'applique-t-il aux lu-
bres ou aux mœurs , ou s'il con-
fond ces choses que j'ai tant pris de
peine à distinguer ? Au reste , comme
c'est ici le fond de la question , j'avoue
qu'il est très-mal adroit à moi de n'a-
voir fait que sembler prendre parti
dessus.

Ils ajoutent que *l'Auteur préfère la
stupidité à la politesse.*

Il est vrai que l'Auteur préfère la
stupidité à l'orgueilleuse & fausse poli-
tesse de notre siècle , & il en a dit la
raison. *Et qu'il fait main basse sur
les Savans & les Artistes.* Soit ,
jusqu'on le veuille ainsi , je consens
à supprimer toutes les distinctions
que j'y avois mises.

Il auroit dû , disent-ils encore ,
marquer le point d'où il part , pour
designer l'époque de la décadence :

j'ai fait plus ; j'ai rendu ma proposition générale : j'ai assigné ce premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde , & j'ai trouvé le progrès de ces deux choses toujours en proportion. *Et en remontant à cette première époque , faire comparaison des mœurs de ce tems-là avec les nôtres.* C'est ce que j'aurois fait encore plus au long dans un volume in-4°. *Sans cela nous ne voyons point jusqu'où il faudroit remonter , à moins que ce ne soit au tems des Apôtres.* Je ne vois pas , moi , l'inconvénient qu'il y auroit à cela , si le fait étoit vrai ; mais je demande justice au Censeur : voudroit-il que j'eusse dit que le tems de la plus profonde ignorance étoit celui des Apôtres ?

Ils disent de plus , *par rapport au luxe , qu'en bonne politique on fait qu'il doit être interdit dans les petits États , mais que le cas d'un royaume tel que la France , par exemple , est tout différent , les raisons en sont connues.*

N'ai-je pas ici encore quelque sujet de me plaindre ? ces raisons sont cel-

à lesquelles j'ai tâché de répondre, ou mal, j'ai répondu. Or on ne peut gueres donner à un Auteur plus grande marque de mépris que de ne lui répliquant que par les mêmes argumens qu'il a réfutés. Mais comment leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre ? la voici : Que déviendra la vertu quand il faudra s'en tenir à quelque prix que ce soit ? à ce que je leur ai demandé, & que je leur demande encore.

Quant aux deux observations suivantes dont la première commence par ces mots : *enfin voici ce qu'on objecte*, & l'autre par ceux-ci : *mais ce touche de plus près*, &c. je supplie le Lecteur de m'épargner la peine de transcrire. L'Académie m'avoit demandé si le rétablissement des sciences des arts avoit contribué à épurer les mœurs. Telle étoit la question que j'allois à résoudre : cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir résolu une autre. Certainement cette critique est tout au moins fort singulière. Cependant j'ai presque à demander pardon au Lecteur de l'avoir évitée, car c'est ce qu'il pourroit

croire en lisant les cinq ou six dernières pages de mon Discours.

Au reste, si mes Censeurs s'obstinent à desirer encore des conclusions-pratiques, je leur en promets de très-clairement énoncées dans ma première réponse.

Sur l'inutilité des Loix somptuaires pour déraciner le luxe une fois établi, on dit *que l'Auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire là-dessus*. Vraiment non, je n'ignore pas que quand un homme est mort, il ne faut point appeller de Médecin.

On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute prise à la chicane. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je crois qu'il faut laisser des osselets aux enfans.

Il est aussi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les Discours Académiques. Je suis fort du goût de ces Lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel je puis me conformer au sentiment de mes Censeurs, comme je fais dès aujourd'hui.

more quel est l'adversaire dont on menace dans le *post scriptum*; tel puisse être, je ne saurois me résoudre à répondre à un ouvrage, avant de l'avoir lu, ni à me tenir pour battu, avant que d'avoir été attaqué. Surplus, soit que je réponde aux objections qui me sont annoncées, soit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande, satis mes Censeurs qu'ils pourroient n'y pas trouver les modifications qu'ils espèrent; je prévois que quand il s'agira de me défendre, je suivrai sans scrupule toutes les conséquences de mes principes.

Je fais d'avance avec quels grands succès on m'attaquera. Lumieres, connaissances, loix, morale, raison, bien-être, égards, douceur, aménité, sagesse, éducation, &c. à tout cela je répondrai que par deux autres qualités, qui sonnent encore plus fort à l'oreille. *Vertu, vérité!* m'écrierai-je sans cesse, *vérité, vertu!* Si qu'un n'apperçoit-là que des mots, j'ai plus rien à lui dire.



LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU,

Sur la Réfutation de son Discours

PAR M. GAUTIER,

Professeur de Mathématiques & d'Histoire, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Nancy.

JE vous renvoie, Monsieur, le *Mercur* d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours (*), mais je ne crois pas être, comme vous le pré-

(*) Cette réfutation de M. Gautier sera imprimée dans le premier volume du supplément.

z, dans la nécessité d'y répon-
& voici mes objections.

Je ne puis me persuader que pour
raison, on soit indispensablement
é de parler le dernier.

Plus je relis la réfutation, & plus
s convaincu que je n'ai pas be-
de donner à M. Gautier d'autre
que que le Discours même auquel
épondu. Lisez, je vous prie, dans
& l'autre écrit les articles du
, de la guerre, des Académies,
éducation; lisez la Prosopopée de
is-le-Grand & celle de Fabricius;
n, lisez la conclusion de M. Gau-
& la mienne, & vous compren-
z ce que je veux dire.

. Je pense en tout si différemment
M. Gautier, que s'il me falloit re-
er tous les endroits où nous ne
mes pas de même avis, je serois
igé de le combattre, même dans
choses que j'aurois dites comme
, & cela me donneroit un air contra-
nt que je voudrois bien pouvoir évi-
. Par exemple, en parlant de la poli-
te, il fait entendre très-clairement
e, pour devenir homme de bien, il
bon de commencer par être hypo-
te, & que la fausseté est un che-

min sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se presentoient de front avec rusticité ; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser ; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile ; qu'on fait évaluer les offres spécieuses de la politesse ; c'est-à-dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur ; *je vous traite comme un sot, & je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du sien ; *je sais que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux*. Si j'avois voulu employer la plus amère ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'Auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'Ouvrage qu'il réfute, ce qui lui est assurément fort commode ; parce que répondant sans cesse à sa pensée & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qu'il lui plait.

D'un

un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi plus nécessaire : car on n'a jamais ouï dire qu'un Peintre qui expose en public un tableau soit obligé de visiter les yeux des Spectateurs, & de fournir des luths à tous ceux qui en ont besoin. D'ailleurs, il n'est pas bien sûr que cela me fît entendre même en répondant ; par exemple, je fais, dirois-je à M. Gautier, que nos soldats ne font point des Réaumurs & des Fontanelles, & c'est tant pis pour eux, pour nous, & sur-tout pour les ennemis. Je dis qu'ils ne savent rien, qu'ils sont bêtards & grossiers, & toutefois j'ai dit, & je dis encore, qu'ils sont érudits par les Sciences qu'ils méprisent, & par les beaux-Arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des Lettres, que pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles trompent à pure perte toute une nation. Or vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe explicable pour M. Gautier ; pour ce M. Gautier qui me demande fièrement ce que les troupes ont de commun avec les académies ; si les soldats en auront plus.

Mélanges. Tome III. E

de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris , ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les talens on néglige les vertus , & d'autres questions semblables , qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois pour n'être pas mieux entendu que la première.

5. Si je voulois répondre à la première partie de la réfutation , ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gauthier juge à propos de me prescrire les Auteurs que je puis citer , & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel ; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi , & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif , tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment , parce que les témoins sont parties dans le procès ; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allegue , en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-

ait différentes , & que les peuples
notamment corrompus sont moins
ceux qui ont de mauvaises Loix , que
ceux qui méprisent les Loix ; sa répli-
que est aisée à prévoir. Le moyen qu'on
puisse ajouter foi à des Ecrivains scan-
daleux , qui osent louer des barbares
qu'ils ne savent ni lire ni écrire ! Le moyen
qu'on puisse jamais supposer de la pu-
teur à des gens qui vont tout nus ,
de la vertu à ceux qui mangent de
la chair crue ? Il faudra donc dispu-
ter. Voilà donc Hérodote , Strabon ,
Pomponius-Mela aux prises avec Xé-
nophon , Justin , Quinte-Curce , Ta-
cite ; nous voilà dans les recherches
des Critiques , dans les Antiquités ,
dans l'érudition. Les Brochures se
transforment en Volumes , les Livres
se multiplient , & la question s'oublie :
c'est le fort des disputes de Littérature ,
qu'après des in-folios d'éclaircissement ,
on finit toujours par ne savoir plus où
l'on en est : ce n'est pas la peine de
commencer.

Si je voulois répliquer à la seconde
Partie , cela feroit bientôt fait ; mais
je n'apprendrois rien à personne. M.
Gautier se contente , pour m'y réfuter ,
de dire oui par-tout où j'ai dit non ,

& non par-tout où j'ai dit oui ; je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui , & supprimer les preuves, j'aurai très - exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux Parties de la réfutation sans en dire trop & trop peu : or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois suivre une autre méthode, & examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier, & le style de la réfutation.

Si j'examinois ses raisonnemens, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'Auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans, & je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque Peuple savant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si

ois dit que la Science est la seule
ce de corruption parmi les hom-
; s'il a cru cela de bonne-foi, j'ad-
e la bonté qu'il a de me répondre.
dit que le commerce du monde
it pour acquérir cette politesse dont
pique un galant homme; d'où il
clut qu'on n'est pas fondé à en faire
neur aux Sciences : mais à quoi
ic nous permettra-t-il d'en faire hon-
ar ? Depuis que les hommes vivent
société, il y a eu des Peuples polis,
d'autres qui ne l'étoient pas. M.
utier a oublié de nous rendre raison
cette différence.

M. Gautier est par-tout en admira-
on de la pureté de nos mœurs actuel-
s. Cette bonne opinion qu'il en a,
it assurément beaucoup d'honneur
ix siennes; mais elle n'annonce pas
e grande expérience. On diroit au
n dont il en parle qu'il a étudié les
ommes comme les Péripatéticiens étu-
oient la Physique, sans sortir de son
abinet. Quant à moi, j'ai fermé mes
ivres; & après avoir écouté parler
s hommes, je les ai regardé agir.
e n'est pas une merveille qu'ayant
ivides méthodes si différentes, nous
ous rencontrions si peu dans nos ju-

gemens. Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siècle ; & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois aussi qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues , & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien , parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices , nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore que quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les Sciences , il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendit de leur progrès. Après avoir employé la première Partie de mon Discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble , j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît sur-tout très scandalisé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des Collèges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens , je ne sais combien de belles choses qui peuvent être d'une bonne

Source pour leur amusement quand
s feront grands, mais dont j'avoue
ue je ne vois point le rapport avec
es devoirs des Citoyens, dont il faut
ommencer par les instruire. « Nous
nous enquérons volontiers fait-il du
Grec & du Latin ? Ecrit-il en vers
ou en prose ? Mais s'il est devenu
meilleur ou plus avisé, c'étoit le
principal ; & c'est ce qui demeure
derriere. Criez d'un Passant à notre
Peuple, *ô le savant homme !* & d'un
autre, *ô le bon-homme !* Il ne fau-
dra pas à détourner ses yeux & son
respect vers le premier. Il y fau-
droit un tiers Crieur, *O les lourdes*
têtes ! »

J'ai dit que la nature a voulu nous
préservir de la Science comme une
mere arrache une arme dangereuse des
mains de son enfant, & que la peine
que nous trouvons à nous instruire
n'est pas le moindre de ses bienfaits.
M. Gautier aimeroit autant que j'eusse
dit : Peuples, sachez donc une fois
que la nature ne veut pas que vous
vous nourrissiez des productions de la
terre ; la peine qu'elle a attachée à sa
culture est un avertissement pour vous
de la laisser en friche. M. Gautier.

n'a pas songé, qu'avec un peu de travail, on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec beaucoup d'étude il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur ; car pourquoi la Nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les Laboureurs déserteroient bientôt les Campagnes, pour aller argumenter dans les Ecoles ; occupation, selon M. Gautier, & je crois, selon bien des Professeurs, fort importante pour le bonheur de l'État.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faisoient-ils pas des Sciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'Auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa Bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince. A présent qu'il est mort, je demande à mon

or où est la nécessité de faire accor-
 le sentiment du Roi Osymardias
 c celui des Sages d'Egypte. S'il eût
 npté, & sur-tout pesé les voix, qui
 répondra que le mot de *poisons*
 ût pas été substitué à celui de *re-*
des? Mais passons cette fastueuse
 cription. Ces remedes sont excellens,
 i conviens, & je l'ai déjà répété
 n des fois; mais est-ce une raison
 r les administrer inconsidérément,
 sans égard aux tempéramens des
 lades? Tel aliment est très-bon en
 , qui dans un estomac infirme ne
 duit qu'indigestions & mauvaises
 meurs. Que diroit-on d'un Médecin,
 i après avoir fait l'éloge de quelques
 ndes succulentes, concluroit que
 is les malades s'en doivent rassasier?
 j'ai fait voir que les Sciences & les
 s énervent le courage. M. Gautier
 belle cela une façon singulière de
 sonner, & il ne voit point la liaison
 i se trouve entre le courage & la
 tu. Ce n'est pourtant pas, ce me
 ble, une chose si difficile à com-
 endre. Celui qui s'est une fois accou-
 né à préférer sa vie à son devoir,
 tardera gueres à lui préférer encore

les choses qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la Science convient à quelques grands génies ; mais qu'elle est toujours nuisible aux Peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton , qui blâmoient les Sciences , étoient pourtant eux-mêmes de fort savans Hommes ; & il appelle cela m'avoir refuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus savant des Athéniens , & c'est de-là que je tire l'autorité de son témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit savant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les Philosophes Grecs ; & il se fonde sur ce que Carnéade se faisoit un jeu d'établir & de renverser les mêmes propositions ; ce qui prévint mal à-propos Caton contre la Littérature des Grecs. M. Gautier devrait bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Carnéade est le seul Philosophe ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour & le contre , autrement tout ce que dit ici M. Gau-

er ne signifieroit rien du tout. Je m'en porte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'auteur substitue par-tout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; & c'est en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche moi de l'avoir employée dans un discours Académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, les éloquentes déclamations de M. Rousseau ? A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des Collèges. Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune. J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences ; mais M. Gautier auroit dû mieux que personne me pardonner celle-là. Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? c'est qu'on cultive les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. Pour cela précisément. Si l'on étoit impolis, rustiques, ignorans, Goths, Huns, ou Vandales, on seroit digne des éloges de M. Rousseau. Pourquoi

non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu ? *Ne se laissera-t-on point d'invectiver les hommes ? Ne se laisseront-ils point d'être méchans ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux , en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Croira-t-on les rendre meilleurs , en leur persuadant qu'ils sont assez bons ? Sous prétexte d'épurer les mœurs , est-il permis d'en renverser les appuis ? Sous prétexte d'éclairer les esprits , faudra-t-il pervertir les âmes ? O doux nœuds de la société ! charme des vrais Philosophes , aimables vertus ; c'est par vos propres attraits que vous réglez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque , ni à des clameurs barbares , ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.*

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante ; c'est que de toutes les Sectes des anciens Philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu , les Stoïciens sont les seuls que M. Gauthier m'abandonne , & qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison ; je n'en serai gueres plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement en d'autres termes

sens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'est par vos propres atouts que vous réglez dans les âmes. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de rusticité. Vous savez aller au cœur par des routes plus simples & plus naturelles. Il suffit de savoir la Rhétorique, la Logique, la Physique, la Métaphysique & les Mathématiques, pour acquérir le droit de vous posséder.*

Autre exemple du style de M. Gauger.

Vous savez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philosophes dans les Universités, sont la Logique, la Métaphysique, la Morale, la Physique, & les Mathématiques élémentaires. Si j'en ai su, je l'avois oublié, comme nous faisons tous en devenant raisonnables. Ce sont donc-là, selon vous, de stériles spéculations ! stériles selon l'opinion commune ; mais, selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. Les Universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits. Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention ; elle est aussi an-

cienne que la Philosophie. Au reste, je fais que les Universités ne me doivent aucune reconnoissance; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands Philosophes qui les possèdent dans un degré éminent sont sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien.* Je crois qu'en effet ces grands Philosophes qui possèdent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même; si ces hommes qui savent tant de choses, savoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis; il étend ses soins à cet égard depuis les Régens de College jusqu'à la souveraine puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde; on voit qu'ils ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire & de raisonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. Gau-

er me paroît en avoir , m'ont fait
ire une conjecture que vous trouverez
ardie , & que je crois raisonnable.
m'accuse , très-sûrement sans en rien
roire , de n'être point persuadé du
entiment que je soutiens. Moi , je le
oupçonne , avec plus de fondement ,
l'être en secret de mon avis. Les places
qu'il occupe , les circonstances où il se
trouve l'auront mis dans une espece de
nécessité de prendre parti contre moi.
La bienséance de notre siecle est bonne
à bien des choses ; il m'aura donc ré-
futé par bienséance ; mais il aura pris
toutes fortes de précautions , & em-
ployé tout l'art possible pour le faire
de maniere à ne persuader personne.

C'est dans cette vue qu'il commence
par déclarer très-mal-à-propos que la
cause qu'il défend intéresse le bonheur
de l'assemblée devant laquelle il parle ,
& la gloire du grand Prince sous les
loix duquel il a la douceur de vivre.
C'est précisément comme s'il disoit ;
vous ne pouvez , Messieurs , sans in-
gratitude envers votre respectable Pro-
tecteur , vous dispenser de me donner
raison ; & de plus , c'est votre propre
cause que je plaide aujourd'hui devant
vous ; ainsi de quelque côté que vous

envisagiez mes preuves , j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme qui parle ainsi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation , vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes , font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas-là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès , & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponèse. Leur gouvernement devenu vénal sous Periclès , prend une nouvelle face ; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure , les fonctions les plus honorables sont avilies , l'impunité multiplie les mauvais Citoyens , les fonds destinés à la guerre sont destinés à nourrir la mollesse & l'oïveté ; toutes ces causes de corruption quel rapport ont-elles aux Sciences ?

ie fait ici M. Gautier, sinon de
aller toute la seconde Partie de
Discours où j'ai montré ce rap-
? Remarquez l'art avec lequel il
donne pour causes les effets de
corruption, afin d'engager tout
me de bon sens à remonter de lui-
re à la premiere cause de ces causes
endues ; remarquez encore com-
t, pour en laisser faire la réflexion
lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on
peut supposer qu'il ignore en effet,
ce que tous les Historiens disent
nimement, que la dépravation des
eurs & du gouvernement des Athé-
ns furent l'ouvrage des Orateurs.
est donc certain que m'attaquer de
ce maniere, c'est bien clairement
ndiquer les réponses que je dois
e.

Ceci n'est pourtant qu'une conjec-
e que je ne prétends point garantir.

Gautier n'approuveroit peut-être
que je voulusse justifier son savoir
x dépens de sa bonne-foi : mais si
effet il a parlé sincèrement en ré-
ant mon Discours, comment M.
utier, Professeur en Histoire, Pro-
feur en Mathématique, Membre
l'Académie de Nancy, ne s'est-il

pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier, c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement, & suivre la réfutation pied à pied ; vous en voyez la raison ; & ce seroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amère plaisanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette Lettre : au moins n'ignoroit-il pas en écrivant sa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est due. Son Ouvrage me paroît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la Philosophie ; quant à moi j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la Gazette d'Utrecht du 22 Octobre, une pompeuse exposition de l'ouvrage de

Gautier, & cette exposition semble te exprès pour confirmer mes soupçons. Un Auteur qui a quelque connoissance en son Ouvrage laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, & se borne en faire un bon Extrait. Celui de réfutation est tourné avec tant d'adresse, que, quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avois employées que pour servir de transitions, il n'y en a pas une seule sur laquelle un Lecteur judicieux puisse se fonder de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'Histoire tire son principal intérêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement; & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des autorités.

Heureux les Peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'Histoire!

Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera gueres.

M. Gautier dit avec raison qu'une société, fût-elle toute composée d'hommes justes, ne sauroit subsister sans Loix; & il conclut de-là qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la Jurisprudence seroit inu-

tile. Un si savant Auteur confondroit-il la Jurisprudence & les Loix ?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement ; & pour mettre M. Gautier sur son terrain , je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Jurisconsultes ni Avocats ; leurs Loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des Loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier , pour savoir si les Loix étoient plus mal observées à Lacédémone , que dans les Pays où fourmillent les Gens de Loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de textes à M. Gautier , & qu'il étale dans la Gazette ; mais je finirai par cette observation , que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier , & retranchons de mon Discours toutes les choses qu'il attaque , mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question ; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris , ce premier Novembre 1751.

REPONSE

/ ROI DE POLOGNE,

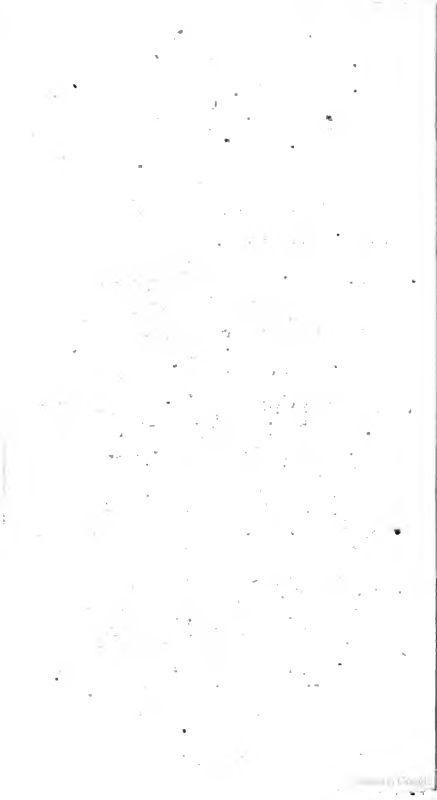
DUC DE LORRAINE,

O U

OBSERVATIONS

DE J. J. ROUSSEAU,

*sur la Réponse qui a été faite à son
Discours.*



OBSERVATIONS

DE

J. ROUSSEAU

DE GENEVE,

*la Réponse qui a été faite à
son Discours.*

devrois plutôt un remerciement
de réplique à l'Auteur anonyme
qui vient d'honorer mon Discours
de Réponse. Mais ce que je dois à
sa connoissance ne me fera point ou-

L'Ouvrage du Roi de Pologne étant d'a-
nonyme & non avoué par l'Auteur, m'o-
t à lui laisser l'*incognito* qu'il avoit pris;
ce Prince, ayant depuis reconnu publi-
ment ce même Ouvrage, m'a dispensé de
plus long-tems l'honneur qu'il m'a fait.
L'Ouvrage du Roi de Pologne sera imprimé
dans le premier Volume du Supplément, au re-
cueil des Ecrits de M. Rousseau.]

Oublier ce que je dois à la vérité; & je n'oublierai pas, non plus, que toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la Nature, & reprennent leur première égalité.

Le Discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune Réponse : car quoique j'y sois qualifié de Docteur, je serois bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile. Elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte ; car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux, toutes les propositions établies par mon Adversaire ; l'un renferme l'éloge des Sciences ; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai séparément.

Il semble au ton de la Réponse, qu'on seroit bien aise que j'eusse dit des Sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon Discours, a dû me coûter beaucoup ;

uncoup ; c'est , selon l'Auteur , un
arraché à la vérité & que je n'ai
tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par
vérité , il faut donc croire que je
sois des Sciences le bien que j'en
dit ; le bien que l'Auteur en dit
même n'est donc point contraire
mon sentiment. Cet aveu , dit-on ,
arraché par force : tant mieux pour
cause ; car cela montre que la vé-
rité est chez moi plus forte que le
chant. Mais sur quoi peut-on ju-
que cet éloge est forcé ? Seroit-ce
être mal fait ? ce seroit intenter
procès bien terrible à la sincérité
Auteurs , que d'en juger sur ce
veau principe. Seroit-ce pour être
court ? Il me semble que j'aurois
facilement dire moins de choses
plus de pages. C'est , dit-on , que
je suis rétracté ; j'ignore en quel
endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce
je puis répondre , c'est que ce n'a
été mon intention.

La Science est très-bonne en soi ,
est évident ; & il faudroit avoir
accès au bon sens , pour dire le
contraire. L'Auteur de toutes choses
est la source de la vérité ; tout connoi-
Mélanges. Tome III. F

tre est un de ses divins attributs. C'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumières. En ce sens j'ai loué le savoir, & c'est en ce sens que le loue mon Adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'Homme peut retirer des Arts & des Sciences; & j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire, que les Sciences dont la source est si pure & la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systèmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de Satires amères, tant de misérables Romans, tant de Vers licencieux, tant de Livres obscènes; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousies, tant de mensonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuses flatteries? Je disois que c'est parce que la Science toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point

aité pour l'homme; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les Sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours, & il ne me semble pas que dans la Réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, & par conséquent, toutes les propositions qu'on en peut déduire ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les Sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon Adversaire est que, quoique les Sciences

fassent beaucoup de mal , il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte , non au Public , mais au petit nombre des vrais Philosophes , sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légères Observations à faire , sur quelques endroits de cette Réponse , qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres , & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'Auteur m'honore de plusieurs éloges , & c'est assurément m'ouvrir une belle carrière. Mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration , est souvent plus convenable , que des louanges indiscrettes (*).

(*) Tous les Princes bons & mauvais , seront toujours basement & indifféremment loués , tant qu'il y aura des Courtisans & des Gens de Lettres. Quant aux Princes qui sont de grands hommes , il leur faut des éloges plus modérés & mieux

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre (a); il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné; ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à

choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je fais bien, du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet, ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue; mais pour son Panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge digne d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre. *Pour que je prisse plaisir à vos louanges*, disoit l'Empereur Julien à des Courtisans qui vantoient sa justice, *il faudroit que vous osassiez dire le contraire; s'il étoit vrai.*

(a) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris: grande & belle question s'il en fût jamais, & qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvelée. L'Académie Française vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que *l'Amour des Lettres inspire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problème; & cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

L'Académie de Dijon , qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général ; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe par des phrases fort agréablement arrangées , de contradiction entre ma conduite & ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (*b*) ; puisque la Science & la Vertu sont incompatibles , comme on prétend que je m'efforce de le prouver , on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question ; cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embarras dans ma Réponse , ou plutôt dans mes Répon-

.. (*b*) Je ne saurois me justifier , comme bien d'autres , sur ce que notre éducation ne dépend point de nous , & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner : c'est de très-bon gré que je me suis jetté dans l'étude ; & c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée , en m'apercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur , où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse , en faisant tout pour la vanité.

s ; car malheureusement j'en ai plus une à faire. Tâchons du moins que justesse y supplée à l'agrément.

1. Que la culture des Sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que l'histoire ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque Homme en particulier la Science & la Vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeler les vrais Savans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois ce que peuvent la Science & la Vertu réunies pour le bonheur du genre-humain ? Ces vrais Savans sont en petit nombre, je l'avoue ; car pour bien user de la Science, il faut réunir de grands talens & de grandes vertus ; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sauroit donc conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être savant & vertueux tout la fois.

2. On pourroit encore moins me reprocher personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la

Vertu, mon cœur me rend ce témoignage ; il me dit trop aussi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux ; d'ailleurs je suis fort éloigné d'avoir de la Science, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours me garantiroit de cette imputation, je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que fais-je même, si l'on n'en viendrait point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être.

3. Je pourrois rapporter à ce sujet, ce que disoient les Peres de l'Eglise des Sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les Philosophes Païens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens volés par les Israélites : mais je me contenterai pour dernière Réponse, de proposer cette question : si quelqu'un venoit pour me tuer & que j'eusse le bonheur de me saisir de son

me , me feroit-il défendu ; avant que de la jeter , de m'en servir pour le haſſer de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'exiſte pas , il n'eſt donc pas néceſſaire de ſuppoſer que je n'ai voulu que m'égayer ſur un frivole paradoxe ; & cela me paroît d'autant moins néceſſaire , que le ton que j'ai pris , quelque mauvais qu'il puiſſe être , n'eſt pas du moins celui qu'on emploie dans les jeux d'eſprit.

Il eſt tems de finir ſur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de ſoi ; & c'eſt une indiſcrétion que le Public pardonne difficilement , même quand on y eſt forcé. La vérité eſt ſi indépendante de ceux qui l'attaquent & de ceux qui la défendent , que les Auteurs qui en diſputent devroient bien ſ'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette regle ſi aiſée à pratiquer avec moi , ne l'eſt point du tout vis-à-vis de mon Adverſaire ; & c'eſt une différence qui n'eſt pas à l'avantage de ma réplique.

L'Auteur obſervant que j'attaque les Sciences & les Arts , par leurs effets ſur les mœurs , emploie pour me ré-

pondre le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; c'est comme si , pour justifier un accusé , on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien , qu'il a beaucoup d'habileté , ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les Arts & les Sciences nous rendent malhonnêtes gens , je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes ; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'Auteur va plus loin , & prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'Univers , & que le spectacle de la nature , exposé , ce semble , aux yeux de tous pour l'instruction des simples , exige lui-même beaucoup d'instruction dans les Observateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend : seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être Philosophes , ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls Philosophes de croire en Dieu ? l'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres ; je ne pense pas qu'elle nous ait pres-

t nulle part d'étudier la Physique, que l'Auteur de la Nature soit bien adoré par moi qui ne fais rien, que par celui qui connoît & le crée, & l'hysope, & la trompe de mouche, & celle de l'Eléphant : *non enim nos Deus ista scire, sed utummodo uti voluit.*

On croit toujours avoir dit ce que valent les Sciences, quand on a dit qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'Univers devroit élever l'homme vers son Créateur, je le fais ; mais elle ne lève que la vanité humaine. Le philosophe, qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des loix à la nature, des bornes à la divinité ; & tandis qu'il est occupé de ses vains systèmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le Laboureur qui attend la pluie & le soleil tour-à-tour cultiver son champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la manière dont elles parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices

par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphème étoit réservé. Tandis que la savante Grece étoit pleine d'Athées, Elien remarquoit (*) que jamais Barbare n'avoit mis en doute l'existence de la divinité. Nous pouvons remarquer de même aujourd'hui qu'il n'y a dans toute l'Asie qu'un seul Peuple Lettré, que plus de la moitié de ce Peuple est Athée, & que c'est la seule nation de l'Asie où l'Athéisme soit connu.

La curiosité naturelle à l'homme, continue-t-on, lui inspire l'envie d'apprendre. Il devrait donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. Ses besoins lui en font sentir la nécessité. A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les Sauvages sont des hommes, & ne sentent point cette nécessité-là. Ses emplois lui en imposent l'obligation.

(*) Var. Hist. L. 2, c. 31.

ils lui imposent bien plus souvent elle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs (c). *Ses progrès lui en font goûter le plaisir.* C'est pour cela même qu'il devroit s'en dégoûter. *Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir.* Cela arrive en effet à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir ;* c'est-à-dire, que l'usage de tout le temps qu'il perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage : mais il n'y a gueres qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vue de leur ignorance se développe en apprenant, &

(c) C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de Science dans ceux qui la conduisent; si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient gueres besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire. Au reste; Cicéron lui-même qui, dit Montagne "devoit au savoir tout son vaillant; reprend aucuns de ses amis, d'avoir accoutumé de mettre à l'Astrologie, au Droit, à la Dialectique, & à la Géométrie plus de tems que ne méritoient ces Arts, & que cela les divertissoit des devoirs de la vie plus utiles & honnêtes. Il me semble que dans cette cause commune, les Savans devroient mieux s'entendre entr'eux; & donner au moins des raisons sur lesquelles eux-mêmes fussent d'accord.

c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose qu'ils croient tout savoir, & il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. *Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi, l'Auteur a bien plus consulté son cœur qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore, qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir, & il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces Maximes sont au moins douteuses & sujettes à bien des discussions. Il n'est pas certain que pour apprendre à bien faire, on soit obligé de savoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infallible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toujours ; & comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice ?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, & se défie toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour le besoin, & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & insulté tout le monde, se laisse battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un Philosophe aux prises avec ses passions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pu remonter plus haut ; j'ai cité aussi un peuple moderne, & ce n'est pas ma faute, si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins le zèle & d'équité que d'envie contre ses compatriotes & d'humeur contre ses contemporains. Cependant, personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays & ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raisons & ce sont elles qu'il faut peser. Quant à mes intentions, il

en faut laisser le jugement à celui - là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable qui m'a déjà été faite par un Philosophe (*): *N'est-ce point, me dit-on ici, au climat, au tempérament, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du Gouvernement, aux Coutumes, aux Loix, à toute autre cause qu'aux Sciences qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays & en différens tems ?*

Cette question renferme de grandes vues & demanderoit des éclaircissements trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles qui se trouvent entre la nature du gouvernement, & le génie, les mœurs & les connoissances des Citoyens, & ceci me jetteroit dans des discussions délicates, qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon

(*) Préface de l'Encyclopédie.

Adversaire, & tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Geneve, & dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente. Je la transcrirai dans ses propres termes; car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du Lecteur.

Plus le Chrétien examine l'authenticité de ses Titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi: C'est dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise, qu'il en suit de siecle en siecle le développement; c'est dans les Livres de morale & les annales saintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlèvera à la Religion & à la vertu des appuis si puissans! & ce sera à elle qu'un Docteur de Geneve enseignera hautement qu'on doit irrégularité des mœurs! On s'étonnoit davantage d'entendre un si étrange aradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus

pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier.

J'ose le demander à l'Auteur ; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la Religion , moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines Sciences , parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? & qu'est-ce que l'étude des devoirs du Chrétien , sinon celle de sa Religion même ?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la Scholastique , avec lesquelles , sous prétexte d'éclaircir les principes de la Religion , on en anéantit l'esprit en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Ministres indiscrets qui , les premiers ont osé porter les mains à l'Arche , pour étayer avec leur foible savoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles , qui , par leurs misérables pointilleries , ont avili la sublime simplicité de l'Evangile , & réduit en syllogismes la doc-

de Jésus-Christ. Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attester.

Je vois que c'est par l'histoire & les faits qu'il faudroit terminer cette discussion. Si je savois exposer en peu de mots ce que les Sciences & la Religion ont de commun dès le commencement, peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

Le Peuple que Dieu s'étoit choisi, n'a jamais cultivé les Sciences, & on ne lui en a jamais conseillé l'étude; cependant, si cette étude étoit bonne pour quelque chose, il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire, les Israélites firent toujours leurs efforts pour en être séparé autant qu'il étoit possible. Les Nations idolâtres & savantes qui les environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre; car ce Peuple foible & grossier, étoit bien plus aisé à séduire par les subtilités des Prêtres de Baal, que par les sophismes des Philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs, la Science ne trouvoit encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph & Pharaon, qui par-tout ailleurs n'auroient

été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoissables à leur irréligion, furent les Philosophes de Jérusalem ; les Pharisiens, grands hypocrites, en furent les Docteurs (*d*). Ceux-ci, quoiqu'ils bornassent à-peu-près leur Science à l'étude de la Loi, faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatique ; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la Religion ; mais l'Evangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, & le cas qu'il en falloit faire : au surplus, ils avoient tous très-peu de Science & beaucoup d'orgueil ; & ce n'est pas en cela qu'ils différoient le

(*d*) On voyoit régner entre ces deux partis, cette haine & ce mépris réciproque qui régnerent de tout tems entre les Docteurs & les Philosophes ; c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la Science d'autrui, & ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique & le maître à danser du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire & le bel esprit, le Chymiste & l'Homme de Lettres, le Jurisconsulte & le Médecin, le Géometre & le Versificateur, le Théologien & le Philosophe ; pour bien juger de tous ces Gentils, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

plus de nos Docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des Savans que Jésus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de Science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jésus-Christ, douze ouvriers pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple; ils prêchoient sans art, mais avec un cœur pénétré, & de tous les miracles que Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la sainteté de leur vie; leurs disciples suivirent cet exemple, & le succès fut prodigieux. Les Prêtres & les Princes alarmés firent entendre aux Princes que l'Etat étoit perdu parce que les richesses diminuoient. Les persécuteurs se levèrent, & les persécuteurs firent qu'accélérer les progrès de cette Religion qu'ils vouloient étouffer. Mais comme les Chrétiens couroient au martyre, tous les Peuples couroient au

baptême : l'histoire de ces premiers tems est un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles, non contents de persécuter les Chrétiens, se mirent à les calomnier ; les Philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une Religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs Prêtres. Les simples se faisoient Chrétiens, il est vrai ; mais les savans se moquoient d'eux, & l'on fait avec quel mépris Saint Paul lui-même fut reçu des Athéniens. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle Secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin Martyr (e) écrivit le premier l'Apolo-

(e) Ces premiers écrivains qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des Auteurs bien scandaleux ; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin dans son entretien avec Triphon, passe en revue les diverses Sectes de Philosophie dont il avoit autrefois essayé, & les rend si ridicules qu'on croiroit lire un Dialogue de Lucien : aussi voit-on dans l'Apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des Philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétrissant pour la Philosophie, que l'exposition des maximes pernicieuses, & des dogmes impies de ses

gie de la foi. On attaqua les Païens à leur tour ; les attaquer c'étoit les vaincre ; les premiers succès encouragerent d'autres écrivains : sous prétexte d'ex-

diverses Sectes. Les Epicuriens nioient toute providence , les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité , & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les Sectes moins célèbres n'avoient pas de meilleurs sentimens ; en voici un échantillon dans ceux de Théodore , chef d'une des deux branches des Cyrénaïques , rapporté par Diogene-Laërce. *Sustulit amicitiam quod ea neque insipientibus neque sapientibus adfit. . . Probabile dicebat prudentem virum non seipsum pro patriâ periculis exponere , neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque & adulterio & sacrilegio cum tempestivum erit daturum operam sapientem. Nihil quippe horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio , quæ est stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est. . . sapientem publicè absque ullo pudore ac suspitione scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulieres , je le fais ; mais y a-t-il une seule de toutes les Sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse ; & que dirons-nous de la distinction des deux doctrines si avidement reçue de tous les Philosophes , & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure ; il se la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand mystère ; il leur donnoit en secret des leçons d'Académie , & offroit solennellement des Hécatombes à Jupiter. Les Philosophes se trouverent

poser la turpitude du Paganisme, on se jeta dans la mythologie & dans l'érudition (*f*); on voulut montrer de la Science & du bel esprit, les Livres parurent en foule, & les mœurs commencèrent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Évangile & de la foi des

si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grèce, & de-là dans Rome; comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels qu'il attestoît avec tant d'emphase sur la Tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la Philosophie; & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'Athées ou de Philosophes qu'ils ont parmi eux. L'Histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincère, seroit un terrible coup porté à la Philosophie ancienne & moderne. Mais la Philosophie bravera toujours la raison, la vérité, & le tems même; parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain plus fort que toutes ces choses.

(*f*) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant, il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir sans rire toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos Savans, pour éclaircir les rêveries de la mythologie?

Apôtres,

Apôtres, il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soutenir son opinion , personne ne voulut céder. L'ambition d'être Chef de Secte se fit entendre , les hérésies pullulèrent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux , qui ne favoient que tendre la gorge aux couteaux , devinrent entr'eux des persécuteurs furieux , pires que les idolâtres : tous tremperent dans les mêmes excès & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur. Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source. C'est l'introduction de l'ancienne Philosophie dans la doctrine Chrétienne. A force d'étudier les Philosophes Grecs , on crut y voir des rapports avec le Christianisme. On osa croire que la Religion en deviendrait plus respectable , revêtue de l'autorité de la Philosophie ; fut un tems où il falloit être Platonicien pour être Orthodoxe ; & peu en fallut que Platon d'abord , & ensuite Aristote ne fût placé sur l'Autel à côté de Jésus-Christ.

Mélanges. Tome III.

G

L'Eglise s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorèrent souvent en termes pleins de force & d'énergie : souvent ils tenterent d'en bannir toute cette Science mondaine, qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres Papes envint même jusqu'à cet excès de zèle de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'affervir la parole de Dieu aux regles de la Grammaire.

Mais ils eurent beau crier ; entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient ; & ce fut d'une manière très-savante, que la plupart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des Sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixième siècle, le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre ; le Clergé demeura plongé dans une ignorance, que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit savoir, que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'Eglise gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des Lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer : plus terribles que jamais. De savans hommes émurent la querelle, de savans hommes la soutinrent, & les plus capables se montrèrent toujours les plus obstinés. C'est envain qu'on établit des conférences entre les Docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité ; tous n'y portent que le desir de briller aux dépens de leur Adversaire ; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire ; le plus fort imposoit silence au plus foible ; la dispute se terminoit toujours par des injures, & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul fait quand tous ces maux finiront.

Les Sciences sont florissantes aujourd'hui, la Littérature & les Arts brillent parmi nous ; quel profit en a tiré la Religion ? Demandons-le à cette multitude de Philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos Bibliothèques regorgent de Livres de Théologie ; & les Casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints & point de Casuistes. La Science s'étend & la foi s'anéantit, Tout le monde veut

enseigner à bien faire , & personne ne veut l'apprendre ; nous sommes tous devenus Docteurs , & nous avons cessé d'être Chrétiens.

Non , ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'Univers , & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre , le seul nécessaire à un Chrétien , & le plus utile de tous à quiconque même n'en le seroit pas , n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur , & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous ! Ministres de la Loi qui m'y est annoncée , donnez - vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces Livres savans , qui ne savent ni me convaincre , ni me toucher. Prosternez-vous au pied de ce Dieu de miséricorde , que vous vous chargez de me faire connoître & aimer ; demandez - lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux

tte Science orgueilleuse , ni ce faste décent qui vous déshonorent & qui e révoltent ; foyez touchés vous-mêmes , si vous voulez que je le sois ; & ar-tout , montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette Loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir , ni de m'en enseigner davantage , & votre ministère est accompli. Il n'est point en tout cela question de Belles-Lettres , ni de Philosophie. C'est ainsi qu'il convient de vivre & de prêcher l'Évangile , & c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les Nations , *non Aristotelico more* , disoient les Peres de l'Eglise , *sed Piscatorio* (*).

(*) Notre foi , dit Montagne , ce n'est pas notre acquet , c'est un pur présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par notre entendement que nous avons reçue notre Religion , c'est par autorité & par commandement étranger. La foiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force , & notre aveuglement plus que notre clair-voyance. C'est par l'entremise de notre ignorance que nous sommes savans. Ce n'est pas merveille , si nos moyens naturels & terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle & céleste : apportons . y seulement du nôtre , l'obéissance & la subjection : car , comme il est écrit , je détruirai la sapience des sages & abattrai la prudence des prudens.

Je sens que je deviens long, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les Lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxième partie de la Réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve gueres moins d'observations à faire.

Ce n'est pas des Sciences, me dit-on, c'est du sein des richesses que sont nés de tout tems la mollesse & le luxe. Je n'avois pas dit non plus, que le luxe fût né des Sciences; mais qu'ils étoient nés ensemble & que l'un n'alloit gueres sans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie. La première source du mal est l'inégalité; de l'inégalité sont venues les richesses; car ces mots de pauvre & de riche sont relatifs, & par-tout où les hommes seront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richesses sont nés le luxe & l'oïveté; du luxe sont venus les beaux-Arts, & de l'oïveté les Sciences. *Dans aucun tems les richesses n'ont été l'apanage des Savans.* C'est en cela même

ue le mal est plus grand, les riches & les savans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus savans, ou que les savans fussent plus riches; les uns seroient de moins âches flatteurs; les autres aimeroient moins la basse flatterie, & tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être savans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Aristippe accrédité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu, & ignorés dans leur solitude?* Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de Philosophes très-pauvres, & sûrement très-fâchés de l'être: je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté, que la plupart d'entr'eux doivent leur Philosophie: mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leurs mœurs que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes? *Les savans n'ont ni le goût, ni le loisir d'amasser de grands biens.* Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas son métier, seroit un homme

bien fou, ou bien misérable. *Ils vivent dans la médiocrité*; il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes : tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue; d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste, si les travaux dont il s'occupe, nourrissent l'oïveté & gâtent l'esprit de ses Concitoyens? *Les commodités de la vie pour être souvent le fruit des Arts, n'ent sont pas davantage le partage des Artistes.* Il ne me paroît gueres qu'ils soient gens à se les refuser; surtout ceux qui, s'occupant d'Arts tout-à-fait inutiles & par conséquent très-lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent*

s fruits de leur industrie. Encore une fois, je ne vois point que nos Artistes aient des gens si simples & si modestes; le luxe ne sauroit régner dans un ordre de Citoyens, qu'il ne se glisse bientôt parmi tous les autres sous différentes modifications, & par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout; & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite. On ne sauroit dire que ce soit un mal en soi de porter des manchettes de point, un habit brodé, & une boîte maillée. Mais c'en est un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, & de consacrer à se mettre en état d'en acquérir de semblables; un temps & des soins que tout homme doit employer à d'autres & de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour avoir le jugement que je dois porter sur le lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des Savans, & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent: non-seulement il ne m'accorde

rien qu'il puisse me refuser ; mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert ? Assurément je le voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons, on apprendroit à se défier des méchans, & la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne fais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignit pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-tems sur le scandale : si on les vouloit suivre à la rigueur, il faudroit se laisser piller, trahir, tuer impunément & ne jamais punir personne ; car c'est un objet très-scandaleux, qu'un scélérat sur la roue. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu ? Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être

illante, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son Auteur (*), elle en est pas plus juste. Dira-t-on jamais un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ? Non, ouvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu ; c'est l'outrager en profanant ses enseignes ; c'est ajouter à la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusques dans le crime je ne fais quoi de fier & de généreux, qui laisse voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste fait pour animer les belles âmes. Mais l'âme vile & rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever faiblement leur carrière & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais

(*) Le Duc de la Rochefoucault.

vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche, jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétablissement des Lettres & des Arts, l'élégance & la politesse qui regnent dans nos manieres. L'Auteur de la Réponse me le dispute, & j'en suis étonné ; car, puisqu'il fait tant de cas de la politesse, & qu'il fait tant de cas des Sciences, je n'apperois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves : elles se réduisent à ceci. *On ne voit point que les savans soient plus polis que les autres hommes ; au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins ; donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des Sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de Sciences que de Littérature, de beaux-Arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux-esprits, aussi peu Savans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits-maitres, se reconnoîtront difficilement à l'air maussade & pédantesque que l'Auteur de la Réponse leur veut donner.

Iais passons-lui cet antécédent ; accordons , s'il le faut , que les Savans , les poètes & les beaux-esprits sont tous galement ridicules ; que Messieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Messieurs de l'Académie des Sciences , Messieurs de l'Académie Française , sont des gens grossiers , qui ne connoissent ni le ton , ni les usages du monde , & exclus par tout de la bonne compagnie ; l'Auteur gagnera peu de chose à cela , & n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité qui regnent parmi nous soient l'effet du bon goût , puisé l'abord chez les anciens & répandu parmi les peuples de l'Europe , par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts (g). Comme les meilleurs

(g) Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les manières d'un peuple , il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ses vues , sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais apercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des Lettres , il ne faut pas chercher si un Savant ou un autre sont des gens polis ; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse , & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe , de la liberté , & de toutes les autres choses qui influent sur les

maîtres à danser ne sont pas toujours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans Commentateurs qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens, hors la grace & la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur; à Athenes, à Rome, à la Chine, partout on a vu la politesse & du langage & des manieres accompagner toujours, non les Savans & les Artistes, mais les Sciences & les beaux-Arts.

L'Auteur attaque ensuite les louan-

mœurs d'une Nation, & sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens; examiner tout cela en petit & sur quelques individus, ce n'est pas Philosopher, c'est perdre son tems & ses réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jaques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

que j'ai données à l'ignorance : & taxant d'avoir parlé plus en Orateur qu'en Philosophe , il peint l'ignorance à son tour ; & l'on peut bien se vanter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison , mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très - juste & très-saine pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (*h*) & mortale , qui naît d'un mauvais cœur & d'un esprit faux ; une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité ; qui multiplie les vices ; qui dégrade la raison , avilit l'ame & rend les hommes semblables aux bêtes :

(*h*) Je serai fort étonné , si quelqu'un de ces critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans & vertueux , pour l'opposer à la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre , & qui , pour l'ordinaire , n'étoient pas de fort savans hommes. Je les exhorte d'avance , à ne pas se fatiguer de cette recherche , à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux , ce ne seroit pas la peine de me répondre ; & par la même raison , je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui prendront leur tems à me soutenir le contraire. Voyez le Timon de M. de Voltaire.

cette ignorance est celle que l'Auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues; une ignorance modeste, qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur, une douce & précieuse ignorance, trésor d'une ame pure & contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, & n'a pas besoin de chercher un faux & vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumières: voilà l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au Ciel en punition du scandale que j'ai causé aux doctes, par mon mépris déclaré pour les Sciences humaines.

Que l'on compare, dit l'Auteur, à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siècles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. Ces siècles heureux seront difficiles à trouver; mais on en trouvera

lus aisément où, grace aux Sciences, l'ordre & Justice ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple, & où l'apparence en aura été conservée avec soin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes*; en quelque tems que ce soit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans l'un des partis, sans être plus injuste dans l'autre? Je ne saurois concevoir cela! *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques*. Personne ne disputera à mon Adversaire le droit de juger de l'héroïsme; mais pense-t-il que ce qui n'est point étonnant pour lui, ne le soit pas pour nous? *Des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés; sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense*. Je ne nie pas à l'Auteur qu'il n'y ait de grands hommes parmi nous, il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très-

corrompus. Au reste , ces choses sont si vagues qu'on pourroit presque les dire de tous les âges ; & il est impossible d'y répondre , parce qu'il faudroit feuilleter des Bibliothèques & faire des infolios pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les Sciences , il n'a pu , ce me semble , avoir en vue , ni l'orgueil des Stoïciens , ni la mollesse des Epicuriens , ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens , parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son tems. Mais ce léger anacronisme n'est point mésséant à mon Adversaire : il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates , & n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogene - Laërce , que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des Philosophes de son tems : mais je ne fais qu'en conclure ; sinon que dès ce tems-là les vices pulluloient avec les Philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la Philosophie , & je ne pense pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc supprimer toutes les choses dont

abuse? Oui, fans doute, répondrai-
fans balancer : toutes celles dont
us fait plus de mal que leur usage
fait de bien.

arrêtons-nous un instant sur cette
niere conséquence, & gardons-nous
n conclure qu'il faille aujourd'hui
cler toutes les Bibliothèques & dé-
ire les Universités & les Académies.
ous ne ferions que replonger l'Eu-
pe dans la barbarie, & les mœurs
; gagneroient rien (*). C'est avec dou-
r que je vais prononcer une grande
fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du
voir à l'ignorance ; & l'alternative de
in à l'autre est fréquente chez les Na-
ons ; mais on n'a jamais vu de peuple
ne fois corrompu , revenir à la vertu.
n vain vous prétendriez détruire les
ources du mal ; en vain vous ôteriez
s alimens de la vanité , de l'oïveté ,
du luxe ; en vain même vous rame-
eriez les hommes à cette première

(*) *Les vices nous resteroient*, dit le Phi-
losophe que j'ai déjà cité, *& nous aurions l'igno-*
rance de plus. Dans le peu de lignes que cet
auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit
qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a
vu loin.

égalité , conservatrice de l'innocence & source de toute vertu : leurs cœurs une fois gâtés le seront toujours ; il n'y a plus de remède , à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir , & qu'il est blâmable de desirer & impossible de prévoir.

Laissons donc les Sciences & les Arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus ; cherchons à faire une diversion sage , & tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces tigres , afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité ; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire , par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les Académies & leurs illustres Fondateurs , & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable , le Médecin applique des palliatifs , & proportionne les remèdes , moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence ; & ne pouvant

approprié aux Peuples malades, la
excellente police, de leur donner
loins, comme Solon, la meilleure
s. puissent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, &
qui est bien plus; un vertueux Ci-
en, qui, dans la patrie qu'il a adop-
& qu'il rend heureuse, vient de
ner plusieurs institutions en faveur
Lettres. Il a fait en cela une chose
-digne de sa sagesse & de sa vertu.
and il est question d'établissmens
itiques, c'est le tems & le lieu qui
ident de tout. Il faut pour leurs
pres intérêts que les Princes favo-
nt toujours les Sciences & les Arts;
ai dit la raison : & dans l'état
sent des choses, il faut encore
ils les favorisent aujourd'hui pour
intérêt même des peuples. S'il y avoit
uellement parmi nous quelque Mo-
que assez borné pour penser & agir
féremment, ses sujets resteroient
uvres & ignorans, & n'en seroient
s moins vicieux. Mon Adversaire a
gligé de tirer avantage d'un exemple
rappant & si favorable en apparence
sa cause; peut-être est-il le seul qui
gnore, ou qui n'y ait pas songé. Qu'il

souffrir donc qu'on le lui rappelle ; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dûs ; qu'il les admire ainsi que nous , & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.



DERNIÈRE
REPONSE
E J. J. ROUSSEAU.

*, dùm tacemus, non verecundia sed diffidentia
an sã tacere videamur. Cyprian. contra Demet.*

DERNIERE

DERNIERE
RÉPONSE
DE

J. ROUSSEAU
DE GENEVE (*).

’EST avec une extrême répugnance
e j’amuse de mes disputes des Lec-
rs oisifs, qui se soucient très-peu de la
rité : mais la maniere dont on vient
l’attaquer me force à prendre sa dé-
se encore une fois , afin que mon fi-
ce ne soit pas pris par la multitude
ur un aveu , ni pour un dédain par
Philosophes.

*) Le discours auquel M. Rousseau répond
est de M. Borde, Académicien de Lyon,
era imprimé dans le premier volume du sup-
ment.

Mélanges. Tome III,

H

Il faut me répéter ; je le sens bien , & le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : Cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons ; c'est une preuve de la solidité des siennes (*).

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la

(*) Il y a des vérités très-certaines qui , au premier coup-d'œil , paroissent des absurdités , & qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du Peuple que le soleil est plus près de nous en hiver qu'en été , ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir , il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi : les vrais Philosophes se hâtent moins , & si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes , ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer , j'ai long-tems & profondément médité mon sujet , & j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté , & qui sont toujours le fruit & la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue & à laquelle je n'aye répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

uestion & de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenues & que je soutiendrai aussi long-tems que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les Sciences sont le chef-d'œuvre du génie & de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux-Arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs (*).

(*) *Les connoissances rendent les hommes doux*, dit ce Philosophe illustre dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois sublime, respire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en peu de mots, &, ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des Lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux : mais la douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame : la

Si des intelligences célestes cultivoient les sciences , il n'en resulteroit que du bien ; j'en dis autant des grands hommes , qui sont faits pour guider les autres. Socrate savant & vertueux fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux Nations ; les méchans en tirent beaucoup de choses nuisibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de Philosophie à Athenes , le sang d'un juste n'eût point crié ven-

vertu n'est pas toujours douce ; elle fait s'armer à propos de sévérité contre le vice , elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne fait point pardonner.

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un Roi de Lacédémone , à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son Collegue Charillus. *Et comment seroit-il bon , leur dit-il , s'il ne fait pas être terrible aux méchans ? " Quod , malos boni oderint , bonos oportet esse , "* Brutus n'étoit point un homme doux ; qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire , il y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur , & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux Peuples le goût des Lettres.

geance contre la patrie des Sciences & des Arts (*).

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : mais c'est une folie de prétendre que les chimères de la Philosophie, les erreurs & les mensonges des Philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots ? & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoissances, savoir & Philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne ?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd

(*) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les Artistes, l'autre pour les Orateurs, le troisieme pour les Poëtes, tous pour la prétendue cause des Dieux. Les Poëtes, les Artistes, les Fanatiques, les Rhéteurs triompherent ; & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siecle en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë. On remarquera que je disois cela dès l'année 1752.

celui des solides vertus : car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par des bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose (*) : c'est ainsi que la culture des Lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire ; & ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, & répandent par-tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choses feront, si l'on veut, le supplément de la vertu : mais jamais on

(*) Je n'assiste jamais à la représentation d'une Comédie de Moliere que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossiere qu'obscene, tout blesse leurs chastes oreilles ; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant, si l'on comparoit les mœurs du siècle de Moliere avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

e pourra dire qu'elles soient la vertu , rarement elles s'affocieront avec elle. Il y aura toujours cette différence , que celui qui se rend utile , travaille pour les autres , & que celui qui ne songe qu'à se rendre agreable , ne travaille que pour lui. Le flatteur , par exemple , n'épargne aucun soin pour plaire , & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oisiveté , qui ont engendré nos sciences , ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des Lettres , & le goût des Lettres accompagne souvent celui du luxe (*) : toutes ces choses se tiennent assez fidelle compagnie , parce qu'elles font l'ouvrage des mêmes vices.

(*) On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques , par cette meme maniere de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui poursuit mes adversaires , ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je fais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorans que nous ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains & ne fassent presque autant de livres. Les Turcs , ceux de tous qui cultivent le moins les Lettres , comptoient parmi eux cinq cents quatre-vingt Poëtes classiques vers le milieu du siècle dernier.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particulières de cette contrariété. Mais la première idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience : & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des tems où les sources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obscurité des anciens tems & la rusticité des anciens Peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs qui est une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, &, ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche (*), mere féconde

(*) Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes ; je consens qu'elles m'honorent de l'épithete de Pédant, si redoutée de tous nos galans Philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, & ne veux point de promoteurs ; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

de tous les autres vices. La vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

Elle n'est pas non plus toujours fa

L'homme & la femme sont faits pour s'aimer & s'unir ; mais passé cette union légitime , tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordres dans la société & dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous ; mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal , & reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment , dans une Religion si pure , la chasteté a pu devenir une vertu basse & monacale , capable de rendre ridicule tout homme , & je dirois presque toute femme , qui oseroit s'en piquer ; tandis que chez les Païens cette même vertu étoit universellement honorée , regardée comme propre aux grands hommes , & admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre , & qui , sans que la Religion s'en mêlât , ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus , Alexandre , & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le Cabinet du Roi , je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les Peuples d'Espagne , & sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les Peuples , autant par la vénération due à leurs mœurs , que par l'effort de leurs armes ; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjuguée , & Pyrrhus vainqueur , chassé de l'Italie.

H. 5:

compagne : car plusieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme (*).

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les Peuples savans ont été corrompus , & c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de Peuple à Peuple sont difficiles, qu'il y faut

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du Poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que dans une de ses Tragédies, Cléomenes s'amusoit à causer tête-à-tête avec son amante au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune Lord, je fais mieux mettre le tems à profit : je le crois, lui répliqua Dryden, mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un Héros.

(*) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne fais combien de fort savans hommes qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de Peuples ignorans, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu ? Ces manieres d'argumenter peuvent être bonnes pour des Rhéteurs, ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les Philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

faire entrer un fort grand nombre d'objets , & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté , on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même Peuple , & comparant les progrès de ses connoissances avec les révolutions de ses mœurs. Or , le résultat de cet examen est que le beau tems , le tems de la vertu de chaque Peuple , a été celui de son ignorance ; & qu'à mesure qu'il est devenu savant , artiste , & philosophe , il a perdu ses mœurs & sa probité ; il est redescendu à cet égard au rang des Nations ignorantes & vicieuses qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences , j'en puis reconnoître une , & la voici : c'est que tous les Peuples barbares , ceux-mêmes qui sont sans vertu , honorent cependant toujours la vertu , au lieu qu'à force de progrès , les Peuples savans & Philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point , qu'on peut dire que la corruption est au comble & qu'il ne faut plus espérer de remèdes.

Tel est le sommaire des choses que

j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la Doctrine qu'on m'oppose.

“ Les hommes sont méchans naturellement ; ils ont été tels avant la formation des sociétés ; & par-tout où les sciences n'ont pas porté leur flambeau , les Peuples abandonnés aux seules *facultés de l'instinct* , réduits avec les lions & les ours à une vie purement animale , sont demeurés plongés dans la barbarie & dans la misère.

„ La Grece seule dans les anciens tems pensa & *s'éleva par l'esprit* à tout ce qui peut rendre un Peuple recommandable. Des Philosophes formèrent ses mœurs & lui donnerent des loix.

» Sparte , il est vrai , fut pauvre & ignorante par institution & par choix ; mais ses loix avoient de grands défauts , ses Citoyens un grand penchant à se laisser corrompre ; sa gloire fut peu solide , & elle perdit bientôt ses institutions , ses loix. & ses mœurs.

„ Athenes & Rome dégénèrent aussi. L'une céda à la fortune de la Macé-

doine ; l'autre succomba sous sa propre grandeur , parce que les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde. S'il est arrivé quelquefois que la gloire des grands Empires n'ait pas duré long-tems avec celle des lettres , c'est qu'elle étoit à son comble lorsque les lettres y ont été cultivées , & que c'est le sort des choses humaines de ne pas durer long-tems dans le même état. En accordant donc que l'altération des loix & des mœurs aient influé sur ces grands événemens , on ne sera point forcé de convenir que les Sciences & les Arts y aient contribué : & l'on peut observer , au contraire , que le progrès & la décadence des lettres est toujours en proportion avec la fortune & l'abaissement des Empires.

, Cette vérité se confirme par l'expérience des derniers tems , où l'on voit dans une Monarchie vaste & puissante la prospérité de l'Etat , la culture des Sciences & des Arts , & la vertu guerrière concourir à la fois à la gloire & à la grandeur de l'Empire.

, Nos mœurs sont les meilleures :

„ qu'on puisse avoir ; plusieurs vices
 „ ont été proscrits parmi nous ; ceux
 „ qui nous restent appartiennent à
 „ l'humanité, & les Sciences n'y ont
 „ nulle part.

„ Le luxe n'a rien non plus de com-
 „ mun avec elles ; ainsi les désordres
 „ qu'il peut causer, ne doivent point
 „ leur être attribués. D'ailleurs le luxe
 „ est nécessaire dans les grands Etats ;
 „ il y fait plus de bien que de mal ;
 „ il est utile pour occuper les Ci-
 „ toyens oisifs & donner du pain aux
 „ pauvres.

„ La politesse doit être plutôt comp-
 „ tée au nombre des vertus qu'au
 „ nombre des vices : elle empêche les
 „ hommes de se montrer tels qu'ils
 „ sont ; précaution très-nécessaire pour
 „ les rendre supportables les uns aux
 „ autres.

„ Les Sciences ont rarement atteint
 „ le but qu'elles se proposent ; mais au-
 „ moins elles y visent. On avance à pas
 „ lents dans la connoissance de la véri-
 „ té, ce qui n'empêche pas qu'on n'y
 „ fasse quelque progrès.

„ Enfin quand il seroit vrai que les
 „ Sciences & les Arts amolissent le cou-
 „ rage, les biens infinis qu'ils nous

procurent ne seroient-ils pas encore préférables à cette vertu barbare & farouche qui fait frémir l'humanité „? passe l'inutile & pompeuse revue de biens : & pour commencer sur ce dernier point par un aveu propre à éviter bien du verbiage, je déclare de fois pour toutes que si quelque chose peut compenser la ruine des peuples, je suis prêt à convenir que les Sciences font plus de bien que de mal. Nous nous en allons maintenant au reste.

Je pourrois sans beaucoup de risque proposer tout cela prouvé, puisque de tant d'affertions si hardiment avancées, il n'en a très-peu qui touchent le fond de la question, moins encore dont on puisse tirer contre mon sentiment quelque conclusion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si la cause en avoit besoin.

En effet, 1. Si les hommes sont méchants par leur nature, il peut arriver, si on veut, que les Sciences produisent quelque bien entre leurs mains ; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal : il ne faut point leur donner d'armes à des furieux.

2. Si les Sciences atteignent rare-

ment leur but , il y aura toujours beaucoup plus de tems perdu que de tems bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui , bien sûr de suivre exactement la ligne d'aplomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale , ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber ; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais Ange.

4. La Grece fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des Philosophes & à des Législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes , pourvu que le Peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de sorte que , pour rétorquer les reproches que je fais aux Peuples savans d'avoir toujours été corrompus , on reproche aux Peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours

n proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi, de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que les méchans hommes comme nous puissent avoir ; cela peut être. Nous avons prescrit plusieurs vices ; je n'en disconsens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices ; ils ont que ceux des âmes lâches ; ils ont seulement fourbes & fripons. Quant aux vices qui supposent du courage & de la fermeté, je les en crois capables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour gagner du pain aux pauvres : mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres (*). Il occupe les

*) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes : l'argent qui circule entre les mains des riches & des Artistes, pour fournir à leurs besoins, est perdu pour la subsistance du peuple ; & celui-ci n'a point d'habit, présente parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la culture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la

Citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des Citoyens oisifs ? Quand l'agriculture étoit en honneur , il n'y avoit ni misere ni oisiveté , & il y avoit beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause de luxe ; qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des Sciences & des Arts. Je conviendrais donc , puisqu'on le veut si absolument , que le luxe sert au soutien des Etats , comme les Cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent ; ou plutôt , comme ces poutres dont on étaye des bâtimens pourris , & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudents , fortiez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me feroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer ; mais , à parler franchement , je ne les trouve pas assez bien

cause qu'ils osent défendre. Il faut des jûs dans nos cuisines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le payfan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans ; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (*). Ceci n'est pas une assertion de légère importance ; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les Annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve , sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres , & de cette autre es-

(*) Cette note est pour les Philosophes ; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature , il est clair que les Sciences ne feront que le rendre pire ; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention , quoique l'homme soit naturellement bon , comme je le crois , & comme j'ai le bonheur de le sentir , il ne s'ensuit pas pour cela que les Sciences lui soient salutaires ; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver , annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélèrent bien vite. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature , & les mauvais préjugés tiennent lieu de mauvais penchans.

pece d'hommes fripons & menteurs qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes , jaloux & traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices , ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-tems désabusé de la chimere de l'Age d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-tems qu'on est désabusé de la chimere de la vertu ?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter sur ce point , quoiqu'en y regardant de plus près , je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard , ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer , & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela ? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étoient éclairés & savans , puisque des Philosophes formerent leurs mœurs &

leur donnerent des loix ; mais avec cette maniere de raisonner , qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres Nations ? Les Perfes n'ont-ils pas eu leurs Mages , les Affyriens leurs Chaldéens , les Indes leurs Gymnosophistes , les Celtes leurs Druides ? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens , Atlas chez les Lybiens , Zoroastre chez les Perfes , Zamolxis chez les Thraces ? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la Philosophie étoit née chez les Barbares ? C'étoient donc des favans à ce compte que tous ces peuples-là ? *A côté des Miltiade & des Thémistocle , on trouvoit , me dit-on , les Aristide & les Socrate.* A côté , si l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade , Aristide , Thémistocle , qui étoient des Héros , vivoient dans un tems , Socrate & Platon , qui étoient des Philosophes , vivoient dans un autre ; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de Philosophie , la Grece avilie & dégénérée avoit déjà renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la Philosophie condui-

soit à la gloire. Il est vrai : la Philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire , mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel est l'infailible effet des connoissances de l'esprit.* Je prie le Lecteur d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme.* Les Sciences n'y ont donc que faire. *En un mot , la Grece dut tout aux sciences , & le reste du monde dut tout à la Grece.* La Grece ni le monde ne dûrent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes Adversaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grece sur tous les autres peuples , & dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admirerai , si l'on veut , des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois , qui couchent sur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai Philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & stupide d'admirer des gens qui passent leur vie , non à défendre leur liberté , mais à se voler & se trahir mutuellement pour satisfaire

leur mollesse ou leur ambition , & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ?* On l'y chercheroit beaucoup plus raisonnablement , que la vertu parmi les autres. *Quel spectacle nous présenteroit le genre-humain , composé uniquement de laboureurs , de soldats , de chasseurs & de bergers ?* Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre-humain composé de Cuisiniers , de Poètes , d'Imprimeurs , d'Orfèvres , de Peintres & de Musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier Tableau. La guerre est quelquefois un devoir , & n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté ; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui : & mourir en servant la patrie est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc , pour être dignes du nom d'hommes , vivre comme les lions & les ours ?* Si j'ai le bonheur de trouver un seul Lecteur impartial & ami de la vérité , je le prie de jeter un coup-d'œil sur la société actuelle , & d'y remarquer qui

sont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours , comme les tigres & les crocodiles. *Erigera-t-on en vertu les facultés de l'instinct pour se nourrir , se perpétuer & se défendre ?* Ce sont des vertus , n'en doutons pas , quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées ; & ce sont , sur-tout , des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois-là que des vertus animales peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé , mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos Académies : “ Je ne vois-là que d'ingénieuses subtilités , peu conformes à la dignité de notre être. L'esprit est exercé , mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir. „ *Otez les Arts du monde , nous dit - on ailleurs , que reste - t - il ? les exercices du corps & les passions.* Voyez , je vous prie , comment la raison & la vertu sont toujours oubliées ! *Les Arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame , les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire , beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive
l'esprit

l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'élever & d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien ? Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé ? & eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été ! C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grece qui ne devoit, dit-on, sa vertu qu'à la Philosophie, l'Etat où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-tems ait été précisément celui où

il n'y avoit point de Philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemples à toute la Grece; toute la Grece étoit corrompue, & il y avoit encore de la vertu à Sparte; toute la Grece étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre: cela est désolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdues la savante Athenes; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela?

Encore deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose; voici la première. *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athenes fut vaincue, il est vrai; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès. Athenes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone; elle avoit de grands revenus & plusieurs peuples étoient ses tributaires; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athenes sur-tout par sa position avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois*

le Péloponèse , & qui devoit seul lui assurer l'Empire de la Grece. C'étoit un port vaste & commode ; c'étoit une Marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athenes , avec tant d'avantages , ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponèse , qui a ruiné la Grece , n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République , & qu'elle ait sur-tout été de la part des Lacédémoniens une infraction des maximes de leur sage Législateur , il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources , ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité , j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là , & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne fera pas moins remarquable. En voici le texte , que je crois devoir remettre sous les yeux du Lecteur.

Je suppose que tous les états dont la Grece étoit composée , eussent suivi les mêmes loix que Sparte , que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre ? A

peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens , pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous ; il nous seroit indifférent , par conséquent , qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systèmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit , nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les Arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie , enfin , l'estimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence , le monde auroit vieilli , & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien pénétré de la force de ces raisons eût voulu les exposer à ses compatriotes ; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

“ Citoyens , ouvrez les yeux & sortez de votre aveuglement. Je vois
” avec douleur que vous ne travaillez
” qu'à acquérir de la vertu , qu'à exercer votre courage & maintenir votre
” liberté ; & cependant vous oubliez
” le devoir le plus important d'amuser
” les oisifs des races futures. Dites-moi,
” à quoi peut être bonne la vertu ,
” si ce n'est à faire du bruit dans le
” monde ? Que vous aura servi d'être
” gens de bien , quand personne ne
” parlera de vous ? Qu'importera aux
” siècles à venir que vous vous foyez
” dévoués à la mort aux Termopiles
” pour le salut des Athéniens , si vous
” ne laissez comme eux ni systèmes de
” Philosophie , ni vers , ni comédies ,
” ni statues (*) ? Hâtez-vous donc d'a-

(*) Périclès avoit de grands talens , beaucoup d'éloquence , de magnificence & de goût : il embellit Athenes d'excellens ouvrages de sculpture , d'édifices somptueux & de chefs-

„ bandonner des loix qui ne sont bon-
„ nes qu'à vous rendre heureux ; ne
„ songez qu'à faire beaucoup parler de
„ vous quand vous ne ferez plus ; &
„ n'oubliez jamais que , si l'on ne cé-
„ lébroit les grands hommes , il feroit
„ inutile de l'être „.

Voilà , je pense , à-peu-près ce qu'au-
roit pu dire cet homme , si les Ephores
l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seule-

d'œuvres dans tous les Arts. Aussi Dieu sait
comment il a été prôné par la foule des écri-
vains ! Cependant il reste encore à savoir si
Périclès a été un bon Magistrat : car dans la
conduite des Etats il ne s'agit pas d'élever des
statues , mais de bien gouverner des hommes.
Je ne m'amuserai point à développer les mo-
tifs secrets de la guerre du Péloponèse , qui
fut la ruine de la République ; je ne chercherai
point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal
fondé , si Périclès fut justement ou injustement
accusé de malversation ; je demanderai seule-
ment si les Athéniens devinrent meilleurs ou
pires sous son gouvernement ; je prierai qu'on
me nomme quelqu'un parmi les Citoyens ,
parmi les Esclaves , même parmi ses propres
enfants , dont ses soins aient fait un homme
de bien. Voilà pourtant , ce me semble , la
première fonction du Magistrat & du Souverain.
Car le plus court & le plus sûr moyen de
rendre les hommes heureux , n'est pas d'orner
leurs villes ni même de les enrichir , mais de
les rendre bons.

ment qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du Philosophe , parce qu'elles sont immortelles & consacrées à l'admiration de tous les siècles ; tandis que les autres voient disparaître leurs idées avec le jour , la circonstance , le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille , sans qu'il en reste la moindre trace. Ah ! il en reste au moins quelque-une dans le témoignage d'une bonne conscience , dans les malheurs qu'on a soulagés , dans les bonnes actions qu'on a faites , & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant , disoit le bon Socrate , l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra , peut-être , que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler ; & moi je dis , que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que faisant si peu de cas de Sparte , on ne montre gueres plus d'estime pour les anciens Romains. On consent à croire que c'étoient de grands hommes , quoiqu'ils

ne fissent que de petites choses. Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-tems qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus , mais des qualités forcées (*) : cependant quelques pages après , on avoue que Fabricius méprisoit l'or de

(*) Je vois la plupart des esprits de mon tems faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles & généreuses actions anciennes , leur donnant quelque interprétation vile , & leur controuvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité ! qu'on me donne l'action la plus excellente & pure , je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sait , à qui les veut étendre , quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement & grossièrement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détraquer ces grands noms & la même licence , je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hauffer. Ces rares figures & triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages , je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur , autant que mon invention pourroit , en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne mésseroit pas quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela , c'est Montagne.

Pyrrhus , & l'on ne peut ignorer que l'histoire Romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces Magistrats , ces guerriers vénérables qui faisoient tant de cas de leur pauvreté (*). Quant au courage ne fait-on pas que la lâcheté ne sauroit entendre raison ? & qu'un poltron ne laisse pas de fuir , quoique sûr d'être tué en fuyant ? *C'est , dit-on , vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau , que de vouloir rappeler les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques.* Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Cathérine de Médicis , & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

(*) Curius refusant les présens des Samnites , disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir , & ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches , mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

Il feroit difficile d'imaginer qu'il fal-
lût meſurer la morale avec un instru-
ment d'arpenteur. Cependant on ne
fauroit dire que l'étendue des Etats ſoit
tout-à-fait indifférente aux mœurs des
Citoyens. Il y a ſurement quelque pro-
portion entre ces choſes ; je ne ſais ſi
cette proportion ne feroit point inverſe
(*). Voilà une importante queſtion à
méditer ; & je crois qu'on peut bien la
regarder encore comme indéciſe, mal-
gré le ton plus mépriſant que philoſo-
phique avec lequel elle eſt ici tranchée
en deux mots.

*C'étoit , continue-t-on , la folie de
Caton ; avec l'humeur & les préjugés
héréditaires dans ſa famille , il déclama
toute ſa vie , combattit & mourut
ſans avoir rien fait d'utile pour ſa
patrie. Je ne ſais ſ'il n'a rien fait pour
ſa patrie ; mais je ſais qu'il a beaucoup
fait pour le genre-humain , en lui don-
nant le ſpectacle & le modèle de la*

(*) La hauteur de mes adverſaires me don-
neroit à la fin de l'indifcrétion , ſi je conti-
nuois à diſputer contre eux. Ils croient m'en
impoſer avec leur mépris pour les petits Etats :
ne craignent-ils point que je ne leur demande
une fois ſ'il eſt bon qu'il y en ait de grands ?

vertu la plus pure qui ait jamais existé : il a appris à ceux qui aiment sincèrement le véritable honneur , à savoir résister aux vices de leur siècle & à détester cette horrible maxime des gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres* ; maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute , s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendans apprendront un jour que dans ce siècle de sages & de Philosophes , le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou , pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains , pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec César & les autres brigands de son tems.

On vient de voir comment nos Philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat , intentus operi suo , Deus. Ecce par Deo dignum , vir fortis cum malâ fortunâ compositus. Non video , inquam , quid habeat in terris Jupiter pulchritus , si convertere animum velit , quam ut spectet Catonem , jam partibus non semel fractis , nihi-*

lominus inter ruinas publicas erectum.

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginus, les Scevola.* C'est quelque chose dans le siècle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un état puissant & bien gouverné.* Un état puissant, & bien gouverné ! Et moi aussi, vraiment. *Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends ; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de cet état qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siècle, & examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat, faisant mourir ses enfans qui avoient conspiré contre l'État dans un moment critique où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collègue eût infailliblement sauvé tous les autres compli-

ces, & que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on ? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi. « Con-
» sul, pourquoi me fais-tu mourir ? Ai-
» je fait pis que de trahir ma patrie ?
» & ne suis-je pas aussi ton enfant ? » Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le Consulat, plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout Magistrat qui, dans une circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin de la patrie & abdique la Magistrature, est un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tiberinus tombassent par son ordre sous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers tems de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on

les préfère aux premiers ; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci , que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence , qu'au tems de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius , au lieu que sous le regne de Tite il n'y avoit que lui seul d'homme de bien (*). J'oublierai , si l'on veut , les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne saurois oublier , c'est que la vertu étoit honorée des uns & méprisée des autres ; & que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui fau-voit la vie à un Citoyen. Qu'on ne croye pas , au reste ; que ceci soit par-

(*) Si Titus n'eût été Empereur , nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres : & il ne devint homme de bien , que quand cessant de recevoir l'exemple de son siècle , il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe , ne odio quidem , nedum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono cessit , converſaque est in maximas luctus.*

ticulier à Rome. Il fut un tems où la République d'Athènes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles , & pour payer très-chèrement les Auteurs , les Comédiens , & même les Spectateurs : ce même tems fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'Etat contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure , non en réfutant les raisons de son adversaire , mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe , sur la politesse , sur l'admirable éducation de nos enfans (*),

(*) Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs élèves. En effet , quel affreux désordre , quelle indécence ne seroit-ce point , si ces enfans si bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choses , & à préférer tout de bon la vertu au savoir ? Ceci me rappelle la réponse

sur les meilleures méthodes pour étendre nos connoissances, sur l'utilité des Sciences & l'agrément des beaux-Arts, & sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns se réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des phrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les Nations ignorantes qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu*, sont des exceptions singulières qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences. Fort bien ; mais toutes les Nations savantes, avec leurs

d'un précepteur Lacédémonien à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choses honnêtes*. Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille, gardez-vous bien de parler ainsi ; car jamais vous n'aurez de disciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passions à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avons trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever sur la frontiere du pays une potence où je ferois pendre sans rémission le premier Européen qui oseroit y pénétrer & le premier Citoyen qui tenteroit d'en sortir (*). *L'Amérique ne nous offre pas*

(*) On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'Etat un Citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne, il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres c'est à la loi de le prévenir, & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

des spectacles moins honteux pour l'espece humaine. Sur-tout depuis que les Européens y sont. On comptera cent peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance pour un seul vertueux. Soit ; on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. La terre abandonnée sans culture n'est point oisive ; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres. Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des Arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. Notre ame, peut-on dire aussi, n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des Romans, des Satires, des Vers ; elle nourrit des vices..

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes. Qu'érierions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort ? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des boussoles, puissent commettre des injustices ! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des Conquérans ? Il marque seulement leur ruse & leur

habileté ; il marque qu'un homme adroit & subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux , de l'odieux Cortez subjuguant le Mexique à force de poudre , de perfidie & de trahisons ; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardens pour avoir ses trésors , tantant un de ses Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes , & lui disant fièrement : & moi , suis-je sur des roses ?

Dire que les sciences sont nées de l'oïveté , c'est abuser visiblement des termes ; elles naissent du loisir ; mais elles garantissent de l'oïveté. De sorte qu'un homme qui s'amuseroit au bord d'un grand chemin à tirer sur les Passans , pourroit dire qu'il occupe son loisir à se garantir de l'oïveté. Je n'entends point cette distinction de l'oïveté & du loisir. Mais je fais très-certainement que nul honnête - homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir , tant qu'il y aura du bien à faire , une Patrie à servir , des malheureux à soulager ; & je défie qu'on me montre dans

mes principes aucun sens honnête dont ce mot *loisir* puisse être susceptible. *Le Citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le Géometre ou l'Anatomiste. Pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes, mais plus utilement. Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? Pourquoi non ? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que de s'entre-dévorer dans les villes : il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes ; & que tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.*

L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes ; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds : lorsqu'on craint tout & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des Médecins & des Anatomistes sur leur vie & sur leur santé, pour savoir si les connoissances servent à nous

raffurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille si elles ne font qu'augmenter nos alarmes & nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une Génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier son foin, & le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t-on prendre le parti de l'instinct contre la raison ? C'est précisément ce que je demande.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer ? C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke ?

Leibnitz & Newton sont morts

comblés de biens & d'honneurs , & ils en méritoient encore davantage. Disons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue? Je connois assez l'empire de la cupidité , pour favoir que tout nous porte aux professions lucratives , voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hebert , un Lafrenaye , un Dulac , un Martin gagne plus d'argent en un jour , que tous les laboureurs d'une Province ne sauroient faire en un mois. Je pourrois proposer un problème assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit , en étant les deux premières lignes & le lisant isolé , de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles , c'est-à-dire des trois quarts des hommes , contre la contagion de l'exemple. Premièrement , les Savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement , il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisième lieu , les

meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir , font la raison & la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam*. Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie , la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin , pour quelque homme que ce soit , il n'y a de livres nécessaires que ceux de la Religion , les seuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une fauve-garde de l'autorité de ce Philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : *Tros Rutulusve fuat* ; ils aiment mieux se percer l'un l'autre que de me donner le moindre quartier , & se font plus de mal qu'à moi (*). *Cette éducation étoit , dit-on , fondée sur des principes*

(*) Il me passe par la tête un nouveau projet de défense , & je ne réponds pas que je n'aye encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne fera composée que de raisons tirées des Philosophes ; d'où il s'en suivra qu'ils ont tous été des bavards comme je le prétends , si l'on trouve leurs raisons mauvaises ; ou que j'ai cause gagnée si on les trouve bonnes.

barbares ; parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu , quoique la vertu soit indivisible ; parce qu'il s'agit de l'inspirer , & non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique , & non d'en démontrer la théorie. Que de choses n'aurois-je point à répondre ? mais il ne faut pas faire au Lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La première , que celui qui veut élever un enfant , ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu ; car il n'en seroit pas entendu : mais il lui enseigne premièrement à être vrai , & puis à être tempérant , & puis courageux , &c. & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde , que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie ; mais les Perses enseignoient la pratique. Voyez mon discours , page 78.

Tous les reproches qu'on fait à la Philosophie attaquent l'esprit humain. J'en conviens. Ou plutôt l'auteur de la nature , qui nous a fait tels que nous sommes. S'il nous a fait Philosophes , à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir ? Les Philosophes

Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés ; doit-on s'en étonner ? C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. Plaignons-les , profitons de leurs fautes , & corrigeons-nous. Oui , corrigeons-nous , & ne philosophons plus. . . . Mille routes conduisent à l'erreur , une seule mene à la vérité ? Voilà précisément ce que je disois. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci , & qu'elle ait été découverte si tard ? Ah ! nous l'avons donc trouvée à la fin !

On nous oppose un jugement de Socrate , qui porta , non sur les Savans , mais sur les Sophistes , non sur les sciences , mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus & tous nos Savans que de vrais Sophistes ? Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter. Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate , si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir. C'est - à - dire l'orgueil de
Mélanges. Tome III. K

tous les Savans. *La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Il est vrai : mais c'est de la nôtre que je parle. Socrate est ici témoin contre lui-même. Ceci me paroît difficile à entendre. Le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Le plus savant des Grecs ne savoit rien , de son propre aveu ; tirez la conclusion pour les autres. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices. Nos Sciences ont donc leurs sources dans nos vices. Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain. J'ai déjà dit mon sentiment là - dessus. Déclamation vaine , qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus. Je ne fais point répondre à cela.*

En parlant des bornes du luxe , on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière du passé au présent. Lorsque les hommes marchôient tout nus , celui qui s'avisa le premier de porter des sabots , passa pour un voluptueux ; de siècle en siècle , on n'a cessé de crier à la corruption , sans comprendre ce qu'on vouloit dire.

Il est vrai que jusqu'à ce tems , le luxe , quoiqu'il souvint en regne , avoit

du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire, toujours des méchans.

On croit m'embarraffer beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un

homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les Bibliothèques & tous les livres, de détruire les Collèges & les Académies : & je dois ajouter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes-gens : mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les causes : d'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remède.

Je me lasse & je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'Auteurs(*) se sont

(*) Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se

exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré , par ceux que j'ai choisis (†) pour cela , que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'Art sa force & sa solidité : la vérité seule , à qui je l'ai consacré , a droit de le rendre inébranlable : & si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte , c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant , que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

souvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent , & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

(†) On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer , quoique je ne lui eusse point répondu & que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes , puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'est plus tems & personne ne sauroit de quoi je veux parler.

Qu'il me soit permis de protester en finissant , que le seul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le silence ; & que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je suis le témoin , ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent , & du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux , & sur-tout plus dignes de l'être.



LETTRE

D E

J. J. ROUSSEAU;

*Sur une nouvelle Réfutation de son
Discours, par un Académicien de
Dijon (a).*

JE viens, Monsieur, de voir une
Brochure intitulée : *Discours qui a
remporté le Prix à l'Académie de
Dijon en 1750, &c. accompagné de*

(a) L'ouvrage auquel répond M. Rousseau ,
est une brochure in-8°. en deux colonnes , im-
primée 1751 , & contenant 132 pages. Dans l'une
de ces colonnes est le Discours de M. Rousseau ,
qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon.
Dans l'autre est une Réfutation de ce Discours.
On y a joint des apostilles critiques , & une
réplique à la réponse faite par M. Rousseau à
M. Gautier. Cette réplique , ainsi que la nou-
velle Réfutation , n'ont jamais paru dignes
d'être insérées dans les Recueils des Oeuvres de
M. Rousseau.

la réfutation de ce Discours, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage ; & je pensois en parcourant cet Ecrit, qu'au lieu de s'abaisser jusqu'à être l'Editeur de mon Discours, l'Académicien qui lui refusa son suffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très-bonne maniere de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes Juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, & qui trouve très-mauvais que ses collègues m'aient honoré du Prix : j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même ; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je fusse que les Académies n'adoptent point les sentimens des Auteurs qu'elles couronnent, & que le Prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les Savans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts. Mais si j'ai été surpris de l'équité

NOUVELLE REFUTATION. [225

de mes juges , j'avoue que je ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires : comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu ? comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cause ? Qu'ils ne se flattent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin : ce n'est pas parce que mon Discours est mal fait , qu'ils sont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais , & ils ne disent mot ; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier , & qui n'est pas difficile à voir. Je savois bien que les Sciences corrompoient les mœurs , rendoient les hommes injustes & jaloux , leur faisoient tout sacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela se faisoit avec un peu plus de décence & d'adresse : je voyois que les gens de Lettres parloient sans cesse d'équité , de modération , de vertu , & que c'étoit sous la sauve-garde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livroient impunément à leurs passions & à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils eussent le

front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs Confreres. Par-tout ailleurs, c'est la gloire des Juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt ; il n'appartient qu'aux Sciences de faire à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilege qu'elles ont là.

J'ose le dire, l'Académie de Dijon en faisant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne : un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce Jugement, pour prouver que la culture des Lettres peut s'associer avec l'équité & le désintéressement. Alors les Partisans de la vérité leur répondront : voilà un exemple particulier qui semble faire contre nous ; mais souvenez-vous du scandale que ce Jugement causa dans le tems parmi la foule des gens de Lettres, & de la maniere dont ils s'en plainquirent, & tirez de-là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce n'est pas, à mon avis, une moindre imprudence de se plaindre que l'Académie ait proposé son sujet en problème : je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avoit, que dans l'en-

thousiasme universel qui regne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au Prix, en se déclarant pour la négative; mais je ne fais comment des Philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion: bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre! Dans les recherches de Philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire: quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la Piece qui remportera cette année le Prix à l'Académie Françoise; non-seulement elle effacera très-certainement mon Discours, ce qui ne sera gueres difficile, mais on ne sauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question? rien du tout; car chacun dira, après l'avoir lue: *Ce Discours est fort beau; mais si l'Auteur avoit eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle réfutation;

car c'en est encore une, & je ne fais par quelle fatalité les Ecrits de mes adversaires qui portent ce titre si décisif, sont toujours ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, sans avoir le moindre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne; je me contenterai de citer un seul passage, sur lequel le Lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison : le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête - homme sans talens ; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête - homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête-homme ignorant & sans talens ? un fardeau inutile , à charge même à la terre , &c. Je ne répondrai pas , sans doute , à un Auteur capable d'écrire de cette manière ; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit gueres moyen , non plus , à moins que de vouloir être aussi diffus que l'Auteur , de répondre à la nombreuse collection des passages latins , des vers de la Fontaine , de Boileau , de Moliere , de Voiture , de Regnard , de Gresset , ni à l'histoire de Nemrod , ni à celle des Payfans Picards ; car que peut-on dire à un Phi-

NOUVELLE REFUTATION. 229

Iosophe , qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans , parce que son Fermier de Picardie , qui n'est pas un Docteur , le paye exactement , à la vérité , mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre ? L'Auteur est si occupé de ses terres , qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi ! la terre de Jean-Jaques Rousseau ! en vérité je lui conseille de me calomnier (*) plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation , ce seroit aux personnalités dont cette critique est remplie ; mais comme elles ne font rien à la question , je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie de me renfermer dans le sujet que je traite , sans y mêler rien de personnel : le véritable respect qu'on doit au public , est de lui épargner , non de tristes vérités qui peuvent lui être uti-

(*) Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette Lettre , il ne faut pas douter qu'il ne me prouve , dans une belle & docte démonstration , soutenue de très-graves autorités , que ce n'est point un crime d'avoir une terre : en effet , il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres , mais c'en seroit un pour moi.

les, mais bien toutes les petites har-
gneries d'Auteurs (†) dont on remplit
les Ecrits polémiques, & qui ne sont
bonnes qu'à satisfaire une honteuse
animosité. On veut que j'aye pris dans
Clénard. (*) un mot de Cicéron, soit :

(†) On peut voir dans le Discours de Lyon
un très-beau modele de la maniere dont il con-
vient aux Philosophes d'attaquer & de com-
battre sans personnalités & sans invectives. Je
me flatte qu'on trouvera aussi dans ma réponse,
qui est sous presse, un exemple de la maniere
dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec
la force dont on est capable, sans aigreur contre
ceux qui l'attaquent.

(*) Si je disois qu'une si bizarre citation
vient à coup sûr de quelqu'un à qui la mé-
thode Grecque de Clénard est plus familiere que
les Offices de Cicéron, & qui par conséquent
semble se porter assez gratuitement pour défen-
seur des bonnes Lettres; si j'ajoutois qu'il y a
des professions, comme par exemple, la Chi-
rurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés
du Grec, que cela met ceux qui les exercent,
dans la nécessité d'avoir quelques notions élé-
mentaires de cette Langue; ce seroit prendre
le ton du nouvel adversaire, & répondre comme
il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre,
moi, que quand j'ai hasardé le mot *Investiga-
tion*, j'ai voulu rendre un service à la Langue,
en essayant d'y introduire un terme doux, har-
monieux, dont le sens est déjà connu, & qui
n'a point de synonyme en François. C'est, je
crois, toutes les conditions qu'on exige pour au-
toriser cette liberté salutaire;

NOUVELLE REFUTATION. 231

que j'aye fait des solécismes , à la bonne heure ; que je cultive les Belles-Lettres & la Musique , malgré le mal que j'en pense ; j'en conviendrai si l'on veut , je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse : mais enfin , qu'importe tout cela , & au Public & à la cause des Sciences ? Rousseau peut mal parler françois , & que la Grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. Jean-Jaques peut avoir une mauvaise conduite,

*Ego cur , acquirere pauca
Si possum , invidetur ; cum lingua
Catonis & Enni
Sermonem Patrium ditaverit ?*

J'ai sur-tout voulu rendre exactement mon idée ; je fais , il est vrai , que la premiere regle de tous nos Ecrivains , est d'écrire correctement , & , comme ils disent , de parler françois ; c'est qu'ils ont des prétentions , & qu'ils veulent passer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma premiere regle , à moi , qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style , est de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes , je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement , je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des Philosophes , je laisse volontiers les Puristes courir après les mots.

& que celle des Savans n'en soit pas meilleure : voilà toute la réponse que je ferai, & je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

Je finirai cette Lettre, & ce que j'ai à dire sur un sujet si long-tems débattu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup-sûr, & qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre; c'est de ne pas tellement écouter leur zele, qu'ils négligent de consulter leurs forces, & *quid valeant humeri*. Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembloient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux, je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse & de la force de leurs critiques; *Les Peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivoient il y a quelques siècles*

NOUVELLE REFUTATION. 233

dans un état pire que l'ignorance ; je ne fais quel jargon scientifique , encore plus méprisable qu'elle , avoit usurpé le nom du savoir , & opposoit à son retour un obstacle presque invincible : il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun. Les Peuples avoient perdu le sens commun , non parce qu'ils étoient ignorans , mais parce qu'ils avoient la bêtise de croire savoir quelque chose , avec les grands mots d'Aristote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle : il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne savoient rien , & nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires : Cette révolution est due aux Lettres ; elles ont ramené le sens commun , de l'aveu de l'Auteur ; mais aussi , selon lui , elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un Peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs. Trois Ecrivains de suite ont répété ce beau raisonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse , ou leur esprit , de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage ,

ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre? Ils sont gens de Lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon Frontispice? J'aurois cru faire injure aux Lecteurs, & les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des Sciences, fait pour animer les grands génies; que le Satyre, qui voyant le feu pour la première fois, court à lui, & veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires, qui, séduits par l'éclat des Lettres, se livrent indiscrettement à l'étude; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, est le Citoyen de Geneve. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un Ecrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand Docteur parmi les Egyptiens ses amis.

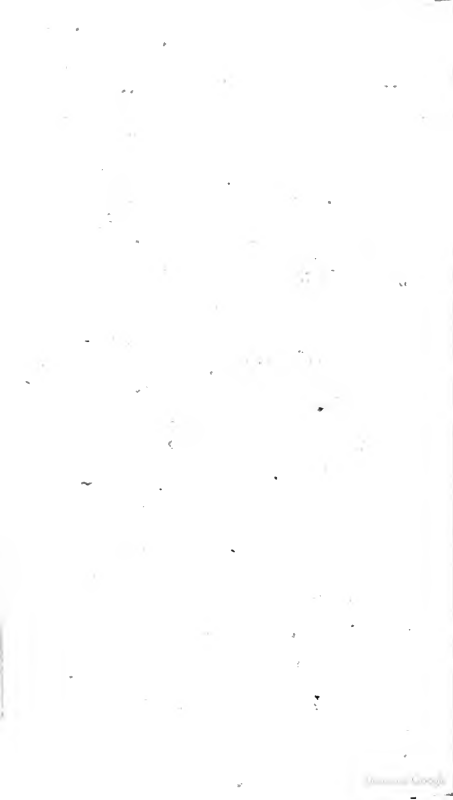
Je prends donc la liberté de proposer à mes adversaires, & sur-tout au dernier, cette sage leçon d'un Philosophe sur un

NOUVELLE REFUTATION. 235

autre sujet : sachez qu'il n'y a point d'objections qui puissent faire autant de tort à votre parti que les mauvaises réponses ; sachez que si vous n'avez rien dit qui vaille , on avilira votre cause , en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je suis , &c.





LE LÉVITE
D'ÉPHRAÏM.



LE LÉVITE

D'ÉPHRAÏM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colere de la vertu , viens animer ma voix ; je dirai les crimes de Benjamin , & les vengeances d'Israël ; je dirai des forfaits inouis , & des châtimens encore plus terribles. Mortels , respectez la beauté , les mœurs , l'hospitalité ; soyez justes sans cruauté , misericordieux sans foiblesse ; & sachez pardonner au coupable , plutôt que de punir l'innocent.

O vous , hommes débonnaires , ennemis de toute inhumanité ; vous qui , de peur d'envisager les crimes de vos freres , aimez-mieux les laisser impunis , quel tableau viens-je offrir à vos yeux ? Le corps d'une femme coupé par pieces ; ses membres déchirés & palpitans envoyés aux douze Tribus ; tout le peuple , saisi d'horreur , élevant jusqu'au Ciel une clameur unanime , & s'écriant

de concert : non , jamais rien de pareil ne s'est fait en Israël , depuis le jour où nos Peres sortirent d'Egypte jusqu'à ce jour. Peuple saint , rassemble-toi ; prononce sur cet acte horrible , & décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits celui qui détourne ses regards est un lâche , un déserteur de la justice ; la véritable humanité les envisage , pour les connoître , pour les juger , pour les détester. Osons entrer dans ces détails , & remontons à la source des guerres civiles qui firent périr une des Tribus , & coûtèrent tant de sang aux autres. Benjamin , triste enfant de douleur , qui donnas la mort à ta mere , c'est de ton sein qu'est sorti le crime qui t'a perdu , c'est ta race impie qui put le commettre , & qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit sur le peuple du Seigneur , il fut un tems de licence où chacun , sans reconnoître ni magistrat ni juge , étoit seul son propre maître & faisoit tout ce qui lui sembloit bon. Israël , alors épars dans les champs , avoit peu de grandes villes , & la simplicité de ses mœurs rendoit superflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas également

également purs , & les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la sécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme & d'égalité qui restent dans l'oubli parce que nul n'y commande aux autres & qu'on n'y fait point de mal , un Lévite des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda , tu n'es pas de ma Tribu , tu n'as point de freres ; tu es comme les filles de Salphaad , & je ne puis t'épouser selon la loi du Seigneur (*). Mais mon cœur est à toi ; viens avec moi , vivons ensemble ; nous serons unis & libres ; tu feras mon bonheur , & je ferai le tien. Le Lévite étoit jeune & beau ; la jeune fille sourit ; ils s'unirent , puis il l'emmena dans ses montagnes.

Là , coulant une douce vie , si chere aux cœurs tendres & simples , il goûtoit dans sa retraite les charmes d'un amour partagé : là , sur un sistre d'or fait pour chanter les louanges du Très-

(*) Nombres. C. XXXVI. v. 8. Je sais que les enfans de Lévi pouvoient se marier dans toutes les Tribus , mais non dans le cas supposé.

Haut, il chantoit souvent les charmes de sa jeune épouse. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ses aimables chansons ? Combien de fois il la mena sous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roses champêtres & goûter le frais au bord des ruisseaux ? Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisoit ses délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers il tendoit aux oiseaux des pièges trompeurs & lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baisoit en la flattant. Puis l'enfermant dans son sein, elle tressailloit d'aise en la sentant se débattre & palpiter. Fille de Bethléem, lui disoit-il, pourquoi pleures-tu toujours ta famille & ton pays ? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils point aussi des fêtes, les filles de la riante Sichem font-elles sans grace & sans gaieté, les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force & d'adresse ? Viens voir leurs jeux & les embellir. Donne-moi des plaisirs, ô ma bien aimée ; en est-il pour moi d'autres que les tiens ?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du Léviste, peut-être parce qu'il ne lui

laissoit rien à desirer. Elle se dérobe & s'enfuit vers son pere, vers sa tendre mere, vers ses folâtres sœurs. Elle y croit retrouver les plaisirs innocens de son enfance, comme si elle y portoit le même âge & le même cœur.

Mais le Lévite abandonné ne pouvoit oublier sa volage épouse. Tout lui rappelloit dans sa solitude les jours heureux qu'il avoit passés auprès d'elle; leurs jeux, leurs plaisirs, leurs querelles, & leurs tendres raccommodemens. Soit que le soleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboë, soit qu'au soir un vent de mer vînt rafraîchir leurs roches brûlantes, il erroit en soupirant dans les lieux qu'avoit aimés l'infidelle, & la nuit, seul dans sa couche nuptiale, il abreuvoit son chevet de ses pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret & le dépit; comme un enfant chassé du jeu par les autres feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre, puis enfin demande en pleurant d'y rentrer, le Lévite, entraîné par son amour, prend sa monture, & suivi de son serviteur avec deux ânes d'Epha chargés de ses provisions & de dons pour les parens de la jeune fille, il

retourne à Bethléem , pour se reconcilier avec elle & tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin tressaillit , court au-devant de lui , & l'accueillant avec caresses l'introduit dans la maison de son pere ; lequel apprenant son arrivée accourt aussi plein de joie , l'embrasse , le reçoit , lui , son serviteur , son équipage , & s'empresse à le bien traiter. Mais le Lévitte ayant le cœur ferré ne pouvoit parler ; néanmoins ému par le bon accueil de la famille , il leva les yeux sur sa jeune épouse , & lui dit : Fille d'Israël , pourquoi me fuis-tu ? Quel mal t'ai-je fait ? La jeune fille se mit à pleurer en se couvrant le visage. Puis il dit au pere , rendez-moi ma compagne ; rendez - la moi pour l'amour d'elle , pourquoi vivroit-elle seule & délaissée ? Quel autre que moi peut honorer comme sa femme celle que j'ai reçu vierge ?

Le pere regarda sa fille , & la fille avoit le cœur attendri du retour de son mari. Le pere dit donc à son gendre : mon fils , donnez-moi trois jours ; passons ces trois jours dans la joie , & le quatrieme jour vous & ma fille partirez en paix. Le Lévitte resta donc trois jours

avec son beau-pere & toute sa famille, mangeant & buvant familièrement avec eux : & la nuit du quatrieme jour, se levant avant le soleil, il voulut partir. Mais son beau-pere l'arrêtant par la main lui dit : Quoi ! voulez-vous partir à jeûn ? Venez fortifier votre estomac, & puis vous partirez. Ils se mirent donc à table, & après avoir mangé & bu, le pere lui dit : mon fils, je vous supplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le Lévite se levant, vouloit partir ; il croyoit ravir à l'amour le tems qu'il passoit loin de sa retraite, livré à d'autres qu'à sa bien-aimée. Mais le pere ne pouvant se résoudre à s'en séparer engagea sa fille d'obtenir encore cette journée ; & la fille, caressant son mari, le fit rester jusqu'au lendemain.

Dès le matin, comme il étoit prêt à partir il fut encore arrêté par son beau-pere, qui le força de se mettre à table en attendant le grand jour ; & le tems s'écouloit sans qu'ils s'en apperçussent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec sa femme & son serviteur, & ayant préparé toute chose ; ô, mon fils, lui dit le pere ; vous

voyez que le jour s'avance & que le soleil est sur son déclin. Ne vous mettez pas si tard en route ; de grace , réjouissez mon cœur encore le reste de cette journée : demain dès le point du jour vous partirez sans retard & en disant ainsi , le bon vieillard étoit tout failli ; ses yeux paternels se remplissoient de larmes. Mais le Lévite ne se rendit point , & voulut partir à l'instant.

Que de regrets coûta cette séparation funeste ! Que de touchans adieux furent dits & recommencés ! Que de pleurs les sœurs de la jeune fille versèrent sur son visage ! Combien de fois elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras ! Combien de fois sa mère éplorée , en la serrant derechef dans les siens , sentit les douleurs d'une nouvelle séparation ! Mais son pere en l'embrassant ne pleuroit pas : ses muettes étreintes étoient mornes & convulsives ; des soupirs tranchans soulevoient sa poitrine. Hélas ! il sembloit prévoir l'horrible sort de l'infortunée. Oh s'il eût su qu'elle ne reverroit jamais l'aurore ! S'il eût su que ce jour étoit le dernier de ses jours. . . Ils partent enfin , suivis des tendres bénédic-

tions de toute leur famille , & de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuse famille , qui dans l'union la plus pure , coule au sein de l'amitié ses paisibles jours , & semble n'avoir qu'un cœur à tous ses membres. Oh innocence des mœurs , douceur d'ame , antique simplicité , que vous êtes aimables ! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous ! Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas respecté vos plaisirs ?





CHANT SECOND.

LE jeune Lévite suivoit sa route avec sa femme, son serviteur & son bagage, transporté de joie de ramener l'amie de son cœur, & inquiet du soleil & de la poussière, comme une mere qui ramene son enfant chez la nourrice, & craint pour lui les injures de l'air. Déjà l'on découvroit la ville de Jébus à main droite, & ses murs aussi vieux que les siècles, leur offroient un asyle aux approches de la nuit. Le serviteur dit donc à son maître vous voyez le jour prêt à finir : avant que les ténèbres nous surprennent, entrons dans la ville des Jébuséens, nous y chercherons un asyle, & demain, poursuivant notre voyage, nous pourrons arriver à Géba.

A Dieu ne plaise, dit le Lévite, que je loge chez un peuple infidele, & qu'un Cananéen donne le couvert au ministre du Seigneur ! Non, mais allons jusques à Gabaa chercher l'hospitalité chez nos freres. Ils laisserent donc Jé-

rusalem derriere eux , ils arriverent après le coucher du soleil à la hauteur de Gabaa , qui est de la Tribu de Benjamin. Ils se détournèrent pour y passer la nuit , & y étant entrés , ils allerent s'asseoir dans la place publique ; mais nul ne leur offrit un asyle , & ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours , ne calomniez pas les mœurs de vos peres. Ces premiers tems , il est vrai , n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie ; de vils métaux n'y suffisoient pas à tout : mais l'homme avoit des entrailles qui faisoient le reste : l'hospitalité n'étoit pas à vendre , & l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les seuls , sans doute , dont les cœurs de fer fussent endurcis ; mais cette dureté n'étoit pas commune. Par-tout avec la patience on trouvoit des freres ; le voyageur dépourvu de tout , ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-tems inutilement , le Lévite alloit détacher son bagage , pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue ; quand il apperçut un homme vieux , revenant sur le tard de ses champs &

de ses travaux rustiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Ephraïm, & il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux, vit un homme & une femme assise au milieu de la place, avec un serviteur, des bêtes de somme & du bagage. Alors s'approchant, il dit au Lévitte : Etranger, d'où êtes vous, & où allez-vous ? lequel lui répondit ; nous venons de Bethléem, ville de Juda : nous retournons dans notre demeure sur le penchant du mont d'Ephraïm, d'où nous étions venus ; & maintenant nous cherchions l'hospice du Seigneur ; mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux, du pain, du vin pour moi, pour votre servante, & pour le garçon qui nous suit ; nous avons tout ce qui nous est nécessaire, il nous manque seulement le couvert. Le vieillard lui répondit ; paix vous soit mon frere : vous ne resterez point dans la place, si quelque chose vous manque, que le crime en soit sur moi. Ensuite il les mena dans sa maison, fit décharger leur équipage, garnir le rate,

lier pour leurs bêtes , & ayant fait laver les pieds à ses hôtes , il leur fit un festin de Patriarches , simple & sans faste , mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte & sa fille (*) promise à un jeune homme du pays , & que dans la gaité d'un repas offert avec joie , ils se délassoient agréablement , les hommes de cette ville , enfans de Bélial , sans joug , sans frein , sans retenue , & bravant le Ciel comme les Cyclopes du mont Etna , vinrent environner la maison , frappant rudement à la porte , & criant au vieillard d'un ton menaçant : Livre-nous ce jeune étranger que sans congé tu reçois dans nos murs , que sa beauté nous paye le prix de cet asyle , & qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le Lévite sur la place , & , par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits , n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour lui faire violence ; mais ils avoient comploté de

(*) Dans l'usage antique les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes , quand c'étoient des hommes ; mais lorsqu'il y avoit des femmes , elles s'y mettoient avec elles.

revenir le surprendre au milieu de la nuit , & ayant su que le vieillard lui avoit donné retraite , ils accouroient sans justice & sans honte , pour l'arracher de sa maison.

Le vieillard entendant ces forcenés , se trouble , s'effraye , & dit au Lévitte : nous sommes perdus. Ces méchans ne sont pas des gens que la raison ramene , & qui reviennent jamais de ce qu'ils ont résolu. Toutefois il sort au-devant d'eux pour tâcher de les fléchir. Il se prosterne , & levant au Ciel ses mains pures de toute rapine , il leur dit : Oh mes freres ! quels discours avez-vous prononcés ? Ah ! ne faites pas ce mal devant le Seigneur ; n'outragez - pas ainsi la nature , ne violez pas la sainte hospitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point ; & que prêts à le maltraiter lui-même , ils alloient forcer la maison , le vieillard au désespoir prit à l'instant son parti , & faisant signe de la main pour se faire entendre au milieu du tumulte , il reprit d'une voix plus forte : non , moi vivant un tel forfait ne déshonorera point mon hôte & ne souillera point ma maison : Mais écoutez , hommes cruels , les supplications d'un

malheureux pere. J'ai une fille encore vierge , promise à l'un d'entre vous ; je vais l'amener pour vous être immolée ; mais seulement que vos mains sacrileges s'abstiennent de toucher au Lévite du Seigneur. Alors , sans attendre leur réponse , il court chercher sa fille pour racheter son hôte aux dépens de son propre sang.

Mais le Lévite , que jusqu'à cet instant la terreur rendoit immobile , se réveillant à ce déplorable aspect , prévient le généreux vieillard , s'élance au-devant de lui , le force à rentrer avec sa fille , & prenant lui-même sa compagne bien aimée , sans lui dire un seul mot , sans lever les yeux sur elle , l'entraîne jusqu'à la porte , & la livre à ces maudits. Aussi-tôt ils entourent la jeune fille à demi-morte , la saisissent , se l'arrachent sans pitié ; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés surprend une foible genisse , se jette sur elle & la déchire , au retour de l'abreuvoir. Oh misérables , qui détruisez votre espece par les plaisirs destinés à la reproduire , comment cette beauté mourante ne glace-t-elle

point vos féroces desirs? Voyez ses yeux déjà fermés à la lumière, ses traits effacés, son visage éteint; la pâleur de la mort a couvert ses joues, les violettes livides en ont chassé les roses, elle n'a plus de voix pour gémir, ses mains n'ont plus de force pour repousser vos outrages: Hélas! elle est déjà morte! Barbares, indignes du nom d'hommes; vos hurlemens ressemblent aux cris de l'horrible Hyène, & comme elle, vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechasse les bêtes farouches dans leurs tanières ayant dispersé ces brigands, l'infortunée use le reste de sa force à se traîner jusqu'au logis du vieillard; elle tombe à la porte la face contre terre & les bras étendus sur le seuil. Cependant, après avoir passé la nuit à remplir la maison de son hôte d'imprecations & de pleurs, le Lévitte prêt à sortir ouvre la porte & trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel spectacle pour son cœur déchiré! Il élève un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime: puis, adressant la parole à la jeune fille; lève-toi, lui dit-

il , fuyons la malédiction qui couvre cette terre : viens , ô ma compagne ! je suis cause de ta perte , je ferai ta consolation : périsse l'homme injuste & vil qui jamais te reprochera ta misere ; tu m'es plus respectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point : il se trouble , son cœur saisi d'effroi commence à craindre de plus grands maux : il l'appelle derechef , il regarde , il la touche ; elle n'étoit plus. O fille trop aimable , & trop aimée ! c'est donc pour cela que je t'ai tiré de la maison de ton pere ? Voilà donc le sort que te préparoit mon amour ? Il acheva ces mots prêt à la suivre , & ne lui survéquit que pour la venger.

Dès cet instant , occupé du seul projet dont son ame étoit remplie , il fut sourd à tout autre sentiment ; l'amour , les regrets , la pitié , tout en lui se change en fureur. L'aspect même de ce corps , qui devoit le faire fondre en larmes , ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs : il le contemple d'un œil sec & sombre ; il n'y voit plus qu'un objet de rage & de désespoir. Aidé de son serviteur , il le charge sur sa mon-

ture & l'emporte dans sa maison. Là, sans hésiter, sans trembler, le barbare ose couper ce corps en douze pieces ; d'une main ferme & sûre il frappe sans crainte, il coupe la chair & les os, il sépare la tête & les membres, & après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables, il les précède à Maspha, déchire ses vêtemens, couvre sa tête de cendres, se prosterne à mesure qu'ils arrivent & réclame à grands cris la justice du Dieu d'Israël.





CHANT TROISIEME.

CEPENDANT vous eussiez vu tout le Peuple de Dieu , s'émouvoir , s'assembler , sortir de ses demeures , accourir de toutes les Tribus à Maspha devant le Seigneur , comme un nombreux essaim d'abeilles se rassemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous , ils vinrent de toutes parts , de tous les cantons , tous d'accord comme un seul homme depuis Dán jusqu'à Beerfabée , & depuis Galaad jusqu'à Maspha.

Alors le Lévite s'étant présenté dans un appareil lugubre , fut interrogé par les anciens devant l'assemblée sur le meurtre de la jeune fille , & il leur parla ainsi : „ Je suis entré dans Gabaa „ ville de Benjamin avec ma femme „ pour y passer la nuit ; & les gens „ du pays ont entouré la maison où „ j'étois logé , voulant m'outrager & „ me faire périr. J'ai été forcé de livrer „ ma femme à leur débauche , & elle „ est morte en sortant de leurs mains.

» Alors j'ai pris son corps , je l'ai mis
» en pieces , & je vous les ai envoyées
» à chacun dans vos limites. Peuple du
» Seigneur , j'ai dit la vérité ; faites ce
» qui vous semblera juste devant le
» Très-haut. »

A l'instant il s'éleva dans tout Israël un seul cri , mais éclatant , mais unanime : Que le sang de la jeune femme retombe sur ses meurtriers. Vive l'Eternel ! nous ne rentrerons point dans nos demeures , & nul de nous ne retournera sous son toit que Gabaa ne soit exterminé. Alors le Léviste s'écria d'une voix forte : béni soit Israël qui punit l'infamie & venge le sang innocent. Fille de Bethléem , je te porte une bonne nouvelle ; ta mémoire ne restera point sans honneur. En disant ces mots , il tomba sur sa face , & mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent rassemblés & mis dans le même sépulcre , & tout Israël pleura sur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencerent par un serment solennel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux portant armes , & l'on choisit dix

de cent, cent de mille , & mille de dix mille , la dixieme partie du peuple entier , dont on fit une armée de quarante mille hommes qui devoit agir contre Gabaa , tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions & de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Ensuite le Peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur , en disant : quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin ? Et le Seigneur répondit ; c'est le sang de Juda qui crie vengeance ; que Juda soit votre chef.

Mais avant de tirer le glaive contre leurs freres , ils envoyerent à la Tribu de Benjamin des Hérauts , lesquels dirent aux Benjamites. Pourquoi cette horreur se trouve-t-elle au milieu de vous ? Livrez-nous ceux qui l'ont commise , afin qu'ils meurent , & que le mal soit ôté du sein d'Israël.

Les farouches enfans de Jémini , qui n'avoient pas ignoré l'assemblée de Maspha , ni la résolution qu'on y avoit prise , s'étant préparés de leur côté , crurent que leur valeur les dispensoit d'être justes. Ils n'écouterent point l'exhortation de leurs freres , & , loin de leur accorder la satisfaction qu'ils

leur devoient, ils sortirent en armes de toutes les villes de leurs partages, & accoururent à la défense de Gabaa, sans se laisser effrayer par le nombre, & résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de Gabaa, au nombre de sept cents hommes bien aguerris, maniant les armes des deux mains avec la même adresse, & tous si excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu, sans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée & ayant élu ses chefs vint camper devant Gabaa, comptant emporter aisément cette place. Mais les Benjamites étant fortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la poursuivent avec furie, la terreur les précède & la mort les suit. On voyoit les forts d'Israël en déroute tomber par milliers sous leur épée, & les champs de Rama se couvrir de cadavres, comme les fables d'Elath se couvrent des nuées de sauterelles qu'un vent brûlant apporte & tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat : mais leurs freres ne se découragerent point,

& se fiant à leur force & à leur grand nombre encore plus qu'à la justice de leur cause , ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de risquer un nouveau combat , ils étoient montés la veille devant le Seigneur , & pleurant jusqu'au soir en sa présence ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais il leur dit : allez & combattez ; votre devoir dépend-il de l'événement ?

Comme ils marchaient donc vers Gabbaa , les Benjamites firent une sortie par toutes les portes , & tombant sur eux avec plus de fureur que la veille , il les défirent , & les poursuivirent avec un tel acharnement , que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors tout le peuple vint derechef se prosterner & pleurer devant le Seigneur , & jeûnant jusqu'au soir , ils offrirent des oblations & des sacrifices. Dieu d'Abraham , disoient-ils en gémissant , ton peuple , épargné tant de fois dans ta juste colere , périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein ? Puis , s'étant présentés devant l'Arche redoutable , & consultant derechef le Seigneur par la bou-

che de Phinéas fils d'Eléazar, ils lui dirent : marcherons-nous encore contre nos freres, ou laisserons-nous en paix Benjamin ? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre : Marchez , & ne vous fiez plus en votre nombre ; mais au Seigneur qui donne & ôte le courage comme il lui plaît : demain je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déjà dans leurs cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide & sûre succédant à leur brutale impétuosité les éclaire & les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, & ne s'y présentent plus en forcenés , mais en hommes sages & braves qui savent vaincre sans fureur , & mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derriere le côteau de Gabaa , & se rangent en bataille avec le reste de leur armée , ils attirent loin de la ville les Benjamites , qui , sur leurs premiers succès , pleins d'une confiance trompeuse sortent plutôt pour les tuer que pour les combattre ; ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui cede & recule à dessein devant eux ; ils arrivent après elle jusqu'ou se joignent les chemins de Béthel & de Gabaa , & crient en s'animant au carnage ; ils

tombent devant nous comme les premières fois. Aveugles , qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne voient pas l'Ange de la vengeance qui vole déjà sur leurs rangs , armé du glaive exterminateur.

Cependant le corps de troupes caché derrière le coteau , sort de son embuscade en bon ordre , au nombre de dix mille hommes , & s'étendant autour de la Ville , l'attaque , la force , en passe tous les habitans au fil de l'épée , puis élevant une grande fumée , il donne à l'armée le signal convenu , tandis que le Benjamite acharné , s'excite à poursuivre sa victoire.

Mais les forts d'Israël ayant apperçu le signal , firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites , surpris de voir les bataillons d'Israël se former , se développer , s'étendre , fondre sur eux , commencèrent à perdre courage , & tournant le dos , ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour , ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints , & fuyant en déroute vers le désert , ils furent environnés , poursuivis , tués , foulés aux pieds ;

tandis que divers détachemens entrant dans les Villes , y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colere & de meurtre , presque toute la Tribu de Benjamin , au nombre de vingt-six mille hommes , périt sous l'épée d'Israël , savoir , dix-huit mille hommes dans leur premiere retraite depuis Menuha jusqu'à l'Est du côteau , cinq mille dans la déroute vers le désert , deux mille qu'on atteignit près de Guidhon , & le reste dans les places qui furent brûlées , & dont tous les habitans hommes & femmes , jeunes & vieux , grands & petits , jusqu'aux bêtes , furent mis à mort , sans qu'on fit grace à aucun : en sorte que ce beau pays , auparavant si vivant , si peuplé , si fertile , & maintenant moissonné par la flamme & par le fer , n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres & d'ossements.

Six cents hommes seulement , dernier reste de cette malheureuse Tribu échapperent au glaive d'Israël , & se réfugièrent au rocher de Rhimmon , où ils resterent cachés quatre mois , pleurant trop tard le forfait de leurs freres , & la misere où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le

le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint & se rassemblant devant la maison du Dieu fort, éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages, lui offrant des holocaustes & des actions de grâces ; puis élevant sa voix, il pleura ; il pleura sa victoire après avoir pleuré sa défaite. Dieu d'Abraham, s'écrioient-ils dans leur affliction, ah ! où sont tes promesses, & comment ce mal est-il arrivé à ton peuple qu'une Tribu soit éteinte en Israël ? Malheureux humains qui ne savez ce qui vous est bon, vous avez beau vouloir sanctifier vos passions ; elles vous punissent toujours des excès qu'elles vous font commettre, & c'est en exauçant vos vœux injustes que le Ciel vous les fait expier.



CHANT QUATRIEME.

APRÈS avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colere , les enfans d'Israël y chercherent quelque remède qui pût rétablir en son entier la race de Jacob mutilée. Emus de compassion pour les six cents hommes réfugiés au rocher de Rhimmon, ils dirent ; que ferons-nous pour conserver ce dernier & précieux reste d'une de nos Tribus presque éteinte ? Car ils avoient juré par le Seigneur , disant ; si jamais aucun d'entre nous donne sa fille au fils d'un enfant de Jémini & mêle son sang au sang de Benjamin. Alors pour éluder un serment si cruel , méditant de nouveaux carnages , ils firent le dénombrement de l'armée , pour voir si , malgré l'engagement solennel , quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre , & il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manassé , regardant moins à la punition du crime qu'à l'effusion du sang fraternel , s'étoit refusée

à des vengeances plus atroces que le forfait, sans considérer que le parjure & la désertion de la cause commune sont pires que la cruauté. Hélas ! la mort, la mort barbare fut le prix de leur injuste pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Israël reçurent & exécuterent cet ordre effroyable ; Allez, exterminatez Jabès de Galaad & tous ses habitans, hommes, femmes, enfans, excepté les seules filles vierges que vous amenez au camp, afin qu'elles soient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainsi pour réparer la désolation de tant de meurtres, ce peuple farouche en commit de plus grands ; semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrasées, lesquels, tombés à terre après leur premier effet, se relevent avec une impétuosité nouvelle, & dans leurs bonds inattendus, renversent & détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste, Israël envoya des paroles de paix aux six cents de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon ; & ils revinrent parmi leurs freres. Leur retour ne fut point un retour de joie : ils avoient la contenance abattue & les yeux baissés ; la

honte & le remords couvroient leurs visages, & tout Israël consterné, poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses Tribus bénites, de laquelle Jacob avoit dit : « Benjamin » est un loup dévorant; au matin il » déchirera sa proie, & le soir il parta- » gera le butin ».

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, & qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre cents, & on les donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides, dont on vient d'égorger les freres, les peres, les meres devant leurs yeux, & qui reçoivent des liens d'attachement & d'amour par des mains dégoûtantes du sang de leurs proches ! Sexe toujours esclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, & qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être, qu'en le laissant égal à lui.

Malgré ce terrible expédient, il restoit deux cents hommes à pourvoir, & ce peuple, cruel dans sa pitié même & à qui le sang de ses freres coûtoit si peu, songeoit peut-être à faire pour eux de

nouvelles veuves , lorsqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens leur dit : hommes Israélites , écoutez l'avis d'un de vos freres. Quand vos mains se lasseront-elles du meurtre des innocens ? Voici les jours de la solemnité de l'Eternel en Silo. Dites ainsi aux enfans de Benjamin : Allez , & mettez des embûches aux vignes ; puis quand vous verrez que les filles de Silo sortiront pour danser avec des flûtes , alors vous les envelopperez , & ravissant chacun sa femme , vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les peres ou les freres des jeunes filles viendront se plaindre à nous , nous leur dirons ; ayez pitié d'eux pour l'amour de nous & de vous-mêmes qui êtes leurs freres ; puisque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre & ne pouvant leur donner nos filles contre le serment , nous serons coupables de leur perte si nous les laissons périr sans descendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainsi qu'il leur fut dit , & lorsque les jeunes filles sortirent de Silo pour danser , ils s'élancerent & les environnerent. La craintive troupe fuit , se disperse ;

la terreur succede à leur innocente gaieté ; chacune appelle à grands cris ses compagnes , & court de toutes ses forces. Les ceps déchirent leurs voiles , la terre est jonchée de leurs parures , la course anime leur teint & l'ardeur des ravisseurs. Jeunes beautés où courez-vous ? En fuyant l'oppresser qui vous poursuit vous tombez dans des bras qui vous enchainent. Chacun ravit la sienne , & s'efforçant de l'appaier l'effraye encore plus par ses caresses que par la violence. Au tumulte qui s'élève , aux cris qui se font entendre au loin , tout le peuple accourt ; les peres & meres écartent la foule & veulent dégager leurs filles ; les ravisseurs autorisés défendent leur proie ; enfin les anciens font entendre leur voix , & le peuple , ému de compassion pour les Benjamites s'intéresse en leur faveur.

Mais les peres , indignés de l'outrage fait à leurs filles ne cessent point leurs clameurs. Quoi ! s'écrioient-ils avec véhémence , des filles d'Israël seront-elles asservies & traitées en esclaves sous les yeux du Seigneur ? Benjamin nous sera-t-il comme le Moabite & l'Iduméen ? Où est la liberté du peuple de Dieu ? partagée entre la justice & la

pitie, l'assemblée prononce enfin que les captives seront remises en liberté & décideront elles-mêmes de leur sort. Les ravisseurs forcés de céder à ce jugement les relâchent à regret, & tâchent de substituer à la force des moyens plus puissans sur leurs jeunes cœurs. Aussi-tôt elles s'échappent & fuient toutes ensemble; ils les suivent, leur tendent les bras, & leur crient; filles de Silo, ferez-vous plus heureuses avec d'autres? Les restes de Benjamin sont-ils indignes de vous fléchir? Mais plusieurs d'entr'elles, déjà liées par des attachemens secrets palpitoient d'aise d'échapper à leurs ravisseurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de sa mere qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux sur le jeune Elmacin auquel elle étoit promise; & qui venoit plein de douleur & de rage la dégager au prix de son sang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie & ne peut parler; la course & l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite apperçoit ce transport, ce coup-d'œil; il devine tout, il gémit & prêt à se retirer il voit arriver le pere d'Axa.

C'étoit le même vieillard auteur du

conseil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre ; mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive , & la prenant par la main : Axa , lui dit - il , tu connois mon cœur ; j'aime Elmacin , il eût été la consolation de mes vieux jours : mais le salut de ton peuple & l'honneur de ton pere doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir ma fille , & sauve-moi de l'opprobre parmi mes freres ; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête & soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux , elle rencontre ceux de son vénérable pere. Ils ont plus dit que sa bouche : elle prend son parti. Sa voix foible & tremblante prononce à peine dans un foible & dernier adieu le nom d'Elmacin qu'elle n'ose regarder , & se retournant à l'instant demi-morte , elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance & fait signe de la main. Puis élevant la voix : écoute , ô Axa , lui dit-il , mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à toi je ne ferai jamais à nulle autre : le seul souve-

nir de nos jeunes ans que l'innocence & l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête , jamais le vin n'a mouillé mes levres , mon corps est aussi pur que mon cœur , Prêtres du Dieu vivant , je me voue à son service ; recevez le Nazaréen du Seigneur.

Aussi-tôt , comme par une inspiration subite , toutes les filles , entraînées par l'exemple d'Axa imitent son sacrifice , & renonçant à leurs premières amours , se livrent aux Benjamites qui les suivoient. A ce touchant aspect il s'élève un cri de joie au milieu du Peuple. Vierges d'Ephraïm , par vous Benjamin va renaître. Béni soit le Dieu de nos pères : il est encore des vertus en Israël.






LETTRES A SARA.

Jam nec spes animi credula mutui.

Hor.



AVERTISSEMENT.

 N comprendra sans peine comment une espece de défi a pu faire écrire ces quatre Lettres. On demandoit si un Amant d'un demi-siècle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a semblé qu'on pouvoit se laisser surprendre à tout âge, qu'un Barbon pouvoit même écrire jusqu'à quatre Lettres d'amour, & intéresser encore les honnêtes-gens, mais qu'il ne pouvoit aller jusqu'à six sans se déshonorer. Je n'ai pas besoin de dire ici mes raisons, on peut les sentir en lisant ces Lettres ; après leur lecture on en jugera.

LETTRES

A SARA.



PREMIERE LETTRE.

TU lis dans mon cœur , jeune Sara ; tu m'as pénétré , je le fais , je le sens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air fatigant , à tes oruelles bontés , à tes méprisantes , agaceries , je vois que tu jouis en secret de ma misere ; tu t'applaudis avec un souris moqueur du désespoir où tu plonges un malheureux , pour qui l'amour n'est plus qu'un opprobre. Tu te trompes , Sara , je suis à plaindre , mais je ne suis point à railler : je ne suis point digne de mépris , mais de pitié , parce que je ne m'en impose ni sur ma figure ni sur mon âge , qu'en aimant je me sens indigne de plaire , & que la fatale illusion qui m'égare ; m'empêche de te voir telle que tu es , sans m'empêcher de me voir tel

que je suis. Tu peux m'abuser sur tout , hormis sur moi-même : tu peux me persuader tout au monde , excepté que tu puisses partager mes feux infernaux. C'est le pire de mes supplices de me voir comme tu me vois ; tes trompeuses caresses ne sont pour moi qu'une humiliation de plus , & j'aime avec la certitude affreuse de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien , oui , je t'adore ; oui , je brûle pour toi de la plus cruelle des passions. Mais tente si tu l'oses , de m'enchaîner à ton char comme un soupirant à cheveux gris , comme un amant barbon qui veut faire l'agréable , & , dans son extravagant délire , s'imaginer avoir des droits sur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire , ô Sara , ne t'en flattes pas : tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuser avec le jargon de la galanterie , ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs , mais ils sont moins d'amour que de rage. Ris , si tu veux , de ma foiblesse ; tu ne riras pas , au moins , de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma passion , parce que l'humiliation est

toujours cruelle, & que le dédain est dur à supporter : mais ma passion, toute folle qu'elle est, n'est point emportée ; elle est à la fois vive & douce comme toi. Privé de tout espoir, je suis mort au bonheur & ne vis que de ta vie. Tes plaisirs sont mes seuls plaisirs ; je ne puis avoir d'autres jouissances que les tiennes, ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon Rival même si tu l'aimois ; si tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il pût mériter ton amour ; qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement & te rendre plus heureuse. C'est le seul desir permis à quiconque ose aimer sans être aimable. Aime & sois aimée, ô Sara. Vis contente, & je mourrai content.





S E C O N D E L E T T R E .

PUISQUE je vous ai écrit , je veux vous écrire encore. Ma première faute en attire une autre ; mais je saurai m'arrêter , foyez-en sûre ; & c'est la manière dont vous m'avez traité durant mon délire , qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en serai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez , je le fais , vous l'avez lue. Oui , vous mentez sans me rien dire , par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous êtes la même qu'auparavant , c'est parce que vous avez été toujours fausse , & la simplicité que vous affectez avec moi , me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter ; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds : vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être : vous voulez me donner en spectacle à vous-même , peut-être à d'autres , &

vous ne vous croyez pas assez triomphante , si je ne suis déshonoré.

Je vois tout cela , fille artificieuse , dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez m'en imposer , dans cette feinte égalité par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute , en paroissant vous-même n'en rien savoir. Encore une fois , vous avez lu ma lettre ; je le fais , je l'ai vu. Je vous ai vu , quand j'entrois dans votre chambre , poser précipitamment le livre où je l'avois mise ; je vous ai vu rougir & marquer un moment de trouble. Trouble seducteur & cruel qui peut-être est encore un de vos pièges , & qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aspect qui m'agite encore ? Cent fois en un instant , prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse , que de combats , que d'efforts pour me retenir ! Je sortis pourtant , je sortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fière , ô Sara , d'un penchant que je peux vaincre , puisqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné ! J'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai-

je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi , ne fût-ce que pour me tyranniser ! mais daigner tyranniser un amant grison , feroit lui faire trop d'honneur encore. Non , tu n'as point d'autre art que ton indifférence ; ton dédain fait toute ta coquetterie , tu me désolés sans songer à moi. Je suis malheureux jusqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules , & tu méprises ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre , & tu l'as oubliée ; tu ne m'as point parlé de mes maux , parce que tu n'y songeais plus. Quoi ! je suis donc nul pour toi ? Mes fureurs , mes tourmens , loin d'exciter ta pitié , n'excitent pas même ton attention ? Ah ! où est cette douceur que tes yeux promettent ? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer ?.. Barbare !.. insensible à mon état tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une ame ; elle ment , tu n'as que de la férocité... Ah Sara ! j'aurais attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misère.



TROISIEME LETTRE.

ENFIN , rien ne manque plus à ma honte , & je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit , mes combats , mes résolutions , ma constance ? Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui , moi ! j'ai fait l'amour en jeune-homme ? j'ai passé deux heures aux genoux d'un enfant ? j'ai versé sur ses mains des torrens de larmes ? j'ai souffert qu'elle me consolât , qu'elle me plaignit , qu'elle effuyât mes yeux ternis par les ans ? j'ai reçu d'elle des leçons de raison , de courage ? j'ai bien profité de ma longue expérience & de mes tristes réflexions ! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante ! Ah , je n'ai donc vécu que pour me déshonorer ! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentimens plus honnêtes : mais non , je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires , dans le délire où tu me plonges , dans l'abaissement où tu m'as réduit.

Quand je m'imagine à mon âge à genoux devant toi, tout mon cœur se soulève & s'irrite; mais il s'oublie & se perd dans les ravissemens que j'y ai sentis. Ah! je ne me voyois pas alors; je ne voyois que toi, fille adorée: tes charmes, tes sentimens, tes discours remplissoient, formoient tout mon être: j'étois jeune de ta jeunesse, sage de ta raison, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami? Hélas! cette tendresse de pere que tu me demandois d'un ton si touchant, ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi, me faisoient bientôt rentrer en moi-même: tes propos si tendres, tes caresses si pures m'enchantotent & me déchiroient, des pleurs d'amour & de rage couloient de mes yeux. Je sentoie que je n'étois heureux que par ma misere, & que si j'eusse été plus digne de plaire, je n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendrissement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le fais, mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux?

J'ai senti tomber sur ma joue une de tes larmes ? O cette larme , quel embrasement dévorant elle a causé ! & je ne serois pas le plus heureux des hommes ? Ah , combien je le suis au-dessus de ma plus orgueilleuse attente !

Oui , que ces deux heures reviennent sans cesse , qu'elles remplissent de leur retour ou de leur souvenir le reste de ma vie. Eh ! qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai senti dans cette attitude ? J'étois humilié , j'étois insensé , j'étois ridicule ; mais j'étois heureux , & j'ai goûté dans ce court espace plus de plaisirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui , Sara , oui , charmante Sara , j'ai perdu tout repentir , toute honte ; je ne me souviens plus de moi ; je ne sens que le feu qui me dévore ; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres ? J'ai pour toi le cœur d'un jeune homme , & cela me suffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ses glaces , son sein n'est pas moins embrasé.



QUATRIEME LETTRE.

QUOI ! c'étoit vous que je redoutois ; c'étoit vous que je rougissais d'aimer ? O Sara , fille adorable , ame plus belle que ta figure ! si je m'estime désormais quelque chose , c'est d'avoir un cœur fait pour sentir tout ton prix. Oui , sans doute , je rougis de l'amour que j'avois pour toi , mais c'est parce qu'il étoit trop rampant , trop languissant , trop foible , trop peu digne de son objet. Il y a six mois que mes yeux & mon cœur dévorent tes charmes , il y a six mois que tu m'occupes seule & que je ne vis que pour toi : mais ce n'est que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois & que des discours dignes du Ciel sortoient de ta bouche , je croyois voir changer tes traits , ton air , ton port , ta figure ; je ne fais quel feu surnaturel luisoit dans tes yeux , des rayons de lumière sembloient t'entourer. Ah Sara ! si réellement tu n'es pas une mortelle , si tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener

un cœur qui s'égare , dis-le moi ; peut-être il est tems encore. Ne laisse plus profaner ton image par des desirs formés malgré moi. Hélas ! si je m'abuse dans mes vœux , dans mes transports , dans mes téméraires hommages , guériss-moi d'une erreur qui t'offense , apprendsmoi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez subjugué , Sara , de toutes les manieres , & si vous me faites aimer ma folie , vous me la faites cruellement sentir. Quand je compare votre conduite à la mienne , je trouve un sage dans une jeune fille , & je ne sens en moi qu'un vieux enfant. Votre douceur , si pleine de dignité , de raison , de bienfaisance , m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus sévère ; elle m'a fait plus rougir de moi que n'eussent fait vos reproches ; & l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos discours m'a fait aisément connoître que je n'aurois pas dû vous exposer à me les tenir deux fois. Je vous entends , Sara , & j'espère vous prouver aussi que si je ne suis pas digne de vous plaire par mon amour , je le suis par les sentimens qui l'accompagnent. Mon égarement sera aussi court qu'il a été grand , vous me

l'avez montré, cela suffit; j'en aurai fortir; soyez-en sûre: quelque aliéné que je puisse être, si j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des censures vous ne m'avez donné que des avis, & vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je fais me le dire; je fais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné, & si j'ai pu faire une bassesse sans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'est moins mon âge que le vôtre qui me rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me monstroient que ma honte & me cachoient vos dangers. Hélas! quels dangers? Je n'étois pas assez vain pour en supposer: je n'imaginois pas pouvoir tendre un piège à votre innocence, & si vous eussiez été moins vertueuse, j'étois un suborneur sans en rien savoir.

O Sara! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses, & tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes,

mes , sa voix me parle & je le suivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs ! Que ne les puis-je oublier moi-même ! Mais non , je le sens , j'en ai pour la vie , & le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'est mon sort de brûler jusqu'à mon dernier soupir d'un feu que rien ne peut éteindre , & auquel chaque jour ôte un degré d'espérance & en ajoute un de déraison. Voilà ce qui ne dépend pas de moi ; mais voici , Sara , ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la faussa jamais , que je ne vous reparlerai de mes jours de cette passion ridicule & malheureuse que j'ai pu peut-être empêcher de naître , mais que je ne puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai pas , j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impose à mes yeux le même silence qu'à ma bouche ; mais de grace imposez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triste secret. Je suis à l'épreuve de tout , hors de vos regards : vous savez trop combien il vous est aisé de me rendre parjure. Un triomphe si sûr pour vous & si flétrissant pour moi , pourroit il flatter votre belle

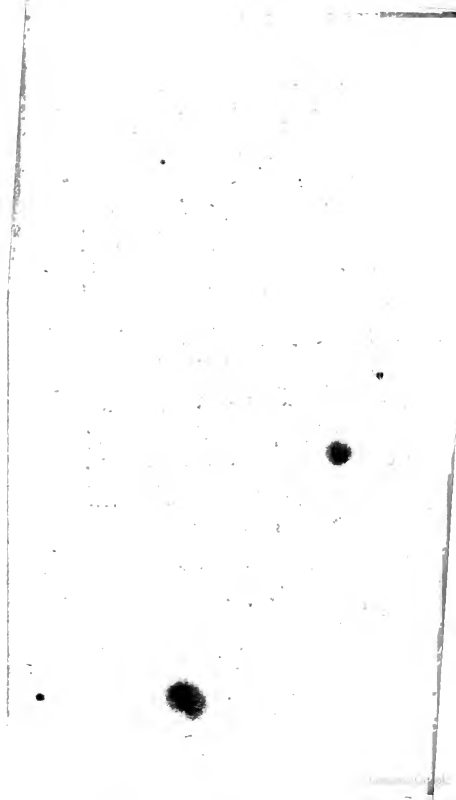
ame ? Non , divine Sara , ne profane pas le temple où tu es adorée , & laisse au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux secret qui m'est échappé ; il est trop tard , il faut qu'il vous reste , & il est si peu intéressant pour vous qu'il seroit bientôt oublié si l'aveu ne s'en renouvelloit sans cesse. Ah ! je serois trop à plaindre dans ma misère si jamais je ne pouvois me dire que vous la plaignez , & vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en consoler. Vous me verrez toujours tel que je dois être , mais connoissez - moi toujours tel que je suis : vous n'aurez plus à censurer mes discours , mais souffrez mes lettres ; c'est tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme d'une Divinité devant laquelle on impose silence à ses passions. Vos vertus suspendront l'effet de vos charmes ; votre présence purifiera mon cœur ; je ne craindrai point d'être un séducteur en ne vous disant rien qu'il ne vous convienne d'entendre ; je cesserai de me croire ridicule quand vous ne me verrez jamais tel ; & je voudrai n'être plus

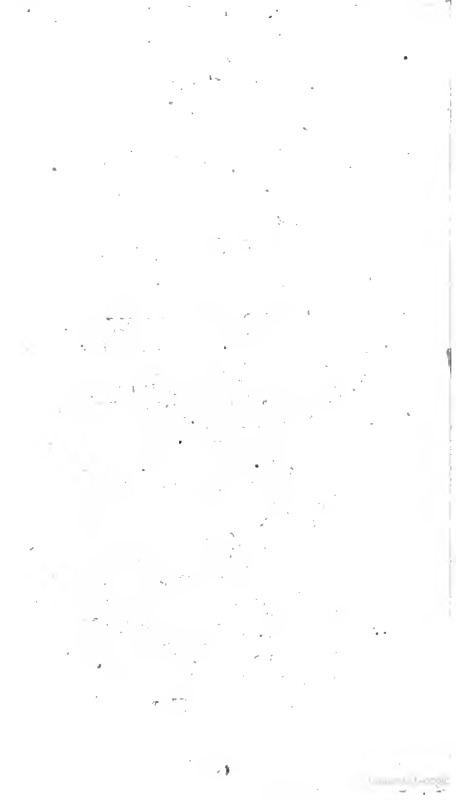
coupable, quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

Mes Lettres? Non. Je ne dois pas même desirer de vous écrire, & vous ne devez le souffrir jamais. Je vous estimerois moins si vous en étiez capable. Sara, je te donne cette arme, pour t'en servir contre moi. Tu peux être dépositaire de mon fatal secret, tu n'en peux être la confidente. C'est assez pour moi que tu le saches, ce seroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai : qu'aurois-je de plus à te dire? Bannis-moi, méprise-moi désormais, si tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choisi. Sans pouvoir te fuir, je te dis adieu pour la vie. Ce sacrifice étoit le dernier qui me restoit à te faire. C'étoit le seul qui fût digne de tes vertus & de mon cœur.





LA REINE
FANTASQUE;
CONTE.



LA REINE

FANTASQUE,

CONTE.

IL y avoit autrefois un Roi qui aimoit son peuple. Cela commence comme un conte de Fée, interrompit le Druide ? C'en est un aussi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit son peuple, & qui, par conséquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ses efforts pour trouver des Ministres aussi bien intentionnés que lui ; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choses qu'il pouvoit dérober à leur mal-faisante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ses sujets heureux, il agissoit en conséquence, & une conduite si singulière lui donnoit parmi les Grands un ridicule ineffaçable. Le peuple le bénissoit, mais à la Cour il passoit pour un fou.

A cela près, il ne manquoit pas de mérite ; aussi s'appelloit-il Phénix.

Si ce Prince étoit extraordinaire , il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive , étourdie , capricieuse , folle par la tête , sage par le cœur , bonne par tempérament , méchante par caprice ; voilà en quatre mots le portrait de la Reine. Fantafque étoit son nom : nom célèbre qu'elle avoit reçu de ses ancêtres en ligne féminine , & dont elle soutenoit dignement l'honneur. Cette personne si illustre & si raisonnable , étoit le charme & le supplice de son cher époux , car elle l'aimoit aussi fort sincèrement , peut-être à cause de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entr'eux , ils passerent plusieurs années sans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le Roi en étoit pénétré de chagrin , & la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon Prince ne se sentoit pas tout seul : elle s'en prenoit à tout le monde de ce qu'elle n'avoit point d'enfans ; il n'y avoit pas un courtisan à qui elle ne demandât étourdiment quelque secret pour en avoir , & qu'elle ne rendit responsable du mauvais succès.

Les médecins ne furent point oubliés ; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune , & ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fît préparer très-soigneusement , pour avoir le plaisir de la leur jeter au nez , à l'instant qu'il la falloit prendre. Les Derviches eurent leur tour ; il fallut recourir aux neuvaines , aux vœux , sur-tout aux offrandes ; & malheur aux desservans des Temples où sa Majesté alloit en pèlerinage : elle fourrageoit tout , & sous prétexte d'aller respirer un air prolifique , elle ne manquoit jamais de mettre sens dessus-dessous toutes les cellules des Moines. Elle portoit aussi leurs reliques , & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages : tantôt c'étoit un cordon blanc , tantôt une ceinture de cuir , tantôt un capuchon , tantôt un scapulaire ; il n'y avoit sorte de mascarade monastique dont sa dévotion ne s'avisât ; & comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante sous tous ces déguisemens , elle n'en quittoit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin , à force de dévotions si bien faites , à force de médecines si sagement employées , le ciel & la terre exaucerent

les vœux de la Reine ; elle devint grosse au moment qu'on commençoit à en désespérer. Je laisse à deviner la joie du Roi & celle du peuple. Pour la sienne, elle alla , comme toutes ses passions , jusqu'à l'extravagance : dans ses transports , elle castoit & brisoit tout , elle embrassoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit , hommes ; femmes , courtisans , valets ; c'étoit risquer de se faire étouffer que se trouver sur son passage. Elle ne connoissoit point , disoit-elle , de ravissement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à son aise , dans ses momens de mauvaise humeur.

Comme la grossesse de la Reine avoit été long-tems inutilement attendue , elle passoit pour un de ces événemens extraordinaires , dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues , les moines à leurs reliques , le peuple à ses prieres , & le Roi à son amour. Chacun s'intéressoit à l'enfant qui devoit naître , comme si ç'eût été le sien , & tous faisoient des vœux sinceres pour l'heureuse naissance du Prince , car on en vouloit un ; & le peuple , les Grands & le Roi réunissoient leurs desir's sur ce point. La Reine

trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui prescrire de qui elle devoit accoucher, & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille; ajoutant qu'il lui paroissoit assez singulier que quelqu'un osât lui disputer le droit de disposer d'un bien qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison; elle lui dit nettement que ce n'étoient point-là ses affaires, & s'enferma dans son cabinet pour boudier; occupation chérie à laquelle elle employoit régulièrement au moins six mois de l'année. Je dis six mois, non de suite; ç'eût été autant de repos pour son mari, mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le sexe de l'enfant; mais il étoit au désespoir qu'elle donnât ainsi ses travers en spectacle à toute la Cour. Il eût sacrifié tout au monde pour que l'estime universelle eût justifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occasion ne fut pas la seule folie que lui eût fait faire le ridicule espoir de rendre sa femme raisonnable.

Ne sachant plus à quel Saint se vouer il eut recours à la Fée Discrete son amie , & la protectrice de son royaume. La Fée lui conseilla de prendre les voies de la douceur , c'est-à-dire de demander excuse à la Reine. Le seul but , lui dit-elle , de toutes les fantaisies des femmes est de désorienter un peu la morgue masculine , & d'accoutumer les hommes à l'obéissance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme , est d'extravaguer avec elle. Dès le moment que vous cesserez de contrarier ses caprices , assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir , & qu'elle n'attend pour devenir sage , que de vous avoir rendu bien complètement fou. Faites - donc les choses de bonne grace , & tâchez de céder en cette occasion , pour obtenir tout ce que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée , & pour se conformer à son avis , s'étant rendu au cercle de la Reine , il la prit à part , lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir contesté contre elle mal-à-propos , & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par sa complaisance , de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours , en disputant impoliment contre elle.

Fantafque qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule de tout le ridicule de cette affaire , se hâta de lui répondre , que sous cette excuse ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les disputes précédentes , mais que puisque les torts d'un mari n'autorisoient point ceux d'une femme, elle se hâtoit de céder en cette occasion comme elle avoit toujours fait : Mon prince & mon époux , ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon , & je fais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand sa Majesté m'honore des marques de sa tendresse , c'est moins pour l'amour de moi que pour celui de son Peuple , dont l'intérêt ne l'occupe gueres moins la nuit que le jour , je dois imiter un si noble désintéressement , & je vais demander au Divan un mémoire instructif du nombre & du sexe des enfans qui conviennent à la famille Royale ; mémoire important au bonheur de l'Etat & sur lequel toute Reine doit apprendre à régler sa conduite pendant la nuit.

Ce beau foliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention , & je vous laisse à penser combien d'éclats

de rire furent mal-adroitement étouffés. Ah ! dit tristement le Roi en haussant les épaules ; je vois bien que quand on a une femme folle on ne peut éviter d'être un sot.

La Fée Discrete dont le sexe & le nom contrastoient quelquefois plaisamment dans son caractère , trouva cette querelle si réjouissante qu'elle résolut de s'en amuser jusqu'au bout. Elle dit publiquement au Roi qu'elle avoit consulté les Cometes qui président à la naissance des Princes , & qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naîtroit de lui seroit un garçon ; mais en secret elle assura la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantastique aussi raisonnable qu'elle avoit été capricieuse jusqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaisance infinies qu'elle prit toutes les mesures possibles pour désoler le Roi & toute la Cour. Elle se hâta de faire faire une layette des plus superbes , affectant de la rendre si propre à un garçon qu'elle devint ridicule à une fille ; il fallut dans ce dessein changer plusieurs modes ; mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de

pierreries & voulut absolument que le Roi nommât d'avance le Gouverneur & le Précepteur du jeune Prince.

Si-tôt qu'elle fut sûre d'avoir une fille elle ne parla que de son fils , & n'omit aucune des précautions inutiles qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les Grands & les Magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble , disoit-elle à la Fée , voir d'un côté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'enfant , & de l'autre sa sacrée Majesté baisser les yeux , & dire en balbutiant : je croyois.... la Fée m'avoit pourtant dit... Messieurs , ce n'est pas ma faute ; & d'autres apophthegmes aussi spirituels recueillis par les savans de la Cour & bientôt portés jusqu'aux extrémités des Indes.

Elle se représentoit avec un plaisir malin le désordre & la confusion que ce merveilleux événement alloit jeter dans toute l'assemblée. Elle se figuroit d'avance les disputes , l'agitation de toutes les Dames du Palais pour réclamer , ajuster , concilier en ce moment imprévu

les droits de leurs importantes charges , & toute la Cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut aussi dans cette occasion qu'elle inventa le décent & spirituel usage de faire haranguer par les Magistrats en robe , le Prince nouveau-né. Phénix voulut lui représenter que c'étoit avilir la Magistrature à pure perte & jeter un comique extravagant sur tout le cérémonial de la Cour , que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit Marmot avant qu'il le pût entendre , ou du moins y répondre.

Eh tant mieux ! reprit vivement la Reine , tant mieux pour votre fils ! Ne feroit-il pas trop heureux que toutes les bêtises qu'ils ont à lui dire fussent épuisées avant qu'il les entendit , & voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raison des discours propres à le rendre fou ? Pour Dieu , laissez-les haranguer tout leur bien aïse , tandis qu'on est sûr qu'il n'y comprend rien , & qu'il a l'ennui de moins : vous devez favoir de reste qu'on n'en est pas toujours quitte à si bon marché. Il en fallut passer par-là , & de l'ordre exprès de sa Majesté les Présidens du Sénat & des Académies commencèrent à composer ,

étudier, raturer, & feuilleter leur Vau-moriere & leur Démosthene pour apprendre à parler à un Embryon.

Enfin le moment critique arriva. La Reine sentit les premieres douleurs avec des transports de joie dont on ne s'avise gueres en pareille occasion. Elle se plaignoit de si bonne grace & pleuroit d'un air si riant qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussi-tôt ce fut dans tout le palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Ministres, d'autres le Senat, le plus grand nombre & les plus pressés alloient pour aller & roulant leur tonneau comme Diogene, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la derniere personne à qui l'on songea fut l'accoucheur, & le Roi que son trouble mettoit hors de lui ayant demandé par mégarde une sage-femme, cette inadvertance excita parmi les Dames du Palais des ris immodérés qui, joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantafque eût gardé de son mieux le fecret de la Fée, il n'avoit pas laiffé de transpirer parmi les femmes de fa maifon, & celles-ci le garderent fi foigneufement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la Ville, de forte qu'il n'y avoit depuis long-tems que le Roi feul qui n'en fût rien. Chacun étoit donc attentif à la fcene qui fe préparoit; l'intérêt public fourniffant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la Famille Royale, ils fe faifoient une fête d'épier la contenance de leurs Majeftés, & de voir comment avec deux promeffes contradictoires, la Fée pourroit fe tirer d'affaires & conferver fon crédit.

Oh çà, Monfeigneur, dit Jalamir au Druide en s'interrompant; convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les regles: car vous fentez bien que voici le moment des digreffions, des portraits, & de cette multitude de belles chofes que tout auteur homme d'efprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéreffant pour amufer fes lecteurs! Comment, par Dieu, dit le Druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'affez fots pour

lire tout cet esprit-là ? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de M. l'Auteur, on a bientôt couvert son étalage des feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penses-tu que tes propos vaillent mieux que l'esprit des autres, & que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendrait qu'à toi de la faire ? Vraiment, il ne falloit que le dire pour le prouver. Et malheureusement je n'ai pas, moi, la ressource de tourner les feuillets. Consolerez-vous, lui dit doucement Jalamir ; d'autres les tourneront pour vous si jamais on écrit ceci. Cependant, considérez que voilà toute la Cour rassemblée dans la chambre de la Reine ; que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule, peut-être, que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, répartit plaisamment le Druide ; je ne les connoîtrai que trop par leurs actions : fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, & n'en dis mot s'ils sont inutiles : je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en

vais tout bêtement reprendre le fil ; mais conter pour conter est d'un ennui : vous ne savez pas combien de belles choses vous allez perdre ! Aidez-moi , je vous prie , à me retrouver ; car l'essentiel m'a tellement emporté , que je ne fais à quoi j'en étois du conte.

A cette Reine , dit le Druide impatienté , que tu as tant de peine à faire accoucher & avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh , oh ! reprit Jalamir ; croyez vous que les enfans des Rois se pondent comme des œufs de grive ? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La Reine donc , après bien des cris & des ris , tira enfin les curieux de peine & la Fée d'intrigue , en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que la lune & le soleil , & qui se ressembloient si fort , qu'on avoit peine à les distinguer , ce qui fit que dans leur enfance on se plaisoit à les habiller de même. Dans ce moment si désiré , le Roi sortant de la Majesté pour se rendre à la nature , fit des extravagances qu'en d'autres tems il n'eût pas laissé faire à la Reine , & le plaisir d'avoir des Enfans le rendoit si enfant lui-même , qu'il courut sur son balcon crier à

pleine tête. *Mes amis, réjouissez-vous tous, il vient de me naître un Fils, & à vous un Pere, & une Fille à ma Femme.* La Reine, qui se trouvoit pour la premiere fois de sa vie à pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait, & la Fée qui connoissoit son esprit fantasque se contenta, conformément à ce qu'elle avoit désiré, de lui annoncer d'abord une Fille. La Reine se la fit apporter, & ce qui surprit fort les spectateurs, elle l'embrassa tendrement, à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de tristesse qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu jusqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit sincèrement son Epoux : elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendrissement qu'elle avoit lu dans ses regards durant ses souffrances. Elle avoit fait dans un tems, à la vérité, singulièrement choisi, des réflexions sur la cruauté qu'il y avoit à désoler un mari si bon, & quand on lui présenta sa Fille, elle ne songea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un Fils. Discrete à qui l'esprit de son sexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénétra sur-le-champ ce qui se passoit dans celui de la

Reine, & n'ayant plus de raison pour lui déguiser la vérité, elle fit apporter le jeune Prince. La Reine revenue de sa surprise, trouva l'expédient si plaisant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle se trouva mal. On eut beaucoup de peine à la faire revenir, & si la Fée n'eût répondu de sa vie, la douleur la plus vive alloit succéder aux transports de joie dans le cœur du Roi & sur les visages des Courtisans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus singulier dans toute cette aventure : le regret sincère qu'avoit la Reine d'avoir tourmenté son mari, lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune Prince que pour sa sœur, & le Roi de son côté qui adoroit la Reine, marqua la même préférence à la Fille qu'elle avoit souhaitée. Les caresses indirectes que ces deux uniques Epoux se faisoient ainsi l'un à l'autre devinrent bientôt un goût très-décidé, & la Reine ne pouvoit non plus se passer de son Fils que le Roi de sa Fille.

Ce double événement fit un grand plaisir à tout le Peuple, & le rassura du moins pour un tems sur la frayeur de manquer de maîtres. Les esprits - forts

qui s'étoient moqués des promesses de la Fée furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus, disant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée l'infailibilité du mensonge, ni à ses prédictions la vertu de rendre impossibles les choses qu'elle annonçoit. D'autres, fondés sur la prédilection qui commençoit à se déclarer, poussèrent l'impudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un Fils à la Reine & une Fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout se dispoisoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux-nés, & que l'orgueil humain se préparoit à briller humblement aux autels des Dieux.... Un moment, interrompit le Druide, tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends - moi, je te prie, en quel lieu nous sommes. D'abord, pour rendre la Reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler du baptême, & puis des autels des Dieux. Par le grand Thamiris, je ne fais plus si dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge,

ou Mahomet. Ce n'est pas qu'à moi Druide, il m'importe beaucoup que tes deux bambins soient baptisés ou circoncis, mais encore faut-il observer le costume, & ne pas m'exposer à prendre un Evêque pour le Moufti, & le Missel pour l'Alcoran. Le grand malheur ! lui dit Jalamir, d'aussi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les Prélats qui ont des ferrails & prennent pour de l'arabe le latin du bréviaire : Dieu fasse paix à tous les honnêtes Caffards qui suivent l'intolérance du Prophète de la Mecque, toujours prêts à massacrer saintement le genre-humain pour la plus grande gloire du Créateur : mais vous devez vous ressouvenir que nous sommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie personne en enfer pour le bien de son ame, où l'on ne s'avise point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les absoudre, & où la Mitre & le Turban verd couvrent également les têtes sacrées pour servir de signalement aux yeux des sages, & de parure à ceux des fots.

Je fais bien que les loix de la Géographie qui reglent toutes les Religions du monde, veulent que les deux nouveaux-nés

nés soient musulmans , mais on ne circoncit que les mâles , & j'ai besoin que mes jumeaux soient administrés tous deux ; ainsi trouvez bon que je les baptise. Fais , fais , dit le Druide : voilà , foi de Prêtre , un choix le mieux motivé dont j'aye entendu parler de ma vie.

La Reine qui se plaisoit à bouleverser toute étiquette , voulut se lever au bout de six jours , & sortir le septieme , sous prétexte qu'elle se portoit bien : en effet , elle nourrissoit ses enfans. Exemple odieux dont toutes les femmes lui représenterent très-fortement les conséquences. Mais Fantafque qui craignoit les ravages du lait répandu , soutint qu'il n'y a point de tems plus perdu pour le plaisir de la vie , que celui qui vient après la mort ; que le sein d'une femme morte ne se flétrit pas moins que celui d'une nourrice , ajoutant d'un ton de Duegne , qu'il n'y a point de si belle gorge aux yeux d'un mari , que celle d'une mere qui nourrit ses enfans. Cette intervention des maris , dans des soins qui les regardent si peu , fit beaucoup rire les dames , & la Reine , trop jolie pour l'être impunément , leur parut dès-lors , malgré ses

Mélanges. Tome III. O.

caprices , presque aussi ridicule que son Epoux , qu'elles appelloient par dérision , le Bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir , dit aussi-tôt le Druide , tu voudrois me donner insensiblement le rôle de Schah-bahan , & me faire demander s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes , comme un Madrid au bois de Boulogne , un Opéra dans Paris , & un Philosophe à la Cour. Mais poursuis ta rapsodie , & ne me tends plus de ces pièges ; car n'étant ni marié , ni Sultan , ce n'est pas la peine d'être un fot.

Enfin , dit Jalamir sans répondre au Druide , tout étant prêt , le jour fut pris pour ouvrir les portes du Ciel aux deux nouveaux-nés. La Fée se rendit de bon matin au Palais , & déclara aux augustes Epoux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance & de son pouvoir. Je veux , dit-elle , avant que l'eau magique les dérobe à ma protection , les enrichir de mes dons , & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier , puisqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai soin de les douer en même tems : mais comme vous devez connoître

mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples , choisissez vous-mêmes , & faites ainsi d'un seul acte de volonté sur chacun de vos deux enfans , ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse , & que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Aussi-tôt grande altercation entre les deux Epoux. La Reine prétendoit seule régler à sa fantaisie le caractère de toute sa famille ; & le bon Prince qui sentoît toute l'importance d'un pareil choix , n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies sans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables ; Fantasque aimoit mieux avoir de jolis enfans , & pourvu qu'ils brillassent à six ans , elle s'embarassoit fort peu qu'ils fussent de fots à trente. La Fée eut beau s'efforcer de mettre leurs Majestés d'accord ; bientôt le caractère des nouveaux-nés ne fut plus que le prétexte de la dispute , & il n'étoit pas question d'avoir raison , mais de se mettre l'un l'autre à la raison.

Enfin Discrete imagina un moyen de tout ajuster , sans donner le tort à per-

sonne , ce fut que chacun disposât à son gré de l'enfant de son sexe. Le Roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'essentiel , en mettant à couvert des bizarres souhaits de la Reine , l'héritier présomptif de la couronne , & voyant les deux enfans sur les genoux de leur gouvernante , il se hâta de s'emparer du Prince , non sans regarder sa sœur d'un œil de commisération. Mais Fantasque , d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raison de l'être , courut comme une emportée à la jeune princesse , & la prenant aussi dans ses bras : vous vous unissez tous , dit-elle , pour m'excéder , mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ses enfans , je déclare que je demande pour celui que je tiens , tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choisissez maintenant , dit-elle au Roi d'un air de triomphe , & puisque vous trouvez tant de charmes à tout diriger , décidez d'un seul mot le sort de votre famille entière. La Fée & le Roi tâcherent en vain de la dissuader d'une résolution qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras ; elle n'en voulut jamais démordre , & dit qu'elle se félicitoit beaucoup de l'expédient qui

feroit réjaillir sur sa fille tout le mérite que le Roi ne sauroit pas donner à son fils. Ah ! dit ce Prince outré de dépit , vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'aversion , & vous le prouvez dans l'occasion la plus importante de sa vie : mais ajouta-t-il dans un transport de colere dont il ne fut pas le maître , pour la rendre parfaite en dépit de vous , je demande que cet enfant-ci vous ressemble. Tant mieux pour vous & pour lui , reprit vivement la Reine , mais je ferai vengeance , & votre fille vous ressemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuosité sans égale , que le Roi désespéré de son étourderie , les eût bien voulu retenir ; mais c'en étoit fait , & les deux enfans étoient doués sans retour des caractères demandés. Le garçon reçut le nom de Prince Caprice , & la fille s'appella la Princesse Raison , nom bizarre qu'elle illustra si bien qu'aucune femme n'osa le porter depuis.

Voilà donc le futur successeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme , & la Princesse sa sœur destinée à posséder un jour toutes les vertus d'un honnête homme , & les qualités d'un bon Roi ; partage qui ne

paroissoit pas des mieux entendus , mais sur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaissant fut que l'amour mutuel des deux Epoux agissant en cet instant avec toute la force que lui rendoient toujours , mais souvent trop tard , les occasions essentielles , & la prédilection ne cessant d'agir , chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler , le plus mal partagé des deux , & songea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le Roi prit sa fille dans ses bras , & la serrant tendrement : hélas , lui dit-il , que te serviroit la beauté même de ta mere , sans son talent pour la faire valoir ? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne ! Fantastique plus circonspecte sur ses propres vérités , ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur , mais il étoit aisé de douter , à l'air triste dont elle le caressoit , qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le Roi la regardant avec une sorte de confusion , lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts , lui dit-il , mais ils sont votre ouvrage ; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous , vous êtes cause

qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins, dit-elle aussi-tôt, en sautant au cou de son mari, je suis sûr qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible. Phénix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette faillie, se consola par cette réflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire, qu'en effet la bonté naturelle, & un cœur sensible suffisent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste, dit le Druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverois le conte pour toi. Ton Prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & fera trop bien l'imitateur de sa mere pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le Royaume en voulant le réformer. Pour rendre ses sujets heureux, il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts; injuste pour avoir été imprudent, le regret de ses fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la sagesse ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il soit bon, sensible & généreux, ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice, & sa seule étourderie unie à tout son pouvoir, le

fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté raisonnée. D'un autre côté la Princesse Raison, nouvelle héroïne du pays des Fées, deviendra un prodige de sagesse & de prudence, & sans avoir d'adorateurs, se fera tellement adorer du Peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : sa bonne conduite, avantageuse à tout le monde & à elle même, ne fera du tort qu'à son frere, dont on opposera sans cesse les travers à ses vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il sera question d'intervertir l'ordre de la succession au trône, d'asservir la marotte à la quenouille, & la fortune à la raison. Les Docteurs exposeront avec emphase les conséquences d'un tel exemple, & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le hazard peut lui donner pour maîtres ; que de se choisir lui-même des chefs raisonnables ; que quoiqu'on interdise à un fou le gouvernement de son propre bien, il est bon de lui laisser la suprême disposition de nos biens & de nos vies ; que le plus insensé des hommes est encore préférable à la plus

sage des femmes , & que le mâle ou le premier né , fût-il un singe ou un loup , il faudroit en bonne politique qu'une Héroïne ou un Ange , naissant après lui , obéît à ses volontés. Objections & répliques de la part des séditieux , dans lesquelles Dieu fait comme on verra briller ta sophistique éloquence ; car je te connois ; c'est sur-tout à médire de ce qui se fait , que ta bile s'exhale avec volupté , & ton amère franchise semble se réjouir de la méchanceté des hommes , par le plaisir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu , Pere Druide , comme vous y allez , dit Jalamir tout surpris ; quel flux de paroles ! Où diable avez-vous pris de si belles tirades ? Vous ne prêchâtes de votre vie aussi bien dans le bois sacré , quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laissois faire , vous changeriez bientôt un conte de Fées en un traité de politique , & l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des Princes , Barbe-bleu ou Peau-d'âne au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon Conte.

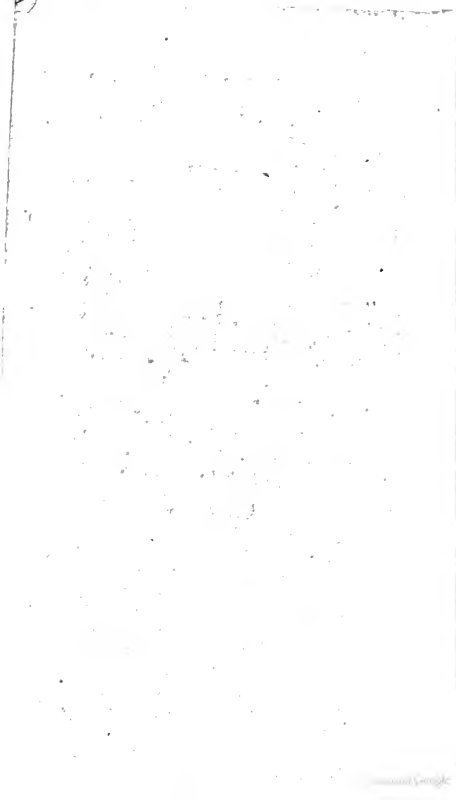
Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin ,

j'en vais dans quatre mots expédier un non pas aussi savant que le vôtre, mais peut-être aussi naturel, & à coup sûr plus imprévu.

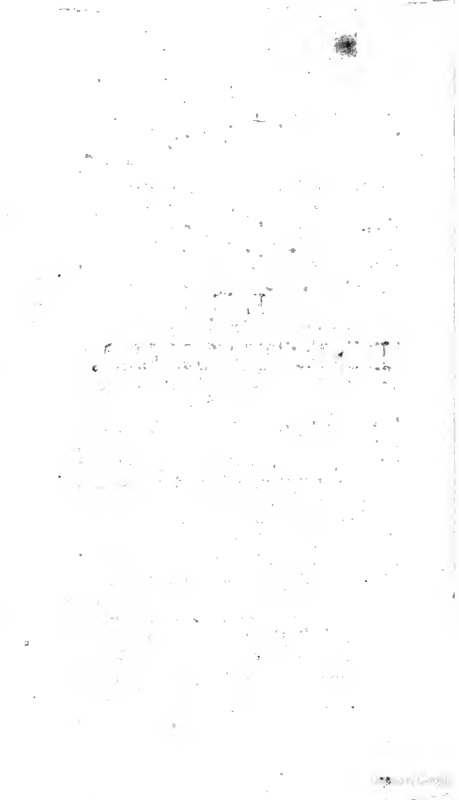
Vous saurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure & de plus habillés de même, le Roi croyant avoir pris son fils tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la Reine trompée par le choix de son mari ayant aussi pris son fils pour sa fille, la Fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la maniere qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la Princesse, Raïson celui du Prince son frere, & en dépit des bizarreries de la Reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au Trône après la mort du Roi, Raïson fit beaucoup de bien & fort peu de bruit; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la réputation, il ne fit ni guerre aux étrangers, ni violence à ses sujets & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent regne furent exécutés sous celui-ci, & en passant de la domination du Pere sous celle du fils, les Peuples deux fois heureux crurent n'a-

voir pas changé de Maître. La Princeſſe Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raiſon à des multitudes d'amans tendres & aimables, fut enfin mariée à un Roi voiſin qu'elle préféra, parce qu'il portoit la plus longue mouſtache & ſautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantafque elle mourut d'une indigeſtion de pieds de Perdrix en ragoût, qu'elle voulut manger avant de ſe mettre au lit où le Roi ſe morfonoit à l'attendre, un ſoir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.





LE
PERSIFLEUR.



LE

PERSIFLEUR (*).

DÈS qu'on m'a appris que les écrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient, par divers accidens, successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête que je pourrois fort bien les remplacer ; & , comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très - capable ; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un Auteur connu, j'affecterois peut-être de débiter des contre-vérités à mon désavantage pour tâcher à leur faveur

(*) Ce morceau devoit être la première feuille d'un écrit périodique projeté, dit l'Auteur, pour être fait alternativement entre M. D... & lui : l'Auteur en esquissa la première feuille, & par des événemens imprévus le projet en demeura-là.

d'amener adroitement dans la même classe les défauts que je ferois contraint d'avouer : mais actuellement le stratagème seroit trop dangereux , le lecteur , par provision , me joueroit infailliblement le tour de tout prendre au pied de la lettre : or , je le demande à mes chers confreres , est-ce là le compte d'un Auteur qui parle mal de soi.

Je sens bien qu'il ne suffit pas tout-à-fait que je sois convaincu de ma grande capacité , & qu'il seroit assez nécessaire que le public fût de moitié dans cette conviction : mais il m'est aisé de montrer que cette réflexion , même prise comme il faut , tourne presque toute à mon profit. Car remarquez , je vous prie , que si le public n'a point de preuves que je sois pourvu des talens convenables pour réussir dans l'ouvrage que j'entreprends , on ne peut pas dire , non plus , qu'il en ait du contraire. Voilà donc déjà pour moi un avantage considérable sur la plupart de mes concurrens ; j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arriere.

Je pars ainsi d'un préjugé favorable & je le confirme par les raisons suivantes, très-capables, à mon avis, de dissiper

pour jamais toute espèce de doute défavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux ; feuilles & autres ouvrages périodiques en tout pays & en toute langue , & j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à ne jamais rien lire de tout cela D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon , je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes , quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le public ; mais j'ai été contraint de la retourner pour mon Libraire , en lui disant que le jugement engendre plus de choses à mesure que la mémoire en est moins chargée , & qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à propos , & à-peu-près par la même raison , de perdre beaucoup de tems à l'étude des sciences ni à celle des Auteurs anciens. La Physique systématique est depuis long-tems reléguée dans le pays des Romains , la Physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement de jolis brimborions , & la Géométrie celui de se passer de raisonnement à l'aide de formules inintelligibles.

Quant aux anciens , il m'a semblé que

dans les jugemens que j'aurois à porter, la probité ne vouloit pas que je donnasse le change à mes lecteurs ainsi que faisoient jadis nos savans, en substituant frauduleusement, à mon avis qu'ils attendroient, celui d'Aristote ou de Cicéron dont ils n'ont que faire; grace à l'esprit de nos modernes, il y a long-tems que ce scandale a cessé & je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me suis seulement appliqué à la lecture des Dictionnaires & j'y ai fait un tel profit qu'en moins de trois mois, je me suis vu en état de décider de tout avec autant d'assurance & d'autorité que si j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de passages latins tirés de divers Poètes, où je trouverai de quoi broder & enjoliver mes feuilles, en les ménageant avec économie afin qu'ils durent long-tems; je fais combien les vers latins cités à propos donnent de relief à un philosophe, & par la même raison je me suis fourni de quantité d'axiomes & de sentences philosophiques pour orner mes dissertations quand il sera question de Poëse. Car je n'ignore pas que c'est un devoir indispensable pour quiconque aspire à la réputation d'Auteur célèbre, de par-

ler pertinemment de toutes les sciences, hors celle dont il se mêle. D'ailleurs je ne sens point du tout la nécessité d'être fort savant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne diroit-on pas qu'il faut avoir la le P. Pétau, Montfaucon, &c. & être profond dans les Mathématiques, &c. pour juger Tanzaï, Grigri, Angola, Misapouf & autres sublimes productions de ce siècle.

Ma dernière raison, & dans le fond la seule dont j'avois besoin, est tirée de mon objet même. Le but que je me propose dans le travail médité, est de faire l'analyse des ouvrages nouveaux qui paroîtront, d'y joindre mon sentiment & de communiquer l'un & l'autre au public; or dans tout cela, je ne vois pas la moindre nécessité d'être savant, juger sainement & impartialement, bien écrire, savoir sa langue; ce sont-là, ce me semble, toutes les connoissances nécessaires en pareil cas: mais ces connoissances, qui est-ce qui se vante de les posséder mieux que moi & à un plus haut degré? à la vérité, je ne saurois pas bien démontrer que cela soit réellement tout-à-fait comme je le dis; mais c'est justement à cause de cela

que je le crois encore plus fort : on ne peut trop sentir soi-même ce qu'on veut persuader aux autres : ferois-je donc le premier qui a force de se croire un fort habile homme l'auroit aussi fait croire au public , & si je parviens à lui donner de moi une semblable opinion , qu'elle soit bien ou mal fondée , n'est-ce pas pour ce qui me regarde à-peu-près la même chose dans le cas dont il s'agit ?

On ne peut donc nier que je ne sois très-fondé à m'ériger en Aristarque , en juge souverain des ouvrages nouveaux, louant , blâmant , critiquant à ma fantaisie sans que personne soit en droit de me taxer de témérité , sauf à tous & un chacun de se prévaloir contre moi du droit de représailles que je leur accorde de très-grand cœur , desirant seulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même manière & dans le même sens que je m'avise d'en dire du bien.

C'est par une suite de ce principe d'équité que , n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adversaires, je déclare que toute critique ou observation personnelle sera pour toujours bannie de mon journal : ce ne sont que des livres que je vais examiner , le

mot d'Auteur ne sera pour moi que l'esprit du livre même, il ne s'étendra point au-delà, & j'avertis positivement que je ne m'en servirai jamais dans un autre sens; de sorte que si, dans mes jours de mauvaise humeur, il m'arrive quelquefois de dire : voilà un sot, un impertinent écrivain, c'est l'ouvrage seul qui sera taxé d'impertinence & de sottise, & je n'entends nullement que l'Auteur en soit moins un génie du premier ordre, & peut-être un digne Académicien. Que fais-je, par exemple, si l'on ne s'avisera point de régaler mes feuillets des épithètes dont je viens de parler : or on voit bien d'abord que je ne cesserai pas pour cela d'être un homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit jusqu'à présent paroîtroit un peu vague si je n'ajoutois rien pour exposer plus nettement mon projet, & la manière dont je me propose de l'exécuter, je vais prévenir mon lecteur sur certaines particularités de mon caractère qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeoit du blanc au noir, il a croqué mon portrait en deux

mots , en qualité d'individu. Il l'eût rendu plus précis s'il y eût ajouté toutes les autres couleurs avec les nuances intermédiaires. Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même : c'est pourquoi il seroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété singulière ; elle est telle dans mon esprit qu'elle influe de tems à autre jusques sur mes sentimens. Quelquefois je suis un dur & féroce misanthrope ; en d'autres momens , j'entre en extase au milieu des charmes de la société & des délices de l'amour. Tantôt je suis austère & dévot , & pour le bien de mon ame je fais tous mes efforts pour rendre durables ces saintes dispositions : mais je deviens bientôt un franc libertin , & comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes sens que de ma raison , je m'abstiens constamment d'écrire dans ces momens-là : c'est sur quoi il est bon que mes lecteurs soient suffisamment prévenus , de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choses que certainement ils n'y verront jamais. En un mot , un Protée , un Caméléon , une femme sont des êtres moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute

espérance de me reconnoître quelque jour à mon caractère : car ils me trouveront toujours sous quelque forme particuliere qui ne sera la mienne que pendant ce moment-là , & ils ne peuvent pas même espérer de me reconnoître à ces changemens ; car comme ils n'ont point de période fixe , ils se feront quelquefois d'un instant à l'autre , & d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'est cette irrégularité même qui fait le fond de ma constitution. Bien plus ; le retour des mêmes objets renouvelle ordinairement en moi , des dispositions semblables à celles où je me suis trouvé la première fois que je les ai vus , c'est pourquoi je suis assez constamment de la même humeur avec les mêmes personnes. De sorte qu'à entendre séparément tous ceux qui me connoissent , rien ne paroîtroit moins varié que mon caractère : mais , allez aux derniers éclaircissemens , l'un vous dira que je suis badin , l'autre grave , celui-ci me prendra pour un ignorant , l'autre pour un homme fort docte ; en un mot , autant de têtes , autant d'avis. Je me trouve si bizarrement disposé à cet égard qu'étant un jour abordé par deux

personnes à la fois , avec l'une desquelles j'avois accoutumé d'être gai jusqu'à la folie , & plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre , je me sentis si puissamment agité que je fus contrain de les quitter brusquement de peur que le contraste des passions opposées ne me fit tomber en syncope.

Avec tout cela , à force de m'examiner , je n'ai pas laissé que de démêler en moi certaines dispositions dominantes & certains retours presque périodiques qui seroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'observateur le plus attentif , en un mot , qu'à moi-même : c'est à-peu-près ainsi que toutes les vicissitudes & les irrégularités de l'air , n'empêchent pas que les marins & les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonstances annuelles & quelques phénomènes qu'ils ont réduits en règles pour prédire à-peu-près le tems qu'il fera dans certaines saisons. Je suis sujet , par exemple , à deux dispositions principales qui changent assez constamment de huit en huit jours , & que j'appelle mes ames hebdomadaires ; par l'une je me trouve sagement fou , par l'autre follement sage.

ge, mais de telle maniere pourtant que la folie l'emportant sur la sagesse dans l'un & dans l'autre cas, elle a sur-tout manifestement le dessus dans la semaine où je m'appelle sage; car alors, le fond de toutes les matieres que je traite, quelque raisonnable qu'il puisse être en soi, se trouve presque entièrement absorbé par les futilités & les extravagances dont j'ai toujours soin de l'habiller. Pour mon ame folle elle est bien plus sage que cela, car bien qu'elle tire toujours de son propre fond le texte sur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre, & tant de force dans ses raisonnemens & dans ses preuves, qu'une folie ainsi déguisée ne differe presque en rien de la sagesse. Sur ces idées que je garantis justes, ou à-peu-près, je trouve un petit problème à proposer à mes lecteurs, & je les prie de vouloir bien décider laquelle c'est de mes deux ames qui a dicté cette feuille?

Qu'on ne s'attende donc point à ne voir ici que de sages & graves dissertations, on y en verra sans doute, & où seroit la variété: mais je ne garantis point du tout qu'au milieu de la plus profonde métaphysique, il ne me

Mélanges. Tome III. P.

prenne tout d'un coup une faillie extravagante , & qu'emboitant mon lecteur dans l'Icosaëdre de Bergerac , je ne le transporte tout d'un coup dans la lune , tout comme à propos de l'Arioste & de l'Hypogriphe , je pourrois fort bien lui citer Platon , Locke ou Mallebranche.

Au reste , toutes matieres seront de ma compétence , j'étends ma juridiction indistinctement sur tout ce qui sortira de la presse ; je m'arrogerai même , quand le cas y écherra , le droit de révision sur les jugemens de mes confreres ; & non content de me soumettre toutes les Imprimeries de France , je me propose aussi de faire de tems en tems de bonnes excursions hors du Royaume , & de me rendre tributaires l'Italie , la Hollande & même l'Angleterre , chacune à son tour , promettant foi de voyageur , la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur se soucie , sans doute , assez peu des détails que je lui fais ici de moi & de mon caractère , j'ai résolu de ne pas lui en faire grâce d'une seule ligne ; c'est autant pour son profit que pour ma commodité que j'en agis ainsi. Après avoir commencé par me

persifler moi-même , j'aurai tout le tems de persifler les autres , j'ouvrirai les yeux , j'écrirai ce que je vois , & l'on trouvera que je me ferai assez bien acquitté de ma tâche.

Il me reste à faire excuse d'avance aux Auteurs que je pourrois maltraiter à tort , & au public de tous les éloges injustes que je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui présente. Ce ne sera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs ; je fais que l'impartialité dans un journaliste ne sert qu'à lui faire des ennemis de tous les Auteurs ; pour n'avoir pas dit au gré de chacun d'eux assez de bien de lui ni assez de mal de ses confreres : c'est pour cela que je veux toujours rester inconnu ; ma grande folie est de vouloir ne consulter que la raison & ne dire que la vérité : de sorte que suivant l'étendue de mes lumieres & la disposition de mon esprit, on pourra trouver en moi tantôt un critique plaisant & badin , tantôt un censeur sévère & bourru , non pas un fatirique amer ni un puerile adulateur. Les jugemens peuvent être faux, mais le juge ne sera jamais inique.

FIN du troisieme Volume.

TABLE

DES DIFFERENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

D I S C O U R S sur cette question :
*Quelle est la Vertu la plus nécessaire
aux Héros , & quels sont les Héros à
qui cette Vertu a manqué ?* Page 5
Discours qui a remporté le prix à l'A-
cadémie de Dijon en l'année 1750.

31

*Lettre à M. l'Abbé Raynal, Auteur du
Mercure de France.*

88

Lettre de J. J. Rousseau sur la réfuta-
tion de son Discours par M. Gautier.

94

*Réponse au Roi de Pologne, Duc de
Lorraine , ou Observations de J. J.
Rousseau , sur la Réponse qui a été
faite à son Discours.*

117

T A B L E, &c.

341

Derniere Réponse de J. J. Rousseau. 167

Lettre de J. J. Rousseau sur une nou-
velle réfutation de son Discours, par
un Académicien de Dijon. 223

Le Lévitte d'Ephraïm. 237

Lettres à Sara. 275

La Reine Fantafque. 293

Le Perfifleur. 327

Fin de la Table.

AΦ1
1453001

1. 1. 1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

29.

30.

31.

32.

33.

34.

35.

36.

37.

38.

39.

40.

41.

42.

43.

44.

45.

46.

47.

48.

49.

50.

